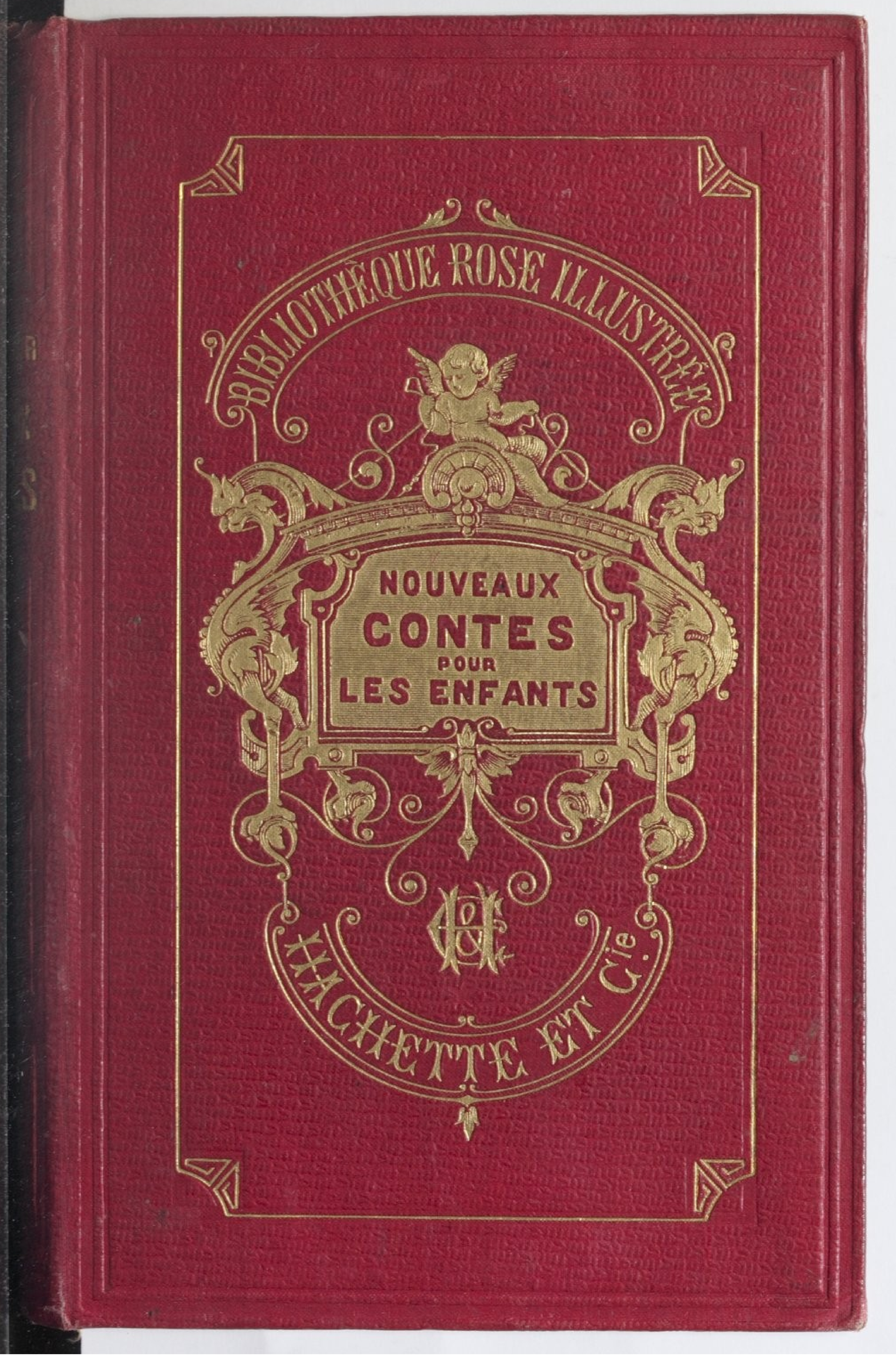


Nouveaux Contes pour les enfants




BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
NOUVEAUX
CONTES
POUR
LES ENFANTS
HACHETTE ET Cie.

100

NOUVEAUX CONTES

POUR

LES ENFANTS

PARIS. — TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9

NOUVEAUX CONTES

POUR

LES ENFANTS

PAR Mme DE BAWR

ILLUSTRÉS DE 37 VIGNETTES

PAR BERTALL

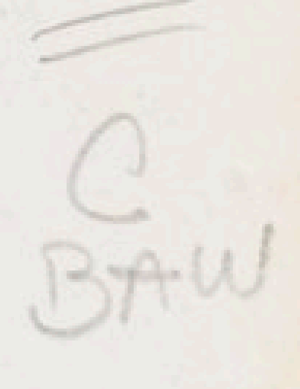
CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1877



LA PIÈCE DE CENT SOUS



De quel prix ? dit la vieille.... (Page 11.)

LA PIÈCE DE CENT SOUS.

Il était sept heures du matin, et le jour paraissait depuis peu ; car on était au mois d'octobre. Un petit garçon, qui marchait fort vite sur la grande route d'Orléans à Paris, s'avançait vers la barrière

d'Enfer, portant sur son épaule un bâton passé dans son paquet. Il était habillé d'une veste et d'un pantalon bruns fort propres. Sa figure était riante, et il sifflait gaiement un air auvergnat.

Il s'apprêtait à franchir les murs de la grande ville, quand un commis de la barrière lui cria : « Halte-là ! que portes-tu dans ce paquet ?

— Un vieux pantalon et ma veste, répondit l'enfant, trois chemises, une paire de souliers, un grattoir et une genouillère en cuir. Voyez plutôt. »

Et il s'apprêtait à dénouer le torchon qui renfermait tous ces objets.

« C'est bon, c'est bon, dit en riant l'employé de l'octroi, ton bagage n'est pas de contrebande ; il me paraît, mon petit ami, que tu comptes pour vivre sur la suie des cheminées de Paris ?

— J'espère bien qu'il y en aura toujours, de la suie, répondit l'enfant, qui se mit à rire aussi, et montra deux rangées de dents blanches comme l'ivoire ; d'ailleurs, quand il n'y en aurait plus, de suie, il y aurait toujours de la boue, et je suis aussi décrotteur.

— Diable ! dit le commis, voilà bien des talents. Quel âge as-tu ?

— J'aurai treize ans à Pâques ; j'ai fait ma première communion avant de quitter le pays.

— Tu es bien petit pour treize ans.

— C'est bien le meilleur, ça.

— Vraiment ?

— Sans doute ; si j'étais grand, je ne pourrais pas monter dans les petites cheminées. Voilà deux ans que mon oncle m'empêche de trop manger pour que je ne devienne pas fort.

— C'est donc ton oncle qui te nourrissait?



— Oui, puisque je n'ai plus ni père ni mère. C'est lui qui m'a élevé, qui a commencé à m'apprendre l'état de ramoneur. Il le sait joliment, l'état, lui qui a fait sa fortune dans les cheminées de Paris.

— Sa fortune!

— Certainement; il a un moulin et deux hectares de terre dans notre endroit, auprès de Clermont.

— Mais puisqu'il est si riche pourquoi ne t'a-t-il point gardé?

— Parce que j'étais arrivé à l'âge de gagner mon pain moi-même: mais il m'a donné ce bel habit-là, que j'ai mis aujourd'hui pour entrer à Paris, car je ne le mettrai pas tous les jours, vous entendez bien. Il m'a donc donné ce bel habit-là, sa bénédiction et vingt francs.

— Vingt francs pour venir de Clermont à Paris! il ne s'est pas ruiné, ton oncle.

— Et pourquoi voulez-vous qu'il se ruine? il sait bien que, dès que je serai dans Paris, je gagnerai mon pain, puisqu'il m'a donné une lettre pour un fumiste de ses amis qui doit me faire travailler. Et puis c'est qu'il va se remarier; c'est ce qui fait qu'il m'a dit qu'il ne pourrait plus jamais rien faire pour moi.

— C'est tendre!

— Oh! c'est qu'il n'est pas tendre, mon oncle, il s'en faut bien, répliqua l'enfant en riant. C'est égal, je lui dois ce que je lui dois; car sans lui j'aurais été élevé à l'hôpital. »

Une voiture étant passé dans ce moment, le commis que le petit ramoneur intéressait, lui dit de l'attendre une minute, et, dès qu'il eut visité

la voiture, il reprit la conversation où elle était restée.

« Comment donc as-tu fait la route? dit-il.

— Sur mes jambes, à sept ou huit lieues par jour. Je passais la nuit dans l'auberge où j'achetais du pain et du fromage. On ne m'a jamais refusé la permission de coucher dans l'écurie; bien souvent même les filles ou les garçons de l'auberge me donnaient quelques bonnes choses à manger avec mon pain, une poire, des noix, à Orléans un gros morceau de lard; enfin je n'ai manqué de rien.

— Je vois que tu n'es pas difficile, dit le commis en souriant, et je veux te régaler aussi, moi. »

Alors il alla chercher dans la salle où se tiennent les employés de l'octroi une demi-bouteille de vin entamée et une tranche de veau froid qui lui restaient de son déjeuner. « Tiens, reprit-il en les lui donnant, voilà pour ton dîner d'aujourd'hui.

— Je voudrais savoir votre nom, dit aussitôt l'enfant, tout en plaçant dans son paquet le présent qu'on venait de lui faire.

— Pourquoi? demanda l'employé.

— Pour vous retrouver dans Paris, si je deviens riche.

— Je me nomme Robert Gauvain, repondit le commis, et par malheur, tu pourras me retrouver ici pendant longtemps; car j'ai beau solliciter un autre emploi, je ne puis rien obtenir.

— Robert Gauvain, répéta l'enfant, et moi je m'appelle Jacques Morlot. »

Puis, après avoir amicalement serré plusieurs fois la main du commis, il entra dans la ville.

La vue d'une foule d'objets qui s'offraient pour la première fois à ses yeux charma tellement le petit ramoneur, qu'il ne fit autre chose une grande partie de cette journée que parcourir les rues, s'arrêtant ravi d'admiration devant les belles maisons, les superbes boutiques, les magnifiques monuments dont Paris est orné. La nuit allait venir lorsque enfin son estomac lui rappela qu'il n'avait rien mangé depuis cinq heures du matin. Il entra chez un boulanger, acheta une livre de pain, et s'étant assis sur un banc placé près d'une porte cochère, il se mit à dévorer son pain tout entier, sans oublier le morceau de veau froid ainsi qu'une petite partie du vin que renfermait la bouteille, qu'il but à la santé de Robert Gauvain.

Ce bon repas fait, il n'en sentait pas moins une si grande lassitude que ses jambes lui refusaient leur service, et qu'il ne put résister au besoin de dormir quelques instants avant de porter sa lettre chez le fumiste. Il était à peine six heures du soir; Jacques, après avoir placé son paquet sous sa tête, ne tarda pas à tomber dans un sommeil si profond, qu'il ne se réveilla que le lendemain à sept heures du matin.

Sa toilette se trouvant naturellement toute faite, il se fit aussitôt indiquer la rue ou il ne doutait pas de trouver un lit, bon ou mauvais, puisque, le mois précédent, le fumiste qu'il allait chercher avait écrit à son oncle qu'il pouvait lui envoyer l'enfant, qui serait bien traité.

D'un pas rapide et léger, car il était entièrement remis de sa fatigue, l'esprit joyeux, il arrive devant la porte de celui qui doit l'aider à vivre dans cette grande ville, qui doit peut-être le conduire aussi à faire fortune, il s'adresse au portier.... le fumiste était mort depuis trois semaines, et l'on arrangeait sa boutique, qui venait d'être louée à un chapelier.

Jacques resta quelques instants comme étourdi par cette nouvelle. Enfin, revenant à lui, il sortit de la maison d'un pas lent, et le cœur serré par la triste image de l'abandon, de la misère qui l'attendait dans ce beau Paris, dont la vue l'avait tant réjoui la veille.

Il marcha lontemps, la tête basse, tout acablé par le chagrin ; mais peu à peu, grâce à la gaieté de caractère dont le ciel l'avait doué, il reprit courage. « Quand je m'affligerai, se dit-il en se frottant le front, comme pour chasser les noires idées qui l'occupaient, à quoi cela m'avancera-t il ? Ne vaut-il pas bien mieux chercher à me tirer d'affaire tout seul? J'ai encore plus de quinze francs dans ma poche ; cela me donne du temps pour ré-

fléchir. D'abord il ne faut pas penser à retourner chez mon oncle, il m'a fait trop bien entendre que je ne dois pas compter sur lui ; mais toutes ces gens que je vois passer dans les rues trouvent moyen degagner leur vie. Essayons de gagner la mienne, et ne comptons plus que sur Dieu et sur mes deux bras.

Ayant pris ainsi sa résolution, Jacques se mit à marcher devant lui au hasard; car peu lui importait d'aller s'établir dans un quartier ou dans un autre, pourvu qu'il y eût des cheminées; une seule inquiétude le tourmentait encore, c'était de savoir où coucher. Comme l'oncle Morlot était fort bavard, et qu'il parlait toujours de la grande ville où il avait fait sa fortune, Jacques qui connaissait très-bien Paris par ouï-dire, n'ignorait point que l'on pouvait y louer un logement. « Certainement, se disait-il en regardant de côté et d'autre, ce ne sont pas les maisons qui manquent; mais je n'en vois pas d'assez vilaines pour que je puisse m'y nicher sans donner beaucoup d'argent. Gagnons le faubourg où logeait mon oncle ; je dois trouver là ce qu'il me faut.

Il demanda donc au premier passant le chemin du faubourg Saint-Antoine, qu'il prit aussitôt.

Arrivé dans la grande rue, toute garnie de boutiques qui lui semblaient trop belles pour s'accorder avec sa misère, il ne s'amusa pas à la suivre

jusqu'au bout. Il prit une petite rue de traverse, qu'il supposait devoir donner dans les champs, vu que de la grande rue il apercevait la barrière et là, à peine avait-il fait deux cents pas, qu'il s'arrêta devant l'allée d'une petite maison fort basse et fort sale, où se trouvait un écriteau.

Jacques, qui, grâce à l'école primaire de son village, savait lire, écrire et compter, se flatta d'avoir atteint le but de ses recherches quand il lut ces mots, écrits en gros caractères : *A louer, cabinet meublé au fond de la cour.*

« Si j'ai le bonheur, pensa-t-il, que ce cabinet soit près du grenier, voilà mon affaire. »

Et il entra.

Après avoir suivi l'allée, qui était fort étroite, il trouva une petite cour dans laquelle une vieille femme était occupée à étendre du linge sur des cordes. Il s'approcha d'elle, et tirant sa casquette, il lui demanda poliment de quel prix était le cabinet à louer.

« De quel prix? dit la vieille en le toisant de la tête aux pieds d'un air rébarbatif; et qu'est-ce que cela vous fait, petit?

— C'est que je cherche un cabinet pour moi, répondit-il d'une voix douce.

— Pour vous! reprit-elle; et avec quoi comptez-vous le payer? où sont vos parents?

— Mes parents sont en Auvergne, répliqua

Jacques ; ils m'ont envoyé à Paris pour faire mon état.

— Oui, oui, l'état de ramoneur sans doute. Pauvre état que celui-là ! D'ailleurs, je ne veux pas louer mon cabinet pour moins de trois mois, payés d'avance. »

En parlant ainsi, la vieille se remit à étendre ses bas et ses mouchoirs sur la corde.

« Et combien le louez-vous, madame ? reprit Jacques en suivant chaque pas qu'elle faisait.

— Quarante francs par an.

— Ce serait donc dix francs à donner aujourd'hui, répliqua le pauvre enfant d'un air triste.

— Dix francs tout juste, répondit la vieille avec un sourire ironique ; ainsi vous voyez bien que cela ne vous convient pas. »

Jacques réfléchit quelques instants. Trois mois lui donnaient le temps d'arriver à gagner sa vie dans Paris sans se voir arrêter comme vagabond. Il lui resterait encore plus de cinq francs pour acheter du pain pendant deux ou trois semaines, et comptant sur les ramonages, il se décida à donner les deux tiers de ce qu'il possédait pour ne plus coucher dans la rue.

« Voulez-vous bien me montrer le cabinet, madame, et me prendre dans votre maison ? » dit-il en tirant deux pièces de cent sous de sa poche.

La vieille s'arrêta, regarda l'enfant, dont la jolie

figure, franche et ouverte, aurait adouci le cœur d'un tigre, et, songeant qu'après tout ce petit locataire, puisqu'il pouvait payer, était préférable à quelque mauvais sujet du quartier, elle lui dit d'attendre un moment.

Alors Mme Gervais (c'était le nom de la blanchisseuse) entra dans une des deux salles dont se composait son logement au rez-de-chaussée, puis alla fermer la porte de sa cour, disant : « J'ai toujours grand soin de fermer ma porte sur l'allée quand je quitte la cour ; car il ne manque pas de voleurs dans le faubourg.

— S'il y a des voleurs dans le faubourg, pensa Jacques, et qu'ils s'adressent à moi, ils seront bien attrapés.

— Pour ma maison, reprit la vieille, elle est sûre ; car il n'y loge que moi, ma fille et mon neveu, qui travaille en ébénisterie et qui occupe le second cabinet. »

Entrés tous deux dans ce que Mme Gervais appelait *sa maison*, ils montèrent un petit escalier, ou plutôt une échelle, qui conduisait au grenier. Là, Jacques fut introduit dans une pièce qui pouvait avoir trois mètres de large sur trois mètres et demi de long ; les quatre murs, proprement badigeonnés, renfermaient un lit de sangle, sur lequel reposaient un matelas, un mauvais traversin et une couverture de laine. Un buffet en guise de

commode, une table, deux chaises, un vieux balai et un petit miroir pendu à l'espagnolette de la fenêtre complétaient l'ameublement.

Jacques ne s'en réjouit pas moins de l'idée qu'il allait passer trois mois couché sous un toit. Au fait, ce petit réduit lui paraissait bien clos, et, quoiqu'il fût privé de draps, jouissance dont il avait pris l'habitude chez son oncle, il se garda bien d'oser en demander, se dit qu'il dormirait là comme un prince, et se hâta de donner à madame Gervais ses dix francs, afin que le marché fût conclu.

Non content d'avoir payé, Jacques remercia de tout son cœur la vieille femme d'avoir cédé à sa demande, et, toute revêche qu'était Mme Gervais, elle se sentit presque touchée des sentiments de reconnaissance qu'exprimait le jeune Auvergnat. Son visage dur et sévère se dérida au point qu'elle lui fit remarquer en souriant les divers avantages des meubles dont il allait se servir : que la table avait un tiroir, que le buffet fermait à clef; puis serrant les dix francs dans sa poche, elle descendit l'escalier, en prenant les précautions nécessaires pour ne point se casser le cou.

Dès que Jacques se vit seul, il se pressa de quitter son bel habit et de se costumer de façon qu'il pouvait monter dans toutes les cheminées de Paris sans salir autre chose que des guenilles. Il espé-

rait bien peu de cette journée, attendu qu'il était déjà deux heures après-midi et que le moment du travail était passé; mais ne voulant point manquer un bon hasard, si ce hasard se présentait, il n'en sortit pas moins et parcourut les rues jusqu'à la nuit tombante, poussant sur tous les tons son petit cri de ramoneur, auquel aucune voix ne répondit.

« Demain, demain, se dit-il, il n'en sera pas ainsi sans doute : car je sortirai bien plus tôt. »

Consolé par cette espérance, il rentra chez lui, mangea un gros morceau de pain trempé dans le vin de son ami de la barrière, et sans allumer la chandelle qu'il venait d'acheter à son grand regret, il se mit à genoux pour faire sa prière. Le pauvre enfant pour toute grâce demanda à Dieu de lui envoyer de l'ouvrage le lendemain, après quoi il se jeta sur son lit et s'endormit aussitôt profondément.

Le lendemain, le jour était à peine venu que Jacques était déjà sur pied et s'égosillait dans la rue Saint-Antoine. Il s'écoula beaucoup de temps néanmoins sans qu'il obtînt plus de succès que la veille; enfin, comme huit heures sonnaient, une fenêtre s'ouvrit, et ces douces paroles : « Montez, ramoneur, » parvinrent jusqu'à son oreille.

On imagine bien qu'il ne se le fit pas dire deux fois, et, dès qu'il eut passé la première porte qui

s'ouvrait pour lui faire gagner sa vie, il eut si grand soin de ne point laisser la plus petite parcelle de suie dans la cheminée, de ne rien salir dans la cuisine, et surtout de recevoir d'un air satisfait huit sous que lui donna la cuisinière, qui lui en devait au moins dix, que cette femme, par économie, lui fit ramoner tout de suite deux autres cheminées de l'appartement.



Lorsque Jacques sortit de cette maison, sur laquelle il appelait toutes les bénédictions du ciel, la terre ne le portait pas, tant il était heureux. Il s'arrêtait de temps à autre pour s'assurer que les vingt-quatre sous qu'il venait de gagner étaient toujours dans sa poche, et, dans la joie qui le transportait, pendant plus d'un quart d'heure il négligea de pousser son cri, comme s'il ne pou-

vait rien ajouter à une pareille recette. Enfin il essaya d'attirer de nouveau l'attention en faisant retentir sa petite voix éclatante, ce qui lui réussit si bien que cette première journée lui valut deux francs.

Quoique les journées qui suivirent ne fussent pas toutes aussi bonnes, Jacques n'éprouvait plus d'inquiétude pour son existence, et deux semaines ne s'étaient point passées qu'il se trouvait déjà propriétaire d'une bonne petite somme, grâce à l'économie qu'il mettait dans ses dépenses. La crainte qu'il avait eue de manquer de pain lui faisait trouver si bon celui qu'il mangeait, que bien rarement il se décidait à diminuer son trésor en joignant à ce pain autre chose qu'un morceau de fromage ou une pomme. Tout son désir, toute son ambition étaient de pouvoir amasser assez d'argent pour acheter les objets nécessaires à l'etat de décrotteur, attendu qu'il pensait toujours avec effroi à l'époque où l'on ne fait plus ramoner. Il avait déjà marchandé du cirage, des brosses, mais il était loin de pouvoir encore songer à faire ces emplettes. En attendant, il vivait dans l'espérance, sans ennui, sans tristesse, certain que Dieu ne l'abandonnerait point s'il ne s'abandonnait pas lui-même.

Le pauvre enfant, ne pouvait, en effet, compter ici-bas que sur la protection de Dieu, vivant com-

plétement isolé, au milieu de cette immense population qui remplit Paris: la partie de la maison qui donnait sur la rue était habitée par des ouvriers qui partaient de grand matin pour aller à l'ouvrage et n'avaient aucune relation avec les habitants du pavillon. Mme Gervais consentait bien à charger Jacques de toutes ses commissions dans la ville, à lui faire fendre le bois pour ses lessives, etc.; mais elle croyait avoir assez noblement reconnu les services de son petit locataire en blanchissant gratis tous les huit jours une des trois chemises qu'il possédait. Du reste, elle ne causait jamais avec lui cinq minutes sans lui répéter qu'elle payait son pavillon fort cher, qu'elle avait bien de la peine à joindre les deux bouts, et qu'elle ne pouvait rien faire pour personne. Quant à Pierre Gervais, son voisin du grenier, c'était ce qu'on appelle un bon vivant, toujours prêt à rire; mais sa tante, qui ne lui épargnait pas les sermons, ne l'amusait guère, en sorte que, se trouvant nourri chez le maître ébéniste qui l'occupait, il ne rentrait le plus souvent à la maison que pour se coucher. Il avait d'ailleurs le plus grand soin de manger, et surtout de boire tout l'argent qu'il gagnait chaque jour.

Une seule personne de la famille témoignait à Jacques un certain intérêt. C'était Gertrude, la fille de Mme Gervais, blanchisseuse de fin comme

sa mère, et sans laquelle la misère eût régné complétement dans le pavillon. Gertrude avait dix-neuf ans. Elle était plutôt laide que jolie; mais tous les traits de son visage exprimaient la bonté. Travaillant du matin au soir, comme elle se trouvait réduite à la société de Mme Gervais,



qui convenait fort peu à la gaieté de son caractère, elle saisissait volontiers toutes les occasions de se distraire un peu, en sorte qu'elle ne voyait jamais passer le petit Auvergnat dans la cour, lorsqu'elle s'y trouvait seule, sans l'arrêter quelques moments pour causer et rire avec lui. Elle

le prit bientôt en si grande affection qu'elle lui donnait parfois une petite tape amicale sur la joue, au risque de se noircir les doigts avec la suie dont le visage de l'enfant était habituellement couvert.

Par malheur, l'affection de Gertrude ne pouvait être à Jacques d'aucune utilité : d'abord parce que Mme Gervais ne souffrait point que la jeune fille gardât jamais un sou dans sa poche : ensuite parce qu'il était réellement vrai que les deux pauvres femmes, ayant très-peu de pratiques, ne gagnaient tout juste que ce qu'il leur fallait pour vivre elles-mêmes.

Isolé et libre comme l'air, il n'aurait pas été surprenant que Jacques se laissât entraîner à des torts dont certains enfants de son âge lui donnaient l'exemple ; mais il voyait des petits garçons perdre ou gagner des sous au *bouchon*, casser les vitres d'une boutique ou jouer des tours aux passants, sans avoir la moindre envie de s'amuser avec eux ; il aimait mieux s'ennuyer tout seul. Se bien conduire, travailler, lui semblait le seul moyen de se tirer d'affaire, et pourtant le souvenir de quelques bonnes lectures qu'il avait faites à l'école, joint à sa ferme croyance en Dieu, lui inspirait seul le penchant qui le portait au bien ; car nul ne s'inquiétait de lui donner des conseils pas plus que de lui donner du pain.

Il s'empressa bien, il est vrai, d'aller revoir son ami de la barrière d'Enfer; mais, comme s'il eût été écrit là-haut qu'il resterait sans appui sur la terre, il apprit par un des employés de l'octroi que Robert Gauvain venait d'obtenir une fort bonne place qui l'éloignait de Paris. Cette nouvelle chagrina Jacques pour son propre compte; il ne s'en réjouit pas moins de savoir le bon Robert plus heureux, et je ne sais comment il arrangea dans sa petite tête que la fortune de ce brave homme était un présage de sa propre fortune.

Cet espoir néanmoins était loin de se réaliser. Quoiqu'il ne dépensât que tout juste ce qu'il lui fallait pour ne point mourir de faim, il parvenait fort rarement à mettre quelques sous de côté ; car son loyer et sa nourriture absorbaient presque totalement ses petits profits.

L'hiver s'était passé de cette façon lorsqu'il vit arriver le mois de mai, époque à laquelle on cesse de faire du feu dans les cheminées. Alors, il sortit plusieurs jours de suite sans être appelé une seule fois, et se dit que c'en était fait du ramonage. D'un autre côté, le pauvre enfant, qui grandissait, sentait augmenter son appétit en raison inverse de ses recettes, et, pour comble de malheur, il lui fallait avant six semaines payer à Mme Gervais le terme courant, sous peine de se retrouver dans la rue.

Tout autre que Jacques se serait désespéré. Son courage au contraire fut ranimé par le besoin. Avec une intelligence au-dessus de son âge, il s'était instruit de tous les moyens qu'employaient les plus pauvres habitants de Paris pour gagner leur pain; mais il s'en fallait bien que tous fussent à son usage: un grand nombre lui étaient interdits par sa faiblesse et par sa petite taille, et d'autres exigeaient de l'argent pour commencer, condition qu'il lui était impossible de remplir. Un jour entre autres, comme il se reposait sur un banc, regardant passer les voitures pour se distraire, un enfant de son âge à peu près, qui portait une boîte remplie de rubans, de fils et de lacets, avait pris place à côté de lui, sans doute pour manger plus commodément un gros morceau de pain d'épices, dont il paraissait se régaler beaucoup. Tous deux n'avaient pas tardé à lier conversation ensemble, et Jacques questionnait avec le plus vif intérêt le jeune marchand sur ce que celui-ci appelait son commerce : « Combien pouvez-vous gagner par jour? demandait-il.

— Mais c'est selon; il y a bonne et mauvaise journée. comme vous savez.

— Hélas, oui! répondit Jacques en poussant un gros soupir, et plus de mauvaises que de bonnes. Mais je voudrais savoir d'abord combien vous payez le mètre de ruban de fil chez la mercière.

— Chez la mercière! dit le petit garçon en éclatant de rire à ce trait d'une ignorance complète de tout négoce; si je le prenais chez la mercière j'y perdrais, puisqu'elle le vend plus cher que moi.

— Où le prenez-vous donc?

— A la fabrique; ils me font la remise, et la remise c'est mon gain.

— Combien l'achetez-vous le mètre?

— A peu près trois centimes.

— Et vous le vendez?

— Un sou.

— O mon Dieu! s'écria Jacques en frappant ses mains l'une contre l'autre; près de cent pour cent de profit!

— Écoutez donc! reprit le petit marchand; j'ai de la peine aussi.

— C'est juste, c'est très-juste, répliqua Jacques; je voulais dire seulement que vous avez un bien bon état, si vous vendez beaucoup.

— Aujourd'hui, par exemple, répondit le jeune garçon, j'ai vendu quarante mètres tout d'un trait à une dame.

— Près de vingt sous dans votre poche.

— Sans compter les petites ventes que j'ai faites de côté et d'autre.

— Ainsi vous gagnez bien plus qu'il ne vous faut pour vivre? reprit Jacques qui ouvrait de

grands yeux, regardait la boîte et gémissait tout bas.

— Sans doute, et je fais des économies pour parvenir à louer une porte.

— Comment, louer une porte?

— Oh! c'est bien plus avantageux que de courir les rues, et puis ça fatigue bien moins. Quand on a une assez bonne somme pour payer la permission de s'installer sous une porte cochère avec une chaise et une petite table sur laquelle on établit la marchandise, alors on devient un vrai marchand; on se fait des pratiques dans le quartier, et faut avoir bien du malheur pour ne pas faire fortune avec le temps.

— Mais quand vous avez commencé votre état vous aviez des fonds pour acheter de la marchandise? dit Jacques avec un gros soupir.

— J'ai commencé avec six francs que ma marraine m'a donnés, répondit le petit garçon.

— Moi, je n'ai pas de marraine, » se dit Jacques le cœur si fort serré par le chagrin que, bientôt après, il quitta celui dont il enviait trop vivement le sort, lui souhaita de bon cœur une prospérité qu'il ne pouvait espérer pour lui-même, et s'éloigna tristement.

Depuis ce moment, Jacques fut poursuivi par une idée fixe qu'il ne pouvait chasser de son esprit. Il ne s'amusait plus de mille choses qui l'a-

vaient réjoui jusqu'alors et lui faisaient prendre son malheureux sort en patience. Il ne pouvait voir passer un de ces marchands qui courent les rues sans se dire : « Il est bien heureux, celui-là ; qu'il fasse chaud ou froid, que ce soit l'été ou l'hiver, il gagne sa vie tout de même. »

Sa préoccupation néanmoins ne nuisait en rien aux efforts qu'il faisait pour sortir de la misère. Non content de parcourir la ville dès l'aurore, dans l'espoir de trouver une cheminée de cuisine à ramoner, quand il voyait la journée s'avancer, il retournait chez lui, nettoyait ses mains et son visage, mettait son bel habit, puis allait se placer au coin d'une rue, guettant l'occasion de faire une commission jusqu'à l'heure de se tenir à la porte de quelque théâtre pour ouvrir les portières des voitures, ou d'aller chercher un fiacre à la sortie du spectacle. Ce n'était pas toujours en vain que le pauvre enfant se donnait tant de peine et faisait tant de pas ; toutefois ce qu'il gagnait dans ses meilleures journées se réduisait à si peu de chose, qu'il ne parvenait qu'à se nourrir. Tous les soirs, avant de se coucher, il comptait les huit ou dix sous dont se composait habituellement sa fortune, puis les remettait dans sa poche, pensant tristement aux dix francs qu'il faudrait donner bientôt à Mme Gervais. Alors, pour ne point se livrer au désespoir, il faisait sa prière, il s'adres-

sait en pleurant au père des orphelins, et demandait à Dieu de le tirer de peine : Dieu l'exauça.

Un matin qu'il était sorti avant le jour, il lui sembla voir briller quelque chose dans les ordures que l'on avait déposées près d'une grande porte cochère. Sans penser que ce pût être un objet bien précieux, il ne s'en hâta pas moins de se baisser pour le prendre. Quelle fut sa joie, ô ciel, quand il reconnut une pièce de cent sous toute neuve ! La vue de ce trésor suspendit pendant quelques instants sa respiration. Il ne pouvait en croire ses yeux, et comme le jour achevait de paraître, il restait appuyé contre la borne, riant, pleurant, retournant dans tous les sens son heureuse trouvaille, sans pouvoir en détacher ses regards. Tout à coup une idée affreuse vint le frapper : « Cette pièce était-elle bien à lui ? Quelqu'un qui peut-être en avait besoin ne l'avait-il pas jetée par mégarde avec les ordures ? Cinq francs aux yeux de Jacques étaient une somme si considérable, que s'en emparer ainsi secrètement c'était commettre le vol de toute une fortune. Il réfléchit quelques minutes aux avantages de garder cet argent, au remords qu'il ressentirait de l'avoir gardé ; enfin sa jeune conscience triompha de la tentation, et, repoussant toutes les pensées qui pouvaient le porter à s'emparer du bien d'autrui, d'une main il mit la pièce de cent sous dans

sa poche, et de l'autre il frappa courageusement à la porte cochère.

Entré dans la loge de la portière, il lui demanda d'une voix tremblante d'émotion si elle avait jeté



la veille des ordures près de la borne. Cette femme, qui venait de quitter son ouvrage pour lui tirer le cordon, lui répondit que non avec beaucoup d'humeur.

« Mais peut-être, reprit-il, pouvez-vous me dire si quelque personne de la maison en a jeté depuis hier?

— Mlle Thérèse, la cuisinière du premier, en a jeté hier soir, » dit une petite fille assise dans le coin de la loge, tout en mordant dans une énorme tartine de beurre.

Jacques, bien résolu à rendre au véritable propriétaire ce qu'il avait cru posséder un moment, n'hésita point à monter au premier, et, s'adressant à Mlle Thérèse, dont la cuisine se trouvait ouverte, il la pria de compter son argent et de v ir si elle n'avait pas jeté par mégarde une pièce de cent sous près de la porte cochère.

Le bonheur voulait que Jacques s'adressât à une honnête personne; cette fille se mit à rire : « Non, mon enfant, non, répondit-elle; je n'ai pas assez de pièces de cent sous pour les jeter dans la rue.

— C'est que je viens d'en trouver une parmi les ordures, reprit-il.

— Eh bien, mon garçon, garde-la, répliqua la cuisinière, elle est bien à toi.

— Il est sûr que j'ai fait tout ce que j'ai pu faire pour la rendre, dit Jacques, les yeux tout brillants de joie.

— Et c'est à cause de cela qu'elle te portera bonheur, repartit cette brave fille; il n'en

faut quelquefois pas davantage pour faire fortune. »

Ces paroles résonnaient encore dans l'oreille de Jacques, qu'il était déjà loin de la maison où il les avait entendu prononcer, et elles faisaient naître dans son esprit une foule d'idées plus joyeuses les unes que les autres. Tout en mangeant une grosse pomme que la bonne Thérèse venait de lui donner, il se reprochait vivement de n'avoir point demandé au petit marchand de ruban de fil dans quel quartier de Paris se trouvaient les fabriques, car il n'hésitait pas sur la manière d'employer sa fortune : ne possédant qu'une partie de ce qu'il allait devoir à Mme Gervais, il espérait doubler ses fonds, les tripler peut-être avant le terme fatal. Il n'avait donc pas de temps à perdre; il fallait trouver de la marchandise, et comme il n'était point économe de ses pas, il eut bientôt pris le parti de courir la ville d'un bout à l'autre pour chercher une fabrique.

Il avait déjà visité beaucoup de rues, qu'il voyait pour la première fois, sans négliger de lire une seule des enseignes placées sur les boutiques ou sur les portes, lorsque, dans le faubourg Saint-Germain, il s'arrêta devant l'enseigne suivante : *Dépôt de la fabrique de papier de Grandin et compagnie.*

« En voilà bien une, se dit-il, mais c'est du pa-

pier.... Eh bien ! qu'est-ce que cela me fait? On gagne peut-être autant sur du papier que sur du ruban de fil. J'en ai vu plus de dix dans la rue Saint-Antoine et sur le boulevard qui vendaient du papier. » Et il allait entrer ; un regard jeté sur ses habits de ramoneur l'en empêcha. Il réfléchit avec raison que ses guenilles, couvertes de suie, lui fermeraient peut-être la porte d'un si beau magasin, et courant d'un trait chez lui, il ne tarda pas à revenir avec une chemise blanche et son habit neuf.

Tout en faisant sa toilette, il avait eu le temps de songer à la manière dont il allait se présenter chez de gros marchands. N'ayant jamais abordé personne dont la position lui parût aussi élevée, il s'inquiétait un peu de l'accueil qui l'attendait là. Heureusement, Jacques n'était point timide ; comme il n'avait jamais rien fait et comptait ne jamais rien faire qu'il ne dût dire à tout le monde, il possédait cette assurance que donne aux hommes de tout âge une conscience nette. Il entra donc dans le magasin en tenant à la main sa casquette, et saluant fort bas un gros monsieur qui écrivait assis dans le comptoir, il s'approcha d'un jeune homme occupé à placer sur des tablettes des masses de papier, et salua de nouveau, disant d'une voix très-douce :

« Voulez-vous bien, monsieur, s'il vous plaît,

me vendre pour vingt ou trente sous de papier?

— On ne vend pas ici au détail, mon petit, répondit le commis, qui jeta sur lui un coup d'œil et continua sa besogne.

— Au détail? répéta Jacques, de ce ton qui annonce que l'on ne comprend pas.

— Oui, reprit le commis, il faut prendre au moins une rame.

— Et combien cela coûte-t-il une rame, s'il vous plaît, monsieur?

— C'est selon le papier : trois francs, quatre francs, plus cher. »

Et, tout en parlant ainsi, le commis plaçait toujours son papier sur les planches et ne le regardait plus.

« Quatre francs! se dit Jacques la douleur dans l'âme ; il faudrait donc risquer presque tout.... Quatre francs! et si je ne réussis pas à vendre ce papier, comment vivre? Il vaut bien mieux chercher une fabrique de ruban de fil ; cela n'est sans doute pas si cher; mais où trouver une fabrique de ruban de fil? »

Tandis que le pauvre enfant se livrait à ces réflexions, il restait immobile à la même place, et le chagrin que lui causait la perte de ses espérances se peignait clairement sur son visage. Enfin, comme il gagnait tristement la porte, le monsieur

qui se tenait au comptoir, et qui le regardait depuis quelques instants, l'arrêta.

« Comment vouliez-vous acheter pour trente sous de papier, mon garçon ? vous avez donc bien des lettres à écrire ? lui dit-il en riant.

— Pardon, monsieur, répondit Jacques d'une voix altérée et en s'inclinant, ce n'était pas pour m'en servir.

— Et pourquoi donc ?

— Pour le vendre et gagner quelque chose dessus.

— Oh ! j'entends, répondit le gros monsieur d'un air sévère et méprisant, c'était un moyen pour demander l'aumône.

— Demander l'aumône ! s'écria Jacques en relevant fièrement sa jolie tête ; je ne demande pas l'aumône, monsieur ; je m'appelle Jacques Morlot, on n'a jamais demandé l'aumône dans notre famille, et, si Dieu permettait qu'il fît froid toute l'année, je gagnerais encore ma vie en ramonant des cheminées, car je m'étais déjà fait de bonnes pratiques depuis six mois que je suis à Paris. »

Il y a un certain accent qui ne part que de l'âme des honnêtes gens et auquel personne ne se trompe. Tel était celui que Jacques, tout jeune qu'il était, venait d'employer pour repousser ce qu'il regardait comme une injure. La rougeur qui avait couvert ses joues, sa parole ferme et le regard assuré qui l'accompagnait, le justifièrent si bien aux yeux de

l'inconnu, que celui-ci reprit du ton le plus bienveillant :

« Ainsi, tu espérais gagner ta vie en faisant un petit commerce dans les rues ?

— Sans doute, répliqua Jacques; je connais un jeune garçon qui vit fort bien en vendant des lacets et du ruban de fil qu'il achète dans une fabrique; mais malheureusement je ne sais pas où trouver la fabrique, et le papier est bien trop cher pour moi, puisque je n'ai que cinq francs. Il faut manger en attendant la vente ; il faut payer Mme Gervais, ajouta-t-il en poussant un gros soupir.

— Qu'est-ce que Mme Gervais ? demanda le gros monsieur, que la pitié gagnait.

— La blanchisseuse qui me loge. Dans six semaines, je lui devrai dix francs.

— Dans six semaines peut-être auras-tu fait fortune, » dit en riant l'inconnu. Puis se tournant vers son commis : « Girard, continua-t-il, donnez à cet enfant, pour trente sous, une demi-rame de papier à lettres de trois francs. Tu peux le revendre un sou le cahier comme très-bon, ajouta-t-il en s'adressant de nouveau à Jacques, tu ne tromperas personne ; et, que tu le vendes ou non, reviens ces jours-ci me dire où en seront tes affaires. »

Jacques remercia de tout son cœur celui qui venait si heureusement à son secours, donna sa pièce de cent sous, sur laquelle on lui rendit trois

francs cinquante centimes, et sortit, plein d'espérance et de joie.

Il n'attendit point qu'il fût rentré dans son grenier pour savoir combien il possédait de cahiers de papier, et, s'asseyant sur la borne d'une maison voisine, il en compta quarante, qui, vendus un sou pièce, lui faisaient dix sous de profit. Il est vrai que, pour gagner ces dix sous chaque jour, il fallait les placer tous; mais aussi ce gain suffirait grandement pour le nourrir et le loger jusqu'à l'hiver, et, comme il était loin de songer à ménager sa peine, il espérait bien, en courant Paris d'un bout à l'autre, trouver une ou deux pratiques dans chaque quartier.

Ce calcul fait, Jacques, ne voulant point perdre une minute, ne se livra pas plus longtemps à ses réflexions. Il se leva, prit un cahier de papier d'une main, et le présenta à une vieille dame qui s'avançait sur le trottoir, en disant: « Pour un sou, de la fabrique de Grandin et compagnie. »

Cette dame, et huit ou dix autres personnes passèrent sans lui répondre et sans même le regarder, bien qu'il leur répétât la phrase qu'il venait d'arranger dans sa tête comme devant produire un bon effet sur tout le monde. Heureusement, Jacques avait essayé trop de moyens de gagner son pain sans y parvenir du premier coup, pour se décourager promptement; il poursuivit dans co

route, offrant toujours inutilement sa marchandise, lorsque, arrivé devant une fort belle maison, il s'adressa à une jeune servante qui causait



sous la porte avec un domestique en livrée, et lui présenta gracieusement le malheureux cahier, en prononçant le même discours.

« Est-il bon ton papier? dit cette femme qui le prit pour l'examiner de plus près.

— Excellent, répondit Jacques ; une fois que vous vous en serez servie, vous n'en voudrez plus d'autre.

— Ah ! répliqua la jeune fille en riant, je suis une pauvre pratique, mon garçon ; mais, comme j'ai à écrire au pays, je risque le sou. Tiens, je te souhaite de vendre tout le paquet.

Jacques mit gaiement le sou dans sa poche, et remercia celle qui l'étrennait avec autant de chaleur que si elle lui eût acheté sa demi-rame tout entière.

« Allons! allons! se disait-il en enfilant une rue voisine avec un nouveau cahier dans sa main droite, me voilà déguignonné. Un et un feront deux, deux et deux feront quatre ; il faudra bien ainsi que j'arrive à quarante. Je parie que cette jeune fille me portera bonheur. »

Une demi-heure en effet ne s'était pas écoulée, qu'il avait reçu trois sous de deux passants pour trois autres cahiers. Par malheur, le reste de la journée ne lui offrit pas la même chance. Il était harassé de fatigue, et, n'ayant rien mangé depuis le matin, le pauvre enfant mourait de faim. Bien qu'il fût loin de son compte et qu'il n'eût pas même gagné son pain du jour, la nuit approchant, il reprit le chemin du faubourg Saint-Antoine,

non sans se dire, selon sa coutume, qu'il serait plus heureux le lendemain.

Il passait sur la place de la Sorbonne, lorsqu'il aperçut un petit groupe d'étudiants qui fumaient leur cigare à l'entrée d'un café. Il saisit cette occasion de faire une dernière tentative, et, s'approchant d'eux, il leur proposa d'acheter pour un sou un cahier de papier *de la fabrique de Grandin et compagnie*.

Il faisait encore assez clair pour que ces jeunes gens pussent juger la valeur de ce qu'il offrait, et, comme il insistait d'une voix douce et ferme à la fois, un d'eux prit le cahier et s'écria :

« Que je ne fume pas une pipe de ma vie, si ce papier-là n'est pas supérieur à celui que ce coquin de Lefèvre nous vend deux sous.

— C'est ma foi vrai! dit un autre, après avoir touché et regardé.

— Donne-m'en six cahiers, reprit le premier.

— Et à moi quatre, dit un second.

— Et à moi deux, » ajouta un troisième

Jacques, comme on peut bien le croire, se hâta de satisfaire à ces demandes inattendues et de toucher ses douze sous; puis, ce succès lui donnant du courage : « Je puis toujours vous en fournir de la même fabrique, messieurs, dit-il en tirant sa casquette de la main qui lui restait libre, et, si vous aviez la bonté de me donner votre adresse,

je vous en porterais de temps en temps chez vous ; j'ai de bonnes jambes, quoiqu'elles ne soient pas encore bien longues.

— Notre adresse ! répliqua l'un des jeunes gens en riant ; ah ! tu es plus sûr de nous trouver ici



que chez nous. Nous voilà deux ou trois, par exemple , qui déménageons tous les quinze jours (et cette saillie excita la gaieté générale) ; reviens à ce café, reviens à ce café, mon petit, si tu veux nous revoir.

— Oh ! je vous réponds bien que j'y reviendrai, »

dit Jacques en s'éloignant après les avoir salués d'un air jovial.

Bien que le pauvre enfant n'eût réussi dans cette première journée qu'à vendre moins de la moitié de sa marchandise, ce qui lui valait un fort mince profit, il entrevoyait si clairement la possibilité d'établir un petit courant d'affaires, en ne négligeant aucune occasion de se faire des pratiques, qu'il ne sentait plus qu'à peine sa fatigue et la faim qui le tourmentait depuis quelques heures. Cependant, dès qu'il fut rentré dans son grenier, il n'aperçut pas plutôt l'énorme morceau de pain réservé le matin pour son repas du soir, qu'il le dévora en un clin d'œil, l'arrosa de deux grands verres d'eau, et se jetant tout habillé sur son lit de sangle, s'endormit du plus profond sommeil.

Il était sept heures du matin lorsqu'il ouvrit les yeux. Les rues devaient être encore à peu près désertes, de sorte que, avant de reprendre sa course, Jacques eut tout le temps d'aller chez le boulanger faire ses provisions, qui, depuis que l'ouvrage lui avait manqué, consistaient en deux livres de pain de seconde qualité. Tandis qu'il déjeunait aussi frugalement qu'il avait soupé la veille, il se donnait le plaisir de compter l'argent que renfermaient les poches de ses deux pantalons. Le tout réuni, il possédait encore en monnaie la valeur de la pièce de cent sous, ce qui lui sembla de bon

augure, et le fit partir joyeusement pour aller tenter de nouveau la fortune.

Il résolut de passer les ponts pour essayer des beaux quartiers ; mais il eut lieu de s'en repentir quand il entendit sonner quatre heures sans qu'il eût vendu plus de trois cahiers, bien qu'il eût suivit les boulevards d'un bout à l'autre. Tout en reprenant assez tristement le chemin du faubourg Saint-Germain, qui lui avait été beaucoup plus favorable, il ne se lassait point néanmoins de présenter sa marchandise à tous venants, et, comme il passait devant une des grilles des Tuileries, une jeune femme, qui sortait du jardin, répondit à son offre en tirant de sa bourse deux sous qu'elle lui mit dans la main et en disant : « Garde ton papier, mon petit. »

Jacques se rappela aussitôt le gros monsieur du comptoir : il devint rouge comme une cerise.

« Je ne demande pas l'aumône, madame, dit-il d'un ton respectueux : je ne cherche qu'à gagner ma vie honnêtement. Vous avez l'air si bonne ! je vous en prie, je vous en prie, prenez les deux cahiers; je vous réponds qu'ils valent ceux des grands marchands en boutique. »

La jeune dame sourit.

« C'est bien, mon enfant, c'est fort bien, reprit-elle, rends-moi cela et donne-m'en vingt cahiers. »

En parlant ainsi, elle échangea la pièce de deux

sous contre une de vingt, prit les vingt cahiers que Jacques avait comptés avec soin, et monta dans sa voiture, qu'un domestique venait de faire avancer.

« Que Dieu la bénisse ! se disait Jacques, en traversant comme un oiseau la place du Carrousel ; elle me fait gagner bien plus de deux sous sans faire un mendiant du neveu de François Morlot. Que je place ou non les deux cahiers qui me restent, il faut tâcher d'arriver au dépôt de la fabrique avant la nuit pour reprendre de la marchandise.

Il pressait donc le pas autant qu'il le pouvait, lorsque, à peine parvenu dans la rue de l'Université, il sentit tomber quelques gouttes d'eau sur sa main. Il se hâta de mettre à l'abri sous sa veste ses deux cahiers de papier ; mais en moins de cinq minutes l'orage, qui menaçait depuis le matin, éclata, et le premier coup de tonnerre fut suivi d'une pluie battante.

Afin de ne pas être inondé, Jacques fut bien contraint de suivre l'exemple d'une dizaine de passants, qui se réfugièrent sous une porte cochère. La pluie redoublait, au point que le ruisseau devint bientôt une rivière. Fort contrarié pour son compte, attendu qu'il portait sa veste et son pantalon neufs, Jacques n'en prêtait pas moins l'oreille aux doléances de ses compagnons d'infor-

tune, non sans penser que tous pouvaient changer d'habits en rentrant chez eux, et que cette consolation lui était refusée.

« Si j'étais seul, disait un monsieur décoré qui s'adressait à sa femme et à sa fille, mises toutes deux avec la plus grande élégance, si j'étais seul, cela me serait bien égal; car cette pluie ne peut pas durer longtemps de la même force; mais je ne sais comment vous ferez pour retourner chez nous à pied.

— A pied, mon père! c'est bien impossible pour maman et pour moi, avec nos petits souliers, sans compter que nos robes seraient perdues.

— Oh! nous ne pouvons y penser que si la pluie cessait, répliqua le père.

— La pluie cesserait que les rues ne seront pas sèches de la journée, répondit la fille, dont la mauvaise humeur augmentait à chaque éclair; nous en avons jusqu'à ce soir. Ah! mon Dieu, mon Dieu! quel malheur que nous ayons eu l'idée de faire cette visite-là aujourd'hui!

— Il me semble que cela se calme un peu, dit la mère au bout de quelques minutes, et la pluie en effet tombait avec moins de violence.

— Si cela se calme, répondit le monsieur décoré, nous aurons peut-être le bonheur qu'il passe un fiacre vide, et nous sauterons dedans.

— Si maman, reprit vivement la jeune personne,

avait voulu entrer dans ce café quand nous avons senti les premières gouttes, nous enverrions chercher un fiacre par un des garçons, qui n'aurait pas refusé de gagner une vingtaine de sous, et qui nous tirerait d'embarras.

Je ne pouvais pas avec toi entrer dans un café, ma petite, répondit la mère, à ton âge, et... »

Jacques n'entendit pas le reste de ce discours. Il avait fait trop souvent depuis un mois le métier de commissionnaire, sans en tirer grand profit, pour hésiter à le reprendre dans une aussi bonne occasion ; il s'approcha donc de ces dames et leur offrit d'aller chercher un fiacre.

« La place est-elle loin, mon petit ? demanda le monsieur décoré.

— Voisine ou non, monsieur, j'irai de place en place jusqu'à ce que j'en ramène un.

— Laissez-le partir, mon père, laissez-le partir, dit la fille, puisqu'il est de si bonne volonté ; je suis sûre qu'il en ramènera un.

— Il pleut encore fort, mon ami, ajouta la mère, et cela peut durer longtemps.

— Eh bien, va vite, reprit le monsieur, tu nous retrouveras ici. »

Jacques s'élança aussitôt, comme s'il eût retrouvé des jambes toutes fraîches. Il courut inutilement à deux places des environs qu'il connaissait ; mais comme il revenait gagner le quai, espé-

rant y trouver au moins un cabriolet, il vit à une porte deux personnes payer un fiacre qu'elles renvoyaient. « Vous aurez un bon pourboire, cria-t-il au cocher en sautant dans la voiture devenue libre ; rue de l'Université, tout près d'ici ! »

Lorsque la famille, qui gémissait sous la porte cochère, vit arriver Jacques triomphant, mais mouillé jusqu'aux os, un cri de joie prouva qu'on ne l'attendait pas sitôt, et lorsque la jeune personne, montée dans le fiacre avec ses parents, lui dit : « Voilà pour toi, » il resta d'abord stupéfait à la vue d'une pièce de quarante sous; puis, saisi d'un transport de joie : « Il faut convenir que j'ai du bonheur aujourd'hui ! s'écria-t-il en secouant sa casquette pour faire dégoutter l'eau qui en ruisselait: voilà une fameuse journée, et, si mes habits sèchent assez tôt pour que je puisse aller ce soir à la fabrique, rien n'y manquera ; mais je n'ose m'y présenter mouillé comme je suis. »

Si peu gracieuse que fût habituellement Mme Gervais, elle n'en avait pas moins quelques bons moments, et Jacques s'était toujours montré obligeant pour elle, au point que, pendant l'hiver, il avait ramoné ses deux cheminées pour rien, en sorte qu'elle s'adoucissait peu à peu en sa faveur, lui parlait très-souvent lorsqu'elle le voyait passer dans la cour, et, chose beaucoup plus extraordinaire, le chagrin et la fatigue ayant rendu le pau-

vre enfant un peu malade, un jour qu'elle avait mis le pot-au-feu, elle lui avait donné un bouillon. Jacques, qui se souvenait de l'avoir laissée le matin occupée à son repassage, ne désespéra donc point d'obtenir ses conseils, et peut-être son secours pour sécher ses habits.

A peine cette pensée lui fut-elle venue qu'il reprit son élan vers la rue Saint-Antoine. Il retrouva Mme Gervais dans la salle basse : elle venait de changer de fer pour terminer sa besogne, lorsque, regardant dans la cour, elle l'aperçut et partit d'un grand éclat de rire. Encouragé par cette bonne humeur, il entra dans la salle.

« Comme te voilà fait ! lui dit-elle. Est-ce que tu viens de prendre un bain tout habillé ? »

Jacques lui conta en peu de mots comment, à défaut de suie dans les cheminées, il s'était fait marchand de papiers dans les rues, ce qui expose naturellement à recevoir la pluie lorsqu'il fait un orage. Puis il la pria de lui dire quand elle pensait que ses habits pourraient être secs.

« Des habits rangés comme ça, répondit-elle, ne seront pas secs avant deux jours.

— Mon Dieu ! s'écria Jacques, que de temps perdu si je ne retourne pas ce soir faire une nouvelle provision, à présent que j'ai tout vendu !

— Tu as tout vendu ! et pour combien d'argent ! demanda Mme Gervais, qui peut-être n'é-

tait point fâchée de savoir si le nouveau métier de son locataire assurait le payement de son loyer.

— Pour quarante sous.

— Comment, comment, tu vends déjà pour deux francs par jour ! Mais c'est superbe cela, mon garçon.

— J'espère bien dans quelque temps gagner davantage, répliqua Jacques, qu'une si bonne matinée faisait compter sur l'avenir, et, si je fais fortune, je vous payerai le blanchissage de mes chemises, madame Gervais, je vous en réponds. »

Il faut rendre justice à Mme Gervais, elle fut moins touchée de cette promesse que du sentiment de reconnaissance et d'honnêteté qui la dictait.

« Écoute, dit-elle ; pendant que j'achève cette camisole, qui est ma dernière pièce, va mettre les guenilles de ramoneur ; rapporte-moi tout ce que tu as sur le corps, et, comme mes fers sont encore chauds, je te sécherai cela.

— Pour ce soir?

— Pour dans un quart d'heure.

— Ah! madame Gervais, s'écria Jacques, que vous êtes bonne! que vous êtes bonne! Si je ne craignais pas de vous mouiller, je vous embrasserais de tout mon cœur. »

En achevant ces mots, il ne fit qu'un saut de la salle à son grenier, et il ne tarda pas à revenir, rapportant non-seulement ses habits mouillés mais

les deux cahiers de papier qu'il avait en vain voulu sauver.

« Oh! quant au papier, dit Mme Gervais, c'est sans ressource. Il faut le faire sécher tout seul et tâcher de le couler avec de bons cahiers.

— Non, non, dit Jacques vivement, ce serait le moyen de perdre toutes les pratiques que j'espère bien me faire de côté et d'autre; c'est tout simple cela. Quand je me régale de deux sous de pommes de terre frites, je les prends toujours à la mère Mathieu, parce que tout le monde sait qu'elle ne vend que de bonne marchandise. Pour que je fasse fortune, il faut qu'on dise dans beaucoup de quartiers de la ville : « Achetez votre papier au petit Jacques; il ne trompe iamais. »

—C'est possible, c'est possible, répondit Mme Gervais, tout en repassant la veste qu'elle avait tordue à tour de bras.

— C'est vrai que voilà deux sous de perdus, continua Jacques : mais tant pis, on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois.

— Cela ne te serait pas arrivé, répliqua la blanchisseuse, si tu avais le soin de mettre ton papier dans une boîte.

— Une boîte! s'écria Jacques, vous ne savez donc pas, madame Gervais, que je ne pense jamais à autre chose qu'à une boîte? mais cela coûte sans doute bien cher.

— C'est selon : il y a boîte, et boîte, et celle qu'il te faut, tu peux l'avoir de hasard pour quinze sous.

— Pour quinze sous ? dit Jacques en sautant de joie ; ah ! madame Gervais, ma bonne madame Gervais, si vous pouviez me trouver cela ! Tenez, voilà vingt sous, vous vous y connaissez, vous avez un air respectable, tandis que moi, je suis si petit, qu'on me prend pour un enfant et que l'on tâchera de me tromper. Comme vous dites, la pluie ne mouillerait plus mon papier, et puis, dès qu'on à une boîte, on a l'air d'un vrai marchand. »

Mme Gervais pris la pièce de vingt sous et lui promit de s'occuper de cette affaire dès le soir même.

Cet entretien, si intéressant qu'il fût pour Jacques, n'avait pas empêché la besogne d'avancer, et bientôt il put remonter chez lui (non sans avoir remercié vingt fois Mme Gervais) remettre ses beaux habits, aussi secs, aussi propres qu'ils étaient la veille, et courir au magasin.

Il n'était pas sept heures du soir, et le magasin était fermé. Jacques, stupéfait, questionna la portière de la maison, qui lui expliqua fort longuement que les samedis le dépôt de papier se fermait toujours à six heures et ne s'ouvrait plus que le lundi matin.

« Je comprends bien qu'on ne vende pas le dimanche, dit Jacques ; mais le samedi soir...

— Est-ce qu'il ne faut pas que M. Duflot ait le temps de faire ses comptes de la semaine ? reprit la vieille femme ; ce n'est pas peu de choses que la tenue d'une aussi grosse maison de commerce. Je sais cela, moi ; mon fils est employé chez M. Duflot. »

Et, en parlant ainsi, elle relevait fièrement sa tête.

« M. Duflot est donc le maître? demanda Jacques, qui s'apercevait aisément que la portière aimait à causer.

— M. Duflot est l'associé de M. Grandin, rien que ça. Tandis que M. Grandin fait marcher la fabrique auprès de Corbeil, M. Duflot tient le dépôt à Paris. Il y a tout à l'heure quinze ans, je crois, qu'il n'a pas quitté le comptoir ; aussi je vous réponds qu'il a, comme on dit, du foin dans ses bottes ; et c'est tout simple, car il n'y a rien de tel que faire ses affaires soi-même. D'ailleurs, tout riche qu'il est, il n'en est pas plus fier : c'est bien le meilleur homme du monde ; il ne me rencontre jamais sans me dire bonjour, et.... »

La brave femme, qui, selon toute apparence, n'avait pas eu de la journée l'occasion d'exercer sa langue, aurait peut-être encore parlé longtemps, sans l'arrivée d'une voisine qui venait lui

faire visite en passant et dont la conversation lui parut sans doute préférable à celle d'un petit bon homme qu'elle voyait pour la première fois, et qu'elle congédia avec un sourire amical en lui conseillant de revenir lundi.

Jacques se consola de ce retard en pensant que lui-même n'aurait point voulu vendre le dimanche, en sorte qu'il ne perdait point de temps. « C'est bien le moins se disait-il, que j'aille remercier Dieu de tout le bonheur qu'il m'envoie. »

Il s'empressa donc le lendemain de se rendre à l'église pour y prier de tout son cœur, et Mme Gervais, qui ne manquait jamais la grand'messe le dimanche, l'ayant aperçu, prit en grande estime son jeune locataire, au point qu'elle résolut aussitôt de faire en sa faveur un noble sacrifice : elle avait chez elle une boîte fermée par deux crochets, et comme neuve encore, bien qu'elle lui servît depuis trente ans à serrer son fil, ses aiguilles, etc., etc. Elle n'hésita pas à mettre le tout dans un de ses cartons, afin de céder à Jacques, pour vingt sous, une chose dont il avait un si grand besoin.

Ce fut alors que, devenu possesseur d'un pareil trésor, Jacques partit le lundi matin, portant fièrement sa boîte soue son bras.

— Comment! dit M. Duflot en le voyant entrer dans le magasin, as-tu déjà tout vendu ?

— Tout monsieur, répondit Jacques, et je reviens en prendre le double.

— Tu fais d'autant mieux, reprit le brave homme,



que, sur une rame entière, tu gagnes une remise de cinq pour cent.

— Est-il possible ? s'écria Jacques ; c'est donc

comme si j'avais déjà vendu pour plus de deux sous !

— Précisément, répondit M. Duflot, que sa joie fit sourire.

— Monsieur rit, reprit Jacques en riant lui-même ; on voit bien qu'il ne sait pas qu'on a souvent joliment de peine à gagner deux sous.

— Peut-être dit M. Duflot; mais je sais qu'en gagnant des sous tous les jours on finit par gagner des pièces d'or, et c'est ce que je te souhaite, mon enfant, ajouta-t-il en lui rendant quinze centimes sur ses trois francs.

— Merci, monsieur, merci, répliqua Jacques ; le souhait d'un honnête homme comme vous, ça doit me porter bonheur. »

En parlant ainsi, il rangeait avec symétrie son papier dans sa boîte, qui en aurait bien contenu dix fois autant; puis, la laissant ouverte, il commença sa tournée.

Nous cesserons de le suivre dans les courses sans nombre qu'il faisait chaque jour sur le pavé de Paris. Il suffit de dire que, depuis ce moment, le sort ne cessa plus de le favoriser : non-seulement son air gracieux et jovial engageait beaucoup de passants à lui prendre sa marchandise, mais il réussit promptement à se faire dans plusieurs quartiers des pratiques qui ne voulaient plus acheter leur papier qu'au *petit marchand*. Aussi actif

qu'intelligent, il ne négligeait aucune occasion de plaire aux personnes qu'il fournissait, soit en faisant pour elles avec complaisance de petites commissions dans la ville, soit surtout en satisfaisant à leurs demandes en ce qui concernait son commerce, ce qui le conduisit à vendre des enveloppes et même des crayons qu'il achetait en gros dans une excellente fabrique où M. Duflot, l'adressa.

Trois mois seulement s'étaient passés depuis que Jacques avait trouvé la pièce de cent sous, et déjà, son terme payé, il avait à lui soixante francs. Il est vrai de dire que, loin de se livrer à aucune dépense folle, il s'était contenté de joindre à son pain tantôt un morceau de fromage, tantôt un morceau de saucisson. Toutefois, quelle que fût l'économie dont il s'était fait une loi, il ne put résister à l'agréable proposition que lui fit un soir Mme Gervais.

Mme Gervais, depuis le jour qu'elle avait si complaisamment repassé ses habits, était devenue l'objet de son amitié et de sa confiance, et, comme elle s'attachait à lui de plus en plus, elle le voyait avec chagrin supporter autant de fatigue sans prendre une meilleure nourriture. Sachant au juste ce qu'il était arrivé à gagner par mois, elle lui proposa de le prendre en pension à raison de trois francs par semaine. Cette offre était si attrayante, qu'après avoir réfléchi quelques minutes il l'ac-

cepta, certain que, de la façon dont allaient ses petites affaires, les profits ne pouvaient qu'augmenter.

Ce fut un bien beau moment pour Jacques que celui où, revenant de ses courses du matin, il s'as-



sit pour la première fois, depuis son séjour à Paris, devant une table sur laquelle se trouvaient une soupe grasse et un morceau de bœuf: car Mme Gervais, qui mettait un pot-au-feu par semaine pour deux jours, avait voulu fêter ainsi la bienvenue de son pensionnaire. A la vérité, les cinq autres jours,

il fallait se contenter d'une soupe au lard et aux choux, sinon d'un plat de haricots et d'un plat de pommes de terre; mais pour celui qui, depuis un an, n'avait mangé que du pain sec, tous ces repas étaient exquis.

Jacques se trouvait trop bien de son nouvel état pour qu'il songeât, quand le mois d'octobre revint, à reprendre celui de ramoneur. Je ne sais quel pressentiment l'assurait qu'il avait pris le chemin de la fortune. Il remarquait avec une grande joie l'intérêt que lui témoignait M. Duflot, qui ne le voyait jamais revenir faire ses provisions de papier sans causer avec lui quelques minutes et lui adresser différentes questions sur sa manière de vivre. Jacques répondait toujours avec tant de franchise et d'intelligence que ces courts entretiens se terminaient d'ordinaire, du côté de M. Duflot, par quelques mots bienveillants qui touchaient de reconnaissance le cœur du pauvre orphelin.

L'hiver fut très-rude, mais Jacques n'en continua pas moins de courir la ville, sans être plus arrêté par les plus grands froids que par la neige ou par la pluie. Jugeant bien qu'il ne fallait plus compter sur la vente au passant, personne ne se souciant alors de s'arrêter dans les rues, il s'empressa d'autant plus de visiter souvent ses pratiques, qui, de proche en proche, lui en procu-

rèrent beaucoup d'autres, et d'abord ce fut ainsi qu'il parvint à fournir un grand nombre d'étudiants dans le quartier de la Sorbonne.

C'est alors qu'il trouvait bien doux, quand le soir il rentrait transi, de s'asseoir près du petit poêle où cuisait le dîner, et ce poêle était indispensable à Mme Gervais pour sécher le linge étendu dans la salle et pour chauffer ses fers les jours de repassage.

« Ah! s'écria Jacques une fois, en approchant du foyer bienfaisant ses pieds et ses mains glacés, comment peut-on dire qu'il n'y a pas de bonheur dans ce monde? Et se réchauffer quand on a froid, et manger quand on a faim, en voilà des bonheurs, j'espère! qu'on se donne tant qu'on veut, rien qu'en travaillant !

— Je devrais en avoir bien d'autres, moi qui travaille du matin au soir depuis vingt ans! répondit Mme Gervais, qui n'était point de bonne humeur, attendu que son neveu venait de tomber à la conscription et qu'elle ne trouvait pas à louer son cabinet.

— Patience, patience, madame Gervais, reprit Jacques; voilà encore trois nouvelles pratiques que je me suis faites aujourd'hui! laissez seulement que j'arrive à me placer sous une porte, et, comme vous m'avez aidé, vous sentez bien que je vous aiderai, c'est tout simple.

— Te placer sous une porte ! voilà ton *dada* qui revient. Et quand tu serais sous une porte, à quoi cela t'avancerait-il ? crois-tu que cela te mènerait bien loin ?

—Tout au contraire, c'est que j'en ai assez d'aller bien loin, répliqua Jacques en riant, et que ça m'avancerait à être assis bien à mon aise au lieu de courir toute la journée comme un lièvre pour placer ma marchandise. Ensuite....

— Ensuite, interrompit Mme Gervais, ta porte sera sans doute loin d'ici, et tu quitteras la maison ; voyez un peu la belle affaire !

— Oh ! que non, que non, dit Jacques : vous verrez que tout ça s'arrangera, et puis d'ailleurs nous n'en sommes pas là, malheureusement ; ce qui presse le plus pour le quart d'heure, c'est de manger la soupe. N'est-il pas vrai, Gertrude? »

Gertrude, que la gaieté de Jacques ravissait toujours, car elle ne voyait rire que lui dans la maison, se leva, et, tandis qu'il l'aidait à mettre les assiettes et les couverts d'étain sur la table à repasser, elle lui dit tout bas : « Tâchez de vous établir dans le quartier, Jacques, cela vaudra bien mieux. »

Jacques lui fit un signe de consentement ; mais le fait est qu'il ne pensait jamais à ses projets pour l'avenir sans reconnaître avec chagrin l'impossibilité de faire de bonnes affaires comme pa-

petier, si près de la barrière du Trône. Toutefois, comme il n'espérait pas pouvoir avant un an parvenir au but de ses désirs, il résolut de ne pas s'en tourmenter davantage et de laisser au sort le soin d'arranger les choses.

Jacques, qui se trouvait très-heureux de se réchauffer chaque jour à l'heure du repas, le fut encore bien davantage lorsqu'il arriva, ce qui ne tarda pas, à ne plus quitter la salle basse que pour aller se coucher. Empressé qu'il était de se rendre utile aux seuls amis qu'il pût compter dans ce monde, avide aussi peut-être de prendre quelques distractions qui l'arrachaient à l'ennui et à la solitude, il se faisait un plaisir d'aimer Mme Gervais et Gertrude pour ce qui regardait le ménage et même la lessive. Tout amuse à quinze ans et en fait d'amusement, d'ailleurs, le pauvre enfant n'était pas gâté. Souvent, tandis que la mère et la fille travaillaient de l'aiguille, il profitait de la lampe pour cultiver le talent qu'il avait acquis à l'école primaire. Jugeant combien il lui serait nécessaire de savoir bien compter, il refaisait des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions et se félicitait grandement d'avoir aussi bien profité des leçons des maîtres. Sa plus grande jouissance, néanmoins, avait lieu le dimanche soir. Mme Gervais était extrêmement curieuse de nouvelles, et, comme son état de blan-

chisseuse faisait d'elle une bonne pratique pour son épicier, celui-ci lui prêtait de temps à autre des journaux. Les yeux de la vieille femme n'étaient plus fort bons, c'étaient donc sa nièce qui jusqu'alors faisait la lecture ; mais dès qu'elle eut découvert que Jacques lisait aussi bien que Gertrude, pour ne pas dire mieux, elle partagea la besogne. Le journal, à la vérité, avait souvent plusieurs jours de date; mais Jacques privé de livres depuis dix-huit mois, ne l'en lisait pas moins avec délices.

La belle saison était revenue depuis longtemps, lorsque, un soir qu'il venait faire remplir sa boîte, il fut très-surpris de ne point trouver M. Duflot dans le comptoir, et il apprit que ce brave homme était dangereusement malade.

Ce triste événement l'affecta au point qu'il pensait sans cesse à M. Duflot, et que, tant que dura la maladie, il ne laissa point passer un seul jour sans aller en savoir des nouvelles. Enfin, près de trois semaines s'étant écoulées, les médecins annoncèrent la convalescence, et M. Deflot reparut bientôt dans le magasin, où Jacques ne put le revoir sans témoigner une joie qui lui toucha le cœur. « Je sais tout l'intérêt que tu as pris à ma vie, Jacques, lui dit-il, je t'en remercie.

— C'est moi qui vous remercie d'avoir guéri, monsieur; pour le reste vous sentez bien que je

voulais apprendre si je vous perdrais ou non.

— Comment! si tu me perdrais? mais, mon pauvre enfant, je n'ai jamais rien fait pour toi; peut-être avais-je mes raisons, Jacques.

— Vous n'avez rien fait, monsieur;oh! que si. Vous qui êtes un gros commerçant, est-ce que vous n'avez pas eu pitié de mes misères; et vos bonnes paroles, et vos bons conseils, est-ce que vous croyez que j'ai oublié tout cela?

— Tu es un honnête garçon, Jacques, dit M. Duflot, qui lui prit la main et la lui serra. Eh bien comment vont tes petites affaires? A la quantité de papier que tu es venu prendre pendant ma maladie, il me semble qu'elles sont assez bonnes.

— Grâce à Dieu! monsieur. Le profit augmente tous les jours; je crois que je suis en bonne route.

— Je le crois aussi, » répondit M. Duflot.

Comme deux personnes entraient alors et s'approchaient du comptoir, l'entretien finit-là. Jacques alla faire remplir sa boîte, paya, et partit plus joyeux qu'il ne l'avait été depuis un mois.

Quatre jours ne se passèrent point sans qu'il retournât au magasin, et, tout en courant, M. Duflot ayant jeté deux ou trois fois les yeux sur ses habits, lui dit en riant : « Sais-tu, Jacques, que ta veste est trouée au coude, et qu'elle en demande une autre?

— Mme Gervais la raccommode pourtant bien souvent, répondit Jacques.

— Nouvelle preuve de ce que j'avance, reprit tout aussi gaiement M. Duflot. Cependant, mon garçon, d'après ce que tu viens de m'apprendre sur ton gain de chaque jour, il me semble que tu aurais pu faire quelques économies.

— J'en ai fait aussi, monsieur, des économies; mais je les garde pour une chose bien plus importante que tout.

— Et pour laquelle?

— Pour m'établir sous une porte. »

Alors Jacques entra dans le détail de ses projets et de ses espérances s'il parvenait à s'installer avec sa marchandise dans une rue très-fréquentée, et finit en disant que, d'après les informations qu'il avait prises de tous les côtés, il était sûr d'avoir au printemps prochain la somme qu'il lui fallait.

« Au printemps! dit M. Duflot; tu vas donc encore passer un hiver aussi rude que le dernier?

— Qu'à cela ne tienne, monsieur, répondit Jacques; le bon Dieu m'a donné des bras et des jambes, c'est pour m'en servir. Aide-toi, le ciel t'aidera, comme disait mon oncle Morlot. »

M. Duflot le regarda quelques instants en souriant avec bonté, puis reprit :

« Quelle somme as-tu?

— J'ai cent dix francs, parce qu'il fallait me nourrir, vous sentez bien.

— Et tu n'as pas dû te nourrir grassement, mon pauvre garçon.

— Oh! dame, j'ai mangé plus de pain que de brioche, répliqua Jacques en riant; mais, comme je voyais tous les jours mon magot s'augmenter, j'étais content.

— Écoute, Jacques, dit M. Duflot après avoir réfléchi rapidement, je te connais bien maintenant, j'ai confiance en toi, et je veux que tu t'établisses tout de suite.

— Tout de suite! Eh! monsieur, c'est bien impossible. D'abord, je n'ai pas encore assez d'argent pour acheter toute la marchandise qu'il me faudrait; ensuite on n'a pas une bonne place sous une porte cochère à moins de cent francs par an.

— Eh bien, je vais te prêter cent francs que tu me rendras petit à petit, quand tu pourras; pour ce qui est de la marchandise, tu seras ici en compte courant, et tu payeras tous les mois.

— Est-il possible, mon Dieu! est-il possible que vous fassiez cela pour moi? s'écria Jacques hors de lui-même: mais vous êtes donc un ange que le ciel m'envoie!

— Non, mon garçon, je ne suis pas un ange,

mais j'aime à aider ceux qui comme toi ont du courage et de la probité. »

En parlant ainsi, M. Duflot pris dans le comptoir cinq pièces d'or qu'il lui mit dans la main, et lui dit de chercher dès le jour même une place avantageuse.

Quoique Jacques, saisi d'un bonheur aussi inattendu, quittât le magasin sans avoir pu exprimer sa joie autrement que par des larmes et quelques mots entrecoupés, il n'en laissa pas moins M. Duflot certain que son bienfait était bien placé.

On peut penser si Jacques perdit du temps, s'il prit toutes les informations imaginables pour qu'on lui indiquât une maison dont le propriétaire voudrait louer un mètre de terrain sous sa porte. Ses démarches furent vaines pendant plusieurs jours. A la vérité, ce qui rendait la chose plus difficile, c'était l'extrême désir qu'il avait de continuer à vivre avec Mme Gervais et Gertrude. Il ne l'aurait pas eu, ce désir, que la conversation de chaque soir le lui aurait donné : si l'une lui représentait combien la chambre qu'il lui faudrait louer serait plus chère que son cabinet, l'autre faisait observer qu'il serait obligé de manger à la gargote, ce qui lui coûterait le double en lui détruisant la santé; en un mot, les deux femmes ne cessaient de se renvoyer la balle pour

faire ressortir les inconvénients sans nombre d'un changement d'habitation.

« Mon Dieu ! disait Jacques d'un air triste, je sais bien tout cela, je sais aussi qu'il faudra vivre seul, et que j'aurai du chagrin de ne plus vous retrouver tous les soirs ; mais est-ce qu'il ne faut pas être raisonnable ? Si je ne trouve pas dans une bonne rue de ce quartier-ci, il faudra bien chercher dans une autre. »

Jacques avait parmi ses pratiques la portière d'une fort belle maison de la rue Saint-Antoine. Il ne s'était point adressé à elle dans ses recherches, attendu que le dessous de sa porte était déjà occupé par une vieille femme qui vendait des jarretières et des peignes ; mais comme il fournissait aussi un des locataires, maître d'écriture, qui lui avait demandé la semaine précédente six mains de papier d'écolier, il ne voulut pas tarder plus longtemps à les lui porter.

Arrivé devant la porte, il fut très-surpris de n'y plus trouver la petite boutique, et, dès qu'il fut entré dans la loge et qu'il eut dit bonjour à la portière, il lui demanda ce qu'était devenue la vieille marchande.

« Hélas ! mon Dieu, répondit la portière, la pauvre femme est morte il y a trois jours ; elle a été enterrée hier, et on va vendre après-demain les meubles de sa chambre et ses marchandises ; car

son héritière est une jeune fille en maison qui n'a pas besoin de tout cela.

— Et qui est-ce qui va prendre sa place sous la porte? demanda Jacques vivement.

— Ah! ma foi, je ne sais pas, la première personne qui se présentera, pourvu qu'elle soit sûre et qu'elle paye bien.

— Combien payait-elle, la marchande? reprit Jacques dont le cœur commençait à battre.

— Quatre-vingts francs le dessous de porte et cent vingt francs la chambre, une chambre superbe, au quatrième....

— Oh! madame Provost! madame Provost! s'écria Jacques en sautant au cou de la portière, vous pouvez me rendre un service que je n'oublierai jamais de ma vie! Si vous pouvez me faire avoir le dessous de porte, ma fortune est faite; vous me connaissez bien, n'est-ce pas? vous savez qu'on peut avoir confiance en moi? Demandez aussi à M. Duflot, ce gros fabricant de papier qui qui est si riche, il vous dira que je suis un honnête garçon, j'en suis sûr; je vais vous donner son adresse; et puis, ajouta-t-il sans reprendre haleine, car ses idées se pressaient avec une rapidité conforme à la circonstance, et puis, voyez-vous, je payerai les quatre-vingts francs d'avance, si l'on veut; ça fait que vous serez bien tranquille.

— Quatre-vingts francs ? dit Mme Provost ; et la chambre ?

— Oh ! la chambre est trop chère pour moi, vous sentez bien ; on la louerait séparément.

— Ça s'est déjà fait autrefois comme ça, répliqua la portière ; c'est pas là l'embarras, mais si vous n'avez pas de chambre dans la maison, où serrerez-vous le soir vos marchandises ?

— On me donnera peut-être bien un petit coin pour rentrer ma table, et la boîte qu'on met dessus ferme à clef ; c'est si grand ici ! dans une remise, un hangar, une écurie.... »

Mme Provost branla la tête d'une façon qui coupa la parole à Jacques.

« Les remises, le hangar, les écuries, dit-elle, tout cela est loué à des locataires qui n'y laisseront rien placer ; ainsi, mon petit ami, il n'y faut pas penser, car c'est impossible. »

A ces mots le pauvre enfant laissa tomber ses bras comme frappé d'un coup cruel, et le chagrin, le découragement firent pâlir son joli visage. Mme Provost ne put le regarder alors pendant quelques minutes sans un certain attendrissement. Bien qu'elle ne le connût que depuis quelques mois, il lui avait plu en différentes circonstances, de manière qu'elle avait pris en affection le *petit marchand;* aussi renonçait-elle elle-même avec peine à l'idée de le voir s'établir dans

la maison. Comme il restait toujours immobile : « Il y aurait peut-être bien un moyen, dit-elle après avoir un peu réfléchi, qui arrangerait l'affaire. » Et le voyant lever les yeux sur elle, la bouche ouverte, comme pour dévorer les mots qu'elle allait prononcer, elle ajouta aussitôt : « La petite salle qui est derrière ma loge, et où je fais ma cuisine, nous pourrions, je crois, y placer votre table, les soirs, si elle n'était pas trop grande.

— Comme elle n'est pas encore achetée, la table, dit Jacques en attachant sur elle des regards de ravissement, tandis que ses joues reprenaient leurs couleurs, si vous avez la bonté de faire cela pour moi, madame Provost, nous prendrions la mesure.

— C'est cela ; à présent, reste à savoir si monsieur voudra vous louer sa porte : je ne vous réponds de rien, mon enfant.

— C'est égal, c'est égal, ma bonne madame Provost! s'écria Jacques, qui saisit les mains de la portière et les baisa de toutes ses forces, que cela se fasse ou non, Dieu vous bénira tout de même ; car, si ça ne se fait pas, il sait que vous avez voulu le faire. »

La conversation qui suivit ne fit qu'augmenter le désir qu'avait Jacques de réussir dans sa demande. Tout ce que disait Mme Provost lui prou-

vait que la place était excellente; non-seulement la pauvre défunte y faisait fort bien ses affaires, mais un petit marchand de ruban de soie ne l'avait quittée que pour s'établir en boutique.

Jacques ne cacha rien à Mme Gervais et à Gertrude de sa joie, de ses espérances et de ses craintes. Comme le succès de cette dernière tentative ne le séparait pas d'elles, puisqu'il entrait dans son plan de rester dans leur maison, les deux femmes prirent le plus vif intérêt à tout ce qu'il leur raconta, et ne cessèrent de faire des vœux pour son établissement dans la rue Saint-Antoine.

Dans l'attente du lendemain, Jacques fut très-longtemps sans pouvoir fermer les yeux, ce qui ne lui était pas ordinaire. Une foule d'idées pour l'avenir, une foule de souvenirs du passé se croisaient dans sa jeune tête; il se revoyait arrivant à Paris, pauvre orphelin, sans appui dans cette grande ville et sans pain; du fond de son âme il remerciait Dieu qui l'avait si heureusement protégé, et il bénissait tant de gens qui l'avaient aidé, qui étaient venus à son secours. « Pourtant, se disait-il, on assure qu'il y a beaucoup de méchants dans ce monde; il faut donc que j'aie bien du bonheur, car je n'ai encore rencontré que de bonnes personnes. » Jacques s'endormit enfin dans cette douce pensée, sans avoir réfléchi que lui-même était bon, et que notre bienveillance

pour nos semblables nous attire leur bienveillance.

Le lendemain matin, un grand nombre des habitants de Paris étaient à peine réveillés lorsque Jacques courut chez Mme Provost ; et l'air joyeux de la portière lui apprit tout d'abord que les choses étaient en bon train.

« Eh bien, lui dit-elle, notre affaire est finie ; la chambre est déjà louée depuis hier au soir, et vous pouvez vous établir sous la porte en donnant vingt francs tous les trois mois. Dame, j'ai répondu de vous, mon enfant, songez-y bien, et que votre bonne conduite.... »

On peut facilement imaginer par combien d'assurances d'une soumission complète et de remercîments sans fin Jacques interrompit le discours de Mme Provost, qui, dès qu'elle put parvenir à calmer l'élan de sa reconnaissance, lui montra dans sa cuisine la place où pouvait tenir une petite table qu'il allait acheter le plus tôt possible.

Grâce à l'aide que lui prêtèrent Mme Gervais et Gertrude pour hâter le moment de son établissement, tout ce dont il avait besoin fut prêt en moins d'une semaine. Alors arriva l'heureux jour où Jacques, habillé de neuf des pieds à la tête, s'assit près d'un petit étalage composé de papiers de toute grandeur, de plumes, de crayons et de pains à cacheter.

Chaque soir à six heures, et plus tôt quand l'hiver fut revenu, il rentrait dans la loge de Mme Provost sa table et la boîte qui la couvrait ; cela fait, il allait dîner avec ses deux amies du faubourg, qui bientôt purent se réjouir avec lui du progrès journalier de ses recettes; car six mois ne s'étaient pas écoulés que le petit marchand fournissait un grand nombre des habitants du quartier. Ce succès était dû sans doute à ce que Jacques, apprenant peu à peu à bien choisir toutes ses marchandises, se fit connaître dans le voisinage pour n'en vendre jamais que de bonnes et pour ne jamais tromper le chaland.

L'accroissement des profits de Jacques ne le porta point à accroître beaucoup ses dépenses ; la misère était encore trop près de lui pour qu'il eût d'autres désirs que celui de la chasser sans retour ; à l'exception de ce qu'il lui en coûtait pour être toujours vêtu proprement, et d'une légère augmentation sur ce qu'il donnait à Mme Gervais pour sa nourriture, ce qui les fit vivre un peu mieux tous les trois, tout ce qu'il gagna pendant longtemps fut mis de côté, sans qu'il songeât jamais à sacrifier un sou pour son amusement.

Bien loin que cette condition nuisît à son bonheur, aucun enfant de Paris, peut-être, n'était aussi heureux que Jacques ; ne connaissant pas les

jouissances qui s'achètent, tout devenait jouissance pour lui : un chaland qui s'adressait à sa petite boutique, ses entretiens fréquents avec les voisins ou les gens de la maison, et la seule vue de ce mouvement perpétuel de la rue Saint-Antoine suffisaient pour entretenir sa gaieté du matin au soir, sans compter que le hasard lui avait fourni une ressource inépuisable contre l'ennui. Une de ses pratiques, qui tenait un cabinet de lecture, et dont la porte touchait la sienne, lui prêtait de temps en temps des livres. Dans les moments de liberté que lui laissait la vente, Jacques en dévorait quelques pages, et ce plaisir, dont il ne se lassait jamais, développait son intelligence et lui apprenait bien des choses qui devaient lui être utiles toute sa vie. Celle de ses joies cependant qui surpassait de beaucoup les autres, c'était de voir M. Duflot deux fois par semaine en allant reprendre du papier ; l'exactitude avec laquelle il payait chaque mois celui qu'il avait vendu, l'empressement qu'il mit à rendre les cent francs qui lui avaient été prêtés pour s'établir, tout prouva si bien à l'honnête commerçant la délicatesse et la probité de son jeune protégé, qu'il le prit en grande affection, et causait avec lui comme un père avec son enfant.

Lorsque Jacques avait rentré ses marchandises dans la loge de Mme Provost, il allait dîner. Mme

Gervais n'était pas tous les jours de bonne humeur; mais Gertrude était douée d'un si heureux caractère, que la position assez triste dans laquelle le sort l'avait placée, les brusqueries sans fin de sa mère ne l'empêchaient point de rire et de chanter du matin au soir en travaillant, et la gaieté de Jacques excitait la sienne au point que l'heure du repas était une heure joyeuse.

Jacques ressortait presque tous les soirs, tantôt pour aller dans une des fabriques où il se fournissait, tantôt seulement pour jouir du plaisir de marcher, de se promener dans cette grande ville, sur les boulevards ou dans les rues. « Et cela, se disait-il souvent, sans être obligé de faire plus de chemin qu'il ne me plaît et d'arrêter le passant ou de courir après lui dans l'espoir de gagner le morceau de pain que je mangerai ce soir. » Jacques alors se trouvait heureux du changement survenu déjà dans son sort, qu'il se serait contenté de sa situation présente.

Mais l'effet de l'ordre et de la bonne conduite est d'augmenter la plus médiocre fortune. Une petite économie faite tous les jours finit par produire une forte somme; aussi Jacques, quand il eut passé six ans sous la porte cochère de la rue Saint-Antoine, avait-il dans sa bourse deux mille six cents francs, avec lesquels M. Duflot lui conseilla de s'établir en boutique.

Durant ces six années Gertrude s'était mariée à un jeune homme employé dans les chemins de fer, et continuait son état de blanchisseuse. Mme Gervais était morte, en sorte que Jacques avait pu, sans craindre de passer pour un ingrat, se loger dans la maison de Mme Provost. Connu de tout le quartier, ce fut dans le voisinage, sur le boulevard, qu'il loua une jolie boutique, et il la garnit avec tant de goût et d'habileté de tout ce qui concernait son état, qu'il fut en peu de temps le papetier le plus achalandé de ce côté de Paris.

C'est alors seulement qu'il se permit de jouir avec modération du fruit de ses peines et de prendre sur ce qu'il gagnait la somme nécessaire pour vivre d'une façon agréable et commode; c'est alors aussi que, certain de ne plus retomber dans la misère, il osa écrire à son oncle pour le remercier des secours qu'il avait reçus de lui dans son enfance, et mettre à sa disposition tout ce qu'il possédait. N'ayant point de réponse, il fit prendre des informations, et il apprit avec beaucoup de chagrin que le pauvre homme était mort.

Jacques avait vingt-huit ans quand M. Duflot, chez qui il dînait tous les dimanches, désirant enfin se reposer et se retirer des affaires, lui vendait sa part dans la fabrique de Grandin et compagnie. Son argent se trouvait ainsi placé de

manière, non-seulement à assurer sa fortune, mais à la tripler, en sorte qu'il prit aussitôt pour femme une jeune et bonne fille qu'il aimait, mais qui n'avait rien.

Devenu l'un des plus riches commerçants de Paris, Jacques Morlot pensait bien souvent à son enfance, au chemin qu'il lui avait fallu faire pour arriver à sa situation présente, et surtout au jour où il avait trouvé la pièce de cent sous; aussi, tous les 15 du mois, il ne se couchait jamais sans avoir ouvert sa fenêtre, quelque temps qu'il fît. et jeté dans la rue une pièce de cent sous, en priant Dieu de la faire tomber en bonnes mains,



LE FRÈRE ET LA SŒUR



Elle passait une demi-heure au parloir.... (Page 79.)

LE FRÈRE ET LA SŒUR.

M. et Mme Delval étaient propriétaires d'une fort jolie maison bâtie entre cour et jardin et voisine de la barrière de Clichy. Un revenu qui les faisait vivre dans une grande aisance leur avait permis

de rendre agréable et commode cette habitation. Toutefois M. Delval en jouissait fort peu : une place qui lui rapportait sept ou huit mille francs par an l'obligeait à passer presque entièrement ses journées à la gare du chemin de fer sur lequel il avait placé la plus grande partie de sa fortune.

Mme Delval qui n'avait pas encore trente ans, souffrait moins qu'une autre de l'isolement où la laissait dans son intérieur la manière de vivre de son mari; car, depuis dix ans qu'elle jouissait du bonheur d'être mère, elle avait concentré sur son fils presque toutes ses jouissances d'ici-bas. Cet enfant, qu'elle avait nourri de son lait, venait d'atteindre sa septième année sans que de nuit ou de jour elle l'eût quitté sans regret, ne fût-ce que pour une minute, tant elle en était idolâtre. Il fallut donc toute sa confiance dans le jugement de son mari pour la faire consentir à se séparer d'Antonin en le mettant au collége. Cela ne se fit point, il est vrai, sans avoir amené de vives discussions entre les deux époux; mais M. Delval, qui avait été collégien lui-même, puis élève de l'École polytechnique, persuadé qu'il devait aux fortes études qu'il avait faites sa considération et sa fortune, était un des plus obstinés partisans de l'éducation publique. Mme Delval fut donc obligée de céder, et l'enfant, dès qu'il eut sept ans, fut mis au collége.

Rien ne saurait peindre le chagrin que fit éprouver à la malheureuse mère cette séparation, et, si elle trouvait le courage de ne point verser de larmes pendant l'heure que M. Delval venait passer chez lui pour dîner, le plus grand charme de sa vie n'en avait pas moins disparu.

Il faut dire aussi que bien peu d'enfants pouvaient se comparer à celui dont Mme Delval supportait l'absence avec tant de peine. Antonin joignait à la plus charmante figure le caractère le plus aimable ; il était doux, aimant, spirituel, et la bonté de son cœur se montrait en toute occasion. Il aimait si tendrement sa mère que le désir d'aller passer chez elle le dimanche suffit pour faire de lui le meilleur élève du collége. Non-seulement il se distinguait dans ses études, mais sa conduite était excellente, tant il craignait de se voir mettre en retenue un jour de sortie.

On devine bien que Mme Delval ne se contentait pas d'attendre son fils le dimanche. Quoique le collége fut très-éloigné de son quartier, elle s'y rendait trois fois par semaine (n'osant point y aller tous les jours), pour passer une demi-heure au parloir avec son cher Antonin ; puis elle retournait chez elle un peu moins malheureuse, et ne se lassant pas de compter les heures qui devaient amener l'époque des vacances.

A l'amour passionné de Mme Delval pour son

fils, on pourrait croire que cet enfant adoré était fils unique. Il n'en était point ainsi cependant. Antonin avait une sœur, née trois ans après lui. Mme Delval n'avait pu nourrir elle-même ce second enfant comme elle avait nourri le premier. La petite était très-chétive, les médecins conseil-



lèrent de la mettre en nourrice hors de Paris. Une tante de M. Delval, qui était veuve sans enfants et qui habitait un château près de Tours, se chargea avec la plus grande joie de prendre chez elle la petite Valentine et de lui faire donner le lait d'une robuste paysanne. Cette dame qui se nommait Mme Miller, s'attacha bientôt à l'enfant qu'elle soignait, au point qu'elle proposa de s'en-

gager par un testament à faire de sa petite nièce son unique héritière, si l'on consentait à la lui laisser jusqu'à l'âge de quinze ans.

M. Delval crut devoir accepter une offre aussi avantageuse pour sa fille, et comme Mme Delval avait été loin d'y mettre obstacle, Valentine devint pour ainsi dire l'enfant de Mme Miller, d'autant plus que son père mourut comme elle allait atteindre sa troisième année.

Par respect pour la mémoire d'un époux qu'elle avait beaucoup aimé, Mme Delval ne retira pas Antonin du collége où il venait à peine d'entrer; mais elle n'en sentit pas plus le besoin d'avoir Valentine auprès d'elle, et son indifférence pour sa fille était telle, que Mme Miller ayant cessé de venir à Paris, après la mort de M. Delval, elle se contentait d'écrire à cette dame et, sous différents prétextes, se dispensait d'aller en Touraine.

Les choses en étaient encore à ce point, lorsqu'un soir Mme Delval reçut une lettre datée de Tours, dans laquelle on lui annonçait la mort de Mme Miller, qu'une maladie du cœur venait d'enlever subitement, et l'arrivée de Valentine, qu'on allait confier à une personne pour la ramener près d'elle.

Cette lettre fut loin de causer à Mme Delval la joie qu'éprouve une mère à qui l'on rend son enfant. Tout l'intérêt u'elle portait à Valentine se

bornait à se réjouir que la petite dût être fort riche quand on la marierait, attendu qu'elle la trouvait laide.

Elle n'en sonna pas moins aussitôt sa femme de chambre pour lui donner l'ordre de faire mettre un second lit dans une pièce du premier étage où cette jeune fille devait coucher près de Valentine.

Mlle Rosalie fut si contrariée de se voir tout à coup transformée en bonne d'enfant, qu'il était fort probable que la pauvre petite ne trouverait pas en elle une amie ; mais, comme elle s'abstint de témoigner toute son humeur à sa maîtresse, qui semblait elle-même en avoir beaucoup, Mme Delval y fit peu d'attention.

Trois jours après, Valentine arriva, conduite par une vieille fille qui, depuis trente ans, était au service de Mme Miller. Toutes deux portaient le grand deuil, et toutes deux pleuraient, surtout Valentine, qui, lorsque Rosalie leur dit de la suivre chez sa maîtresse, se cramponna au bras de la vieille fille en criant : « Tu ne vas pas me quitter, Gertrude ! tu ne vas pas me quitter, n'est-ce pas ? » Et c'est en répétant ces mots vingt fois, avec un redoublement de sanglots, que l'enfant entra chez sa mère.

Mme Delval, touchée de son désespoir, se leva, et peut-être allait-elle l'embrasser, quand la petite,

plus effrayée que jamais à la vue d'un visage inconnu, se jeta dans les bras de Gertrude et dit avec une sorte d'épouvante : « Je ne veux pas rester ici, je veux retourner chez maman.

— Comment! dit Rosalie, que tout ce tracas ennuyait beaucoup; mais vous y êtes, chez votre maman.

— Non, non, cria Valentine en frappant du pied le parquet, je suis à Paris, je sais bien que je suis à Paris. »

Cet éloignement que témoignait la pauvre petite pour sa véritable mère ne devait pas contribuer, comme on l'imagine bien, à lui ouvrir le cœur qui lui avait toujours été fermé, et l'indifférence que Mme Delval éprouvait pour elle jusqu'alors se tourna presque en aversion, lorsque, après avoir tout fait pour la calmer, elle reconnut l'inutilité de ses efforts, auxquels Gertrude joignait en vain ses représentations et ses caresses.

Enfin, après avoir crié et pleuré pendant plus d'une heure, Valentine s'endormit d'épuisement sur les genoux de la vieille fille, qui, profitant de son sommeil pour lui épargner la douleur des adieux, la posa doucement sur un canapé et prit congé de Mme Delval.

Mme Delval, frappée d'une idée qui lui venait subitement, la suivit si vite qu'elle l'arrêta dans le salon dont elle ouvrait la porte pour sortir.

« Écoutez-moi, je vous en prie, mademoiselle Gertrude, dit-elle en l'invitant à s'asseoir un moment; votre intention est-elle de retourner en Touraine?

— Non, madame, répondit la vieille fille ; je vais loger à Paris avec ma sœur, et, grâce à la petite rente que m'a laissée ma bonne maîtresse et que je vais joindre à mon travail, j'espère vivre sans avoir besoin de personne.

— Puisque vous comptez habiter Paris, reprit Mme Delval, et que vous paraissez aimer cette enfant....

— Ah ! madame, interrompit Gertrude en pleurant, je serais sa mère que je ne l'aimerais pas davantage; ma pauvre maîtresse l'aimait tant !

— Eh bien! pourquoi la quitteriez-vous? vous n'êtes pas encore d'âge à ne pouvoir plus rester en maison, et, si vous voulez entrer chez moi en fixant vous-même vos gages, vous n'aurez à remplir ici d'autres fonctions que celle de la soigner. »

A la grande joie de Mme Delval, cette proposition parut plaire à Gertrude, qui finit par l'accepter. Elle demanda seulement la permission de passer deux jours chez sa sœur pour terminer quelques affaires ; mais elle fut la première à offrir de ne point quitter la maison le soir même, avant que Valentine fût couchée et bien endormie.

Tout se passa à merveille de la sorte. Grâce à l'extrême fatigue de l'enfant, la vieille fille put l'emporter et la déshabiller pour la mettre au lit sans qu'elle ouvrît à peine les yeux, en sorte que Rosalie dormit fort paisiblement pendant plusieurs heures; ce calme néanmoins ne devait pas durer.

Dès que le jour parut, Valentine s'éveilla, et ne voyant couchée près d'elle que la femme de chambre de sa mère, elle fondit en larmes en appelant Gertrude à grands cris. Rosalie, réveillée ainsi en sursaut ne négligea rien pour la consoler, lui répéta cent fois que Gertrude allait revenir, se leva même pour lui donner des cartes, des jetons afin de l'amuser, tout en la suppliant de se tenir tranquille; mais rien ne parvenant à la faire taire, cette fille enfin perdit toute patience.

« Oh çà! dit-elle, ne se possédant plus, si vous ne finissez pas ce train-là vous allez avoir le fouet; ainsi taisez-vous, taisez-vous tout de suite. »

Et en parlant ainsi elle lui donna dans sa colère une assez forte tape sur la main.

Valentine, qui n'avait jamais été frappée, fut saisie d'une terreur si grande, qu'elle fourra sa petite tête sous les couvertures, en pleurant trop doucement pour que Rosalie pût l'entendre.

Lorsque huit heures sonnèrent, elle se laissa lever et habiller sans prononcer une seule parole et sans faire autre chose que de pousser de gros soupirs, tant elle était devenue craintive. Puis, comme elle se mettait à genoux pour faire sa prière, avant d'en avoir reçu l'ordre, Rosalie crut pouvoir la laisser seule un instant pour passer chez sa maîtresse et se plaindre de la méchanceté de cette petite, qu'elle ne s'était point lassée, disait-elle, de traiter avec la plus grande douceur.

Mme Delval fut irritée, se rendit aussitôt dans la chambre où Valentine était alors assise dans un coin, pleurant en toute liberté, son visage caché dans ses deux mains.

« Est-ce que vous êtes malade, Valentine? lui dit-elle d'un ton sévère. Est-ce que vous souffrez quelque part? Pourquoi tourmentez-vous cette bonne Rosalie? que voulez-vous? »

Bien qu'à ces mots : *cette bonne Rosalie*, l'enfant ne séparât plus dans son esprit celle qui lui parlait de celle qui lui inspirait tant de frayeur, elle n'en répondit pas moins d'une voix tremblante : « Je voudrais voir Gertrude.

— Gertrude va revenir demain soir; si vous êtes bien sage d'ici là, elle restera pour toujours ici; et puisque vous n'aimez que Gertrude, ajouta Mme Delval avec un certain dépit, vous ne verrez plus qu'elle dans la maison.

— Ah! que je voudrais la voir! s'écria Valentine en joignant les mains.

— Cette enfant est vraiment insupportable, » dit Mme Delval en levant les épaules d'un air dédaigneux, et elle sortit.

Rosalie l'ayant suivie hors de la porte :

« Il ne faut pourtant pas qu'elle reste seule, lui dit Mme Delval ; comme je vais chez mon notaire et que je dîne en ville, c'est vous, ma pauvre Rosalie, qui prendrez soin de la garder jusqu'au retour de Gertrude. Je vais envoyer François acheter une poupée et des joujoux. Tâchez de la distraire, de l'amuser ; je ne veux pas qu'elle soit malheureuse, mais voilà tout. »

Ces mots dits, Mme Delval retourna chez elle.

La terreur dont la présence de Rosalie frappait Valentine, jointe à l'espoir que Gertrude allait revenir, firent qu'il ne s'éleva point d'orage jusqu'au lendemain soir, que la vieille fille arriva.

Elle fut conduite aussitôt par Mme Delval dans la chambre de la petite, qui ne l'eût pas plutôt aperçue, qu'elle se jeta à son cou avec tous les transports d'une joie indicible. Mme Delval, délivrée d'un poids immense, fit asseoir Gertrude avec bonté, afin de lui donner quelques premières instructions pour l'avenir. Entre autre choses, Gertrude apprit qu'elle prendrait ses repas avec Valentine, attendu que Mme Delval dînait beaucoup

trop tard pour l'enfant, outre qu'elle avait souvent du monde à dîner. Il lui fut très-recommandé de mener promener la petite tous les jour, quand le temps le permettrait; et, quand Mme Delval crut avoir traité les points les plus importants, tandis que Valentine, sans écouter un mot de ce qu'elle disait, caressait la vieille fille, elle se leva pour se retirer.

« A quelle heure madame veut-elle que je lui mène l'enfant demain? demanda Gertrude.

— A l'heure de mon déjeuner, à onze heures, » répondit-elle, et elle partit.

L'intelligence de Gertrude était fort bornée, et surtout l'esprit de l'excellente fille ne brillait point par la finesse; néanmoins elle avait remarqué que pendant tout l'entretien qui venait d'avoir lieu, la mère n'avait pas une seule fois adressé la parole à sa fille, et sa fille n'avait pas même regardé sa mère. Cependant, comme elle se rappelait ce qui s'était passé l'avant-veille, elle attribua cette froideur réciproque à la conduite qu'avait tenue Valentine à son arrivée sous le toit maternel, et se promit bien de disposer la petite à réparer des torts que son âge rendait excusables.

Elle s'empressa donc le lendemain, avant de la mener chez Mme Delval, de lui recommander d'avoir grand soin de se montrer douce et raisonna-

ble, afin de faire oublier qu'elle avait été méchante; Valentine le lui promit, tout en répétant plusieurs fois qu'elle avait bien peur de *la dame*.

Il fallut effectivement qu'en entrant dans la salle à manger Gertrude la traînât, pour ainsi dire, vers sa mère, qui la baisa froidement sur le front. Il fallut aussi pendant cette visite, qui dura dix minutes et qui devait se renouveler tous les jours, que Gertrude répondît seule à tout ce que dit Mme Delval; Valentine, intimidée par la crainte, osait à peine lever les yeux, et ne lâchait pas le jupon de la vieille fille.

Pendant trois jours, qui n'apportèrent aucun changement à la manière d'être de Valentine en présence de sa mère, Gertrude épuisa vainement toute son éloquence pour l'engager à se conduire autrement. A la vérité, elle accompagnait ses conseils de raisons qui étaient peu propres à les appuyer. « Voyez-vous, chère enfant, lui disait-elle, votre mère ne vous aime pas; tous les domestiques me disent qu'elle n'aimera jamais que votre frère. Il faut donc qu'elle vous voie toujours bien gentille, bien obéissante, pour qu'elle ne vous prenne pas tout à fait en haine. »

Et l'on peut imaginer si de pareils discours étaient de nature à donner à la pauvre enfant beaucoup d'affection pour Mme Delval.

Le lendemain du jour où Gertrude avait fait le

plus long sermon, Valentine s'amusait à jouer dans le jardin de la maison, où sa mère avait dit qu'elle pouvait se promener, excepté le soir. Gertrude, qui travaillait assise sur un banc, tout occupée de son ouvrage, ne s'aperçut pas qu'elle cueillait des fleurs pour s'en faire un bouquet; mais Mme Delval, s'étant par hasard approché de sa fenêtre, la vit. Le malheur voulait qu'un des grands plaisirs d'Antonin fût de cultiver ces fleurs qu'il avait presque toutes plantées. On sent quelle contrariété dut causer à Mme Delval un pareil ravage. Elle ouvrit sa fenêtre brusquement : « Gertrude, Gertrude! s'écria-t-elle en colère, empêchez-la de cueillir les fleurs. Dites-lui qu'elle n'en cueille j'amais, si elle veut que je lui permette de venir au jardin.

— Elle n'en cueillera plus, madame, dit Gertrude tout effrayée; elle n'en cueillera plus, bien certainement. La pauvre petite ne croyait pas déplaire à madame, comme en Touraine....

— En Touraine vous aviez un grand terrain, interrompit Mme Delval avec humeur; il n'en est pas de même ici, que cela soit dit une fois pour toutes. »

Et la fenêtre se referma.

Valentine avait à peine entendu les premiers mots de sa mère que, jetant les fleurs sur le sable, elle s'était enfuie jusqu'au fond du jardin, dans

une petite cabane où Gertrude la trouva tout en larmes.

— Non, non, ma chère petite, c'est moi qui ai tort, qui aurais dû vous avertir qu'il ne faut pas



cueillir de bouquets dans un aussi petit jardin ; mais comme j'ai bien promis que cela n'arriverait plus, sa colère est passée.

— Elle va peut-être me battre demain ?

— Vous battre allons! donc, Valentine, vous n'êtes pas raisonnable; je vous dis qu'elle n'y pense plus, et je gagerais qu'elle ne vous en parlera pas. »

A vrai dire, Gertrude n'était pas elle-même bien persuadé de ce qu'elle avançait; mais se disant tout bas qu'à chaque jour suffit sa peine, un de ses proverbes favoris, elle pensa que le plus pressé était de consoler Valentine; elle se hâta de la conduire aux Champs-Élysées pour lui faire voir les polichinelles.

Le lendemain étant un dimanche, Antonin sortit du collége pour passer la journée chez sa mère.

« Eh bien! eh bien ! s'écria Gertrude, qui venait de descendre dans la cuisine pour y chercher le déjeuner, ne voilà-t-il pas un grand bonheur ! votre frère vient d'arriver, et, quand nous irons chez madame, elle ne sera pas seule et ne pensera certainement pas à nous parler des fleurs d'hier.

— Il va donc déjeuner avec elle ? dit Valentine.

— Sans doute, et puis après, elle le mènera dîner à la campagne, comme elle fait tous les dimanches; ainsi, mangeons de bon appétit, nous ne serons pas grondées. »

Mme Delval qui selon sa coutume, avait été voir son fils au collége plusieurs fois dans la semaine, l'avait instruit de l'arrivée de Valentine, et n'avait pas cru devoir lui cacher que la pauvre enfant était

la jeune fille la plus criarde, la plus sauvage et la moins aimable qu'elle eût jamais connue. Antonin n'en avait pas moins un grand désir de voir sa sœur; aussi, lorsque Valentine entra dans la salle à manger, il se leva de table et courut à elle de l'air le plus affectueux.

« Bonjour, chère petite sœur, dit-il en se baissant pour la mieux regarder; je suis bien content, bien content que tu sois revenue ici. Veux-tu m'embrasser? »

A la grande surprise de Mme Delval, l'enfant le laissa la baiser sur les deux joues sans pousser un cri.

« Va-t-elle déjeuner avec nous, maman? reprit-il.

— Elle déjeune de meilleure heure, répondit Mme Delval.

— Mais, du moins, tu vas t'asseoir à côté de moi, n'est-ce pas? »

En parlant ainsi, Antonin approchait une chaise de la sienne; puis prenant Valentine dans ses bras, il l'assit dessus près de lui sans qu'elle fît aucune résistance, sans qu'elle cessât d'attacher sur le charmant visage du petit garçon des regards étonnés, mais qui n'annonçaient aucun effroi.

« Comme elle est gentille! » dit Antonin à sa mère.

Le fait est que Valentine n'était point laide. Par

suite de l'état de faiblesse maladive dans lequel elle avait passé ses premières années, elle était encore maigre et pâle, mais elle avait de très-beaux yeux, le nez bien fait ; à la vérité, sa bouche était un peu trop grande, et ses premières dents, commençant alors à tomber, rendaient ce défaut plus remarquable.

« N'es-tu pas bien contente d'être revenue chez nous? lui dit Antonin, qui ne désespérait pas d'apprivoiser cette petite sauvage.

— Elle est contente depuis que Gertrude est près d'elle, répondit Mme Delval ; elle n'aime que Gertrude dans ce monde.

— Est-ce vous qui l'avez élevée, mademoiselle? demanda Antonin à la vieille fille.

— Je ne l'ai jamais quittée, répondit Gertrude assez sèchement.

— Oh ! oui, reprit-il, on aime bien la personne qui ne nous a jamais quitté; et le petit garçon prit la main de sa mère qu'il baisa, Mais tu m'aimeras un peu aussi, n'est-ce pas, Valentine? » poursuivit-il, tandis que les yeux de Mme Delval se mouillaient d'attendrissement.

Valentine répondit par un léger mouvement de ses lèvres qui ressemblait assez à un sourire, et dans ce moment le domestique vint avertir que la voiture était arrivée.

Mme Delval se leva de table aussitôt. « Dépêche-

toi de te préparer, mon chéri, pendant que je vais mettre mon châle et mon chapeau, dit-elle à son fils. Puis elle ajouta, s'adressant à Gertrude : « Où allez-vous la mener promener aujourd'hui?

— Aux boulevards, madame, c'est ce qui l'amuse le plus, répondit Gertrude.

— Tu t'amuses donc bien sur les boulevards, petite sœur? dit Antonin dès que Mme Delval fut sortie. Est-ce que tu n'aimerais pas mieux venir te promener à la campagne avec nous?

— Non, répondit Valentine, qui ouvrait la bouche pour la première fois.

— Monsieur Antonin ! cria Rosalie du salon, madame votre mère vous demande. »

Antonin n'eut que le temps de serrer la petite main de sa sœur, en disant : Au revoir bientôt; les vacances commenceront dimanche prochain, et je viendrai ici passer six semaines. Adieu, petite sœur.

— Adieu, » répliqua Valentine, qui n'en avait jamais dit si long dans la salle à manger de sa mère.

Gertrude n'avait pu voir sans beaucoup de chagrin combien Mme Delval préférait son fils à sa fille ; aussi ramenait-elle la pauvre enfant en silence, lorsque, dès qu'elles furent rentrées dans leur chambre, Valentine dit d'un air satisfait : « Comme il est gentil!

— Qui donc? demanda avec humeur la vieille fille, sachant fort bien pourtant qu'il s'agissait d'Antonin.

— Mon frère, répondit la petite.

— Pauvre enfant! murmura Gertrude entre ses dents, elle ne sait pas tout le mal qu'il lui fait.

— Oh! non, s'écria Valentine qui l'avait entendue, Antonin ne me fera jamais du mal. » Et son instinct dans cette occasion la servait mieux que la raison de la vieille fille.

La veille de ce jour, Mme Delval avait demandé si Valentine savait lire, et Gertrude ayant répondu que, pendant les derniers mois qu'avait vécu Mme Miller elle avait pris quelques leçons d'un maître : « Il faut qu'elle continue, dit Mme Delval; Rosalie connaît une fort bonne maîtresse qui lui montrera à lire, à écrire et à compter : et si vous travaillez bien avec elle, Valentine, vous me ferez plaisir. »

La petite ne répondit rien; mais, comme le nom seul de Rosalie était pour elle un épouvantail, elle se promit bien de ne point apprendre à lire. En conséquence, le lundi, la maîtresse étant arrivée, conduite par la femme de chambre, Valentine, s'attachant au bras de Gertrude, déclara qu'elle ne prendrait pas de leçons : et tout ce que purent dire les trois femmes pendant un quart d'heure pour vaincre son obstination fut inutile.

Obligée de céder aux cris, aux pleurs de l'enfant qui tapait du pied sans vouloir rien écouter, Rosalie sortit et emmena la maîtresse ; mais on peut imaginer quel récit elle fit de cette scène à Mme Delval, dont la colère fut telle, qu'elle déclara que sa fille n'entrerait plus chez elle avant d'avoir pris une leçon.

« Tant mieux, dit Valentine lorsque Gertrude tout en larmes lui signifia cet arrêt : tu ne me mèneras plus la voir les matins, et je te promets que je serai bien sage, que je t'obéirai toujours.

En parlant ainsi, elle s'était assise sur les genoux de la vieille fille, l'embrassait, essuyait ses pleurs avec sa petite main en la suppliant de ne pas se chagriner ; et Gertrude, sensible à tant d'affection, finit par se consoler, se disant qu'un pareil état de choses ne pouvait durer, et que la mère ou l'enfant céderait

Lorsque le dimanche suivant Antonin arriva chez sa mère pour y passer ses vacances, son premier soin fut de lui demander des nouvelles de Valentine, qu'il espérait revoir à déjeuner. Alors Mme Delval lui raconta ce qui s'était passé, se répandit en plaintes amères sur l'affreux caractère de la petite, qu'elle avait bannie de sa présence, et dont elle le priait de ne point lui parler jusqu'à ce que cette méchante enfant se fût soumise à sa volonté.

Antonin avait trop l'habitude d'obéir à sa mère, et surtout la voyait trop irritée pour répondre un seul mot dans ce moment : tout chagrin qu'il était de se trouver totalement séparé de sa petite sœur, il attendit qu'une heure plus favorable se présentât pour plaider la cause de la coupable.

Le lendemain matin, Antonin, qui se levait beaucoup plus tôt que Mme Delval, aperçut Valentine dans le jardin; car, depuis sa dernière disgrâce, la petite ne s'y promenait plus qu'à l'heure où sa mère dormait encore, et pendant que Gertrude faisait la chambre. Il se hâta d'aller la rejoindre. Valentine ne l'eût pas plutôt vu que, bien loin de s'enfuir, elle s'avança vers lui, et tous deux se prenant la main en silence, gagnèrent la cabane.

« Es-tu contente de me revoir, petite sœur? dit Antonin dès qu'ils furent assis.

— Oui, et c'est bien heureux que vous soyez venu dans le jardin de si bonne heure, parce que ma bonne va bientôt venir me reprendre.

— Pourquoi me dis tu *vous*, Valentine? tu vois bien que je te parle autrement.

— Je ne sais pas pourquoi, car cela me fait plaisir que tu me parles comme maman Miller me parlait ; elle était bien bonne, maman Miller.

— Tu l'aimais beaucoup?

— Ah! je l'aime encore ; mais elle est dans le

ciel, elle ne reviendra plus jamais, et, quand je pense à cela, je pleure.

— Pense plutôt que nous resterons toujours ensemble, répliqua Antonin en l'embrassant.

— Je le voudrais bien, mais....

— Dis-moi donc un peu, interrompit-il, tu ne veux donc pas apprendre à lire?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce que cela ferait plaisir à la dame et à Rosalie, et que je ne veux pas leur faire plaisir. »

Bien que le petit garçon n'eût que trois ans et demi de plus que sa sœur, des rapports journaliers avec ses camarades, avec ses professeurs, joints au développement d'esprit que produit l'étude, le rendaient fort supérieur à Valentine sous le rapport de l'intelligence. Témoin de la manière dont sa sœur était traitée dans la maison, l'affection et le respect qu'il avait pour sa mère ne parvenaient point à lui faire donner tous les torts à la petite. Il ne pouvait voir dans Valentine qu'une pauvre enfant aigrie, effrayée de la réception qui lui avait été faite, puisqu'elle se montrait douce et aimante pour Gertrude, pour lui-même, en un mot pour tous ceux qui semblaient l'aimer, Toutefois, avant que Valentine parvînt à obtenir la tendresse de Mme Delval, il fallait qu'elle obtînt son pardon par une obéissance à laquelle elle ne semblait pas dis-

posée, et, dans son désir de la faire céder, Antonin imagina d'employer un moyen assez habile.

« Songe donc, petite sœur, lui dit-il, que tu vas devenir bientôt une grande fille, et qu'alors tu seras toute honteuse de ne pas savoir lire.

— Je sais déjà épeler, répondit-elle.

— Eh bien? veux-tu que je t'en apprenne davantage ? veux-tu que je te donne des leçons?

— Je le voudrais bien, Tonin; mais comment pourrions-nous faire? Je ne vais pas là, moi, et elle indiquait du doigt les fenêtres de Mme Delval.

— Écoute. Je vais commencer demain à travailler pendant deux heures tous les matins, tant que les vacances dureront. Je demanderai à maman la permission de faire mes devoirs dans la cabane, et, comme elle ne se lève jamais avant neuf heures, si tu veux venir à sept, je te ferai lire pendant vingt minutes.

— Je viendrai, je viendrai; à nous deux c'est bien différent, vois-tu! d'abord tu ne me gronderas pas trop fort, et puis je serai avec toi pendant ce temps-là.

— Alors, dans la journée, comme tu ne pourrais pas travailler toute seule les premiers jours, tu prieras Mlle Gertrude de te faire répéter ta leçon.

— C'est cela. Pourvu qu'on te laisse venir dans la cabane!

Ah! je suis sûr que maman ne me refusera pas cela, je te réponds qu'elle est bien bonne, maman,

— Pour toi, c'est vrai, » dit Valentine.

Antonin l'embrassa sans répondre à ces mots, prononcés le plus simplement du monde et sans aucune amertume.

Gertrude n'ayant pas tardé à venir chercher la petite, les deux enfants se séparèrent tout réjouis par l'idée de se revoir bientôt.

Valentine ne perdit pas un moment pour raconter à sa bonne comment Antonin allait lui apprendre à lire, comment elle verrait tous les jours son frère qui était si bon, qu'elle aimait tant, et enfin elle paraissait si contente, qu'il fallait toute la rancune de Gertrude contre le favori de Mme Delval pour que la vieille fille ne partageât pas plus vivement la joie de la pauvre petite.

Cette rancune néanmoins ne l'empêcha point de dire le soir à sa chère enfant qu'elle avait vu le domestique porter dans la cabane une table, des livres et tout ce qu'il fallait pour écrire.

Ce fut donc avec la certitude de trouver Antonin que, le jour suivant, Valentine se rendit au rendez-vous, où l'attendait déjà son frère. On n'avait pas de temps à perdre, et on ouvrit aussitôt un livre de contes qu'Antonin venait d'apporter.

C'était un spectacle assez curieux que celui d'un petit garçon de onze ans instruisant une petite fille

qui n'en avait pas sept, d'autant plus que dans cette première leçon, aussi bien que dans celles qui suivirent, la gravité du maître et la soumission de l'élève ne se démentirent pas un moment, tant Antonin désirait que Valentine pût plaire à sa mère, tant Valentine désirait plaire à Antonin.



Depuis trois semaines les deux enfants se rendaient à la même heure à la cabane avec la plus grande exactitude, et, grâce aux leçons qu'elle avait reçues chez Mme Miller, grâce aux soins que prenait Gertrude de la faire lire plusieurs fois chaque jour, Valentine lisait très-couramment, lorsqu'un

matin, arrivée au lieu du rendez-vous, elle n'y trouva pas son frère. Elle attendit en vain jusqu'au moment où Gertrude étant venu la chercher, elle fut obligée de consentir à la suivre, dans la crainte de gagner l'heure à laquelle les persiennes de Mme Delval s'ouvraient. Gertrude voyait sa chère petite si inquiète et si chagrine, qu'elle consentit sans peine à descendre à la cuisine pour questionner les domestiques. Lorsqu'elle remonta, elle dit à Valentine que M. Antonin ayant eu un peu de fièvre, madame l'avait fait rester au lit, mais que cela ne serait rien.

« Nous verrons s'il viendra demain dans la cabane, repartit alors la petite ; ah ! je voudrais bien être à demain ! »

Elle se tourmentait tellement en effet de savoir son frère dans son lit, qu'elle ne cessait de demander si la fièvre faisait bien du mal, et que Gertrude descendit plusieurs fois dans la journée pour lui rapporter des nouvelles. La vieille fille se gardait bien de lui dire que le médecin, qui était venu le matin et qui devait revenir le soir, craignait quelque chose de grave ; mais la pauvre enfant n'en était pas moins triste, ne jouait plus avec ses joujoux et mangeait à peine, disant qu'elle n'avait pas faim.

On peut deviner que le lendemain Valentine se rendit inutilement à la cabane. Toutefois, pendant

la semaine qui suivit, comme elle ne voulut plus aller promener dehors, Gertrude, tout en ayant grand soin de lui cacher que l'état de son frère empirait, continua de la conduire à sept heures au jardin, pour lui faire prendre l'air.



Le médecin.

La vieille fille ayant beaucoup tardé un matin à venir la reprendre, Valentine surprise lui dit que neuf heures étaient sonnées et qu'on allait sans doute ouvrir les fenêtres de Mme Delval « Ah! répondit Gertrude, nous pouvons rester au jardin à toute heure maintenant, madame ne quitte pas

un moment la chambre de son fils, qui donne sur la cour. »

Instruite de cette circonstance, Valentine, le jour suivant, dès qu'elle fut seule dans le jardin, s'approcha tout doucement des fenêtres de l'appartement de sa mère pour voir ce qui s'y passait. Le domestique venait de frotter le salon dont la porte sur le jardin était ouverte, et il essuyait les meubles. La petite s'enfuit aussitôt, dans la crainte qu'il ne l'aperçût; mais à peine s'était-elle réfugiée dans la cabane qu'elle se reprocha sa timidité. Pourquoi ne pas parler à François, celui de la maison qu'elle connaissait le plus? pourquoi ne pas lui demander des nouvelles d'Antonin qu'il voyait sans doute tous les jours? Ces pensées l'enhardirent au point qu'elle retourna du côté de la maison, mais ces hésitations lui avaient fait perdre du temps: quand elle entra dans le salon, le domestique en sortait, et elle ne le rattrapa que dans la salle à manger, comme il allait quitter l'appartement.

« François? dit-elle, en courant après lui, comment va mon frère?

— Je ne sais pas comment il est ce matin, mademoiselle, répondit François, mais il faut espérer qu'il ne mourra pas; car pour sûr madame mourrait avec lui. »

Et il sortit.

Valentine avait été si loin jusqu'alors de croire

Antonin en danger de mort, que cette réponse fit sur elle l'effet d'un coup de tonnerre : la pauvre enfant se laissa tomber sur une chaise et fondit en pleurs ; car, depuis qu'elle avait perdu Mme Miller, elle savait que mourir c'était s'en aller pour toujours.

Elle restait donc à la même place, sans songer un seul moment qu'elle était chez Mme Delval, tant elle n'avait plus d'autre crainte que celle de ne plus revoir Antonin.

Les murs de la salle à manger étaient couverts de gravures, dont une représentait la Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. La petite l'avait regardée bien souvent à l'époque où elle venait les matins chez sa mère, attendu que la pareille était dans la chambre de Mme Miller, placée devant le prie-Dieu de la vieille dame. Valentine était élevée dans des sentiments fort religieux ; ses yeux se portant par hasard sur la sainte image, elle se leva, alla s'agenouiller les mains jointes devant la Vierge, et lui demanda en sanglotant d'empêcher son frère de mourir.

Elle était ainsi prosternée, quand Mme Delval, qui venait chercher une potion qu'elle avait fait mettre au frais, entra dans la salle à manger.

A la vue de l'enfant à genoux elle fut très-surprise ; mais s'approchant d'elle, elle lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous priez Dieu, Valentine ?

— Je prie Dieu pour qu'il ne meurt pas, » répondit Valentine en se levant, les joues toutes couvertes de larmes.



Emue jusqu'au fond du cœur, Mme Delval se baissa vers la petite, et, pour la première fois de sa vie, l'embrassa tendrement.

« Retournez avec Gertrude, ma chère, reprit-

elle; il va beaucoup mieux ce matin, et quand il sera tout à fait bien, vous viendrez le voir chez moi. »

Valentine en essuyant ses pleurs sourit à celle que la veille encore, elle redoutait si fort, et lui obéit aussitôt.

Quoique la pauvre enfant fût bien contente, sa joie approchait à peine de la joie qu'éprouva Gertrude en apprenant ce qui venait d'arriver. La vieille fille ne se lassait point de se faire répéter les propres mots de Mme Delval. Valentine alors recommençait son récit, disait que sa mère l'avait embrassée, qu'elle l'avait appelée ma chère, puis elle s'écriait joyeusement : « C'était mon frère qui avait raison, vois-tu, quand il me disait toujours qu'elle était bonne ?

Pendant la semaine qui suivit, l'état du petit garçon s'améliora tellement, que le médecin permit qu'il prît de la nourriture et qu'on lui fît quitter le lit pendant quelques heures. Gertrude, qui ne négligeait rien pour s'instruire au juste des progrès que faisait la convalescence, rapportait chaque jour de meilleures nouvelles qui réjouissaient le cœur de Valentine ; néanmoins elle commençait à s'étonner et même à s'inquiéter qu'on ne fît pas venir la sœur, puisque le frère était si bien. Elle ne communiquait pourtant pas ses craintes à la petite, n'en continuait pas moins de lui mettre dès le matin sa plus belle robe, d'arranger avec soin ses jolis

cheveux qui bouclaient naturellement; mais elle finit par ne plus répondre un mot, lorsque Valentine disait; « C'est peut-être aujourd'hui qu'il sera *tout à fait bien.* »

Enfin, neuf jours après l'heureuse rencontre de Mme Delval avec sa fille, l'heure du dîner de Valentine approchait, lorsqu'on vint frapper à la porte de la chambre, chose qui n'arrivait que fort rarement. Gertrude se hâta d'aller ouvrir, et François entra, disant que madame envoyait chercher Mlle Valentine.

« Tout de suite, tout de suite; je vais la conduire, » répondit la vieille fille, dont les yeux brillaient de la plus vive satisfaction.

Elle ne perdit pas en effet un moment, la petite se montrant aussi pressée qu'elle d'obéir.

« Songez bien, chère enfant, disait-elle tout en descendant l'escalier avec une rapidité qui ne lui était plus habituelle, songez bien à vous conduire chez votre mère juste comme vous vous conduisiez chez votre maman Miller.

— Oui, oui, répondait Valentine, elle ne me fait plus peur du tout. »

Mais ce qui allait contribuer à la rassurer encore davantage, c'est que Mme Delval, en la voyant entrer dans la chambre, dit aussitôt: « Vous pouvez retourner à vos affaires et me la laisser, Gertrude; elle dînera avec nous. »

Tandis que ces mots annonçaient à l'enfant la réception la plus favorable, et que Gertrude se retirait la joie dans l'âme, Antonin courait à sa sœur, l'embrassait de toutes ses forces et lui disait à l'oreille : « Si tu pouvais parler la première à maman ? »

Valentine s'approcha de Mme Delval.

« Je vous demande pardon d'avoir été méchante, dit-elle en rougissant jusqu'aux yeux.

— Je te pardonne et je t'aime, ma fille, répondit Mme Delval qui la serra dans ses bras ; car ton frère m'a tout conté, et je sais que tu as appris à lire pour me plaire. »

Le temps n'était plus où Valentine eût répliqué qu'elle n'avait rien fait pour plaire à *la dame*. Elle fut donc très-loin de songer à démentir Antonin, et, gardant le silence, elle se contenta de baiser la main de sa mère.

A partir de ce jour, Valentine fut admise à partager tous les agréments dont son frère jouissait dans la maison, et, comme elle devint une très-aimable petite fille, elle arriva bientôt à partager aussi la tendresse de Mme Delval.

ROBERT



Dix mille francs, s'écrie Robert.... (Page 125.)

ROBERT

« Je donnerais bien des choses pour savoir la suite de cette histoire-là. C'est ennuyeux de n'avoir ici que des volumes dépareillés ! »

Comme il se parlait ainsi, Robert Bérard, petit

garçon de douze à treize ans, entendit sonner l'horloge de la paroisse. « Sept heures ! s'écria-t-il; est-il possible qu'il soit déjà sept heures ! Ce que c'est que de s'amuser ! Grand'mère est sans doute levée depuis longtemps. » Puis il se hâta de passer une veste de drap grossier, et quitta le cabinet qui renfermait son lit, une table et une chaise, pour entrer dans la chambre voisine.

Cette chambre, tenue avec une propreté remarquable, ne renfermait, à l'exception d'un secrétaire fort élégant, que des meubles dont l'extrême simplicité annonçait l'indigence. Près de la fenêtre était assise une femme de cinquante ans à peu près, au visage doux et distingué, qui brodait un voile de dentelle.

« Ah ! te voilà, cher enfant, dit-elle avec un sourire de tendresse infinie ; j'ai pris grand soin de ne pas faire le moindre bruit en me levant pour ne point te réveiller.

— Il y a bien longtemps que je ne dors plus, bonne mère, répondit le petit garçon, qui l'embrassa deux ou trois fois de suite ; hier au soir, tu n'étais pas encore revenue de ta course quand je suis rentré, et j'étais si fatigué, vois-tu, que je me suis mis au lit sans t'attendre.

— Tu as bien fait, mon chéri ; quand j'ai vu ta casquette sur ma table et que ta porte était fermée, je n'ai pas eu un moment d'inquiétude.

— Et puis ce matin, grand'mère, je me suis éveillé avec le jour ; mais j'ai eu le malheur d'ouvrir le volume de l'histoire d'Angteterre qui va jusqu'à Charles II, et je n'ai pas pu m'en arracher. Comme il a été malheureux, Charles II, tout roi qu'il était ! quand on pense à cela on prend du courage. »

Mme Démare (c'était le nom de la grand'mère), poussa un long soupir.

« Mais il est remonté sur son trône, lui, et nous ne retrouverons pas notre fortune, dit-elle.

— Qui sait ? répliqua Robert ; si toutes mes journées ressemblaient à ma journée d'hier ! Devine : combien y a-t-il dans ma main ? et il tira de l'argent de sa poche.

— Vingt sous ?

— Plus que cela.

— Quarante ?

— Encore plus.

— Trois francs ?

— Davantage.

— Comment davantage ?

— Cinq francs quinze sous, dit Robert en lui donnant l'argent.

— Cinq francs quinze sous ! s'écria Mme Démare ; est-il possible que tu aies gagné autant que cela ?

— C'est qu'il m'est arrivé un grand bonheur,

vois-tu. Il est venu hier à l'hôtel un jeune homme, qui y vient souvent voir un de ses amis. Il était en cabriolet, et, comme il voulait envoyer son domestique faire une commission, il m'a fait tenir le cheval. Il était si vif, le cheval, qu'il m'a donné bien de la peine, je t'en réponds; mais enfin je l'ai remis sain et sauf au domestique, et, quand le maître est sorti, en chantant d'un air de bonne humeur, il m'a donné les cinq francs en disant : « Tiens, petit! je n'ai pas d'autre monnaie. » Pour les quinze sous, ils me viennent d'une lettre qu'une dame de l'hôtel m'a fait porter rue de la Madeleine. Avec cela, grand'mère, je serais bien content si tu achetais une livre de café pour tes déjeuners; ce qui me chagrine le plus, c'est de te voir manger du pain sec le matin, toi qui n'en avais pas l'habitude.

— Mon bon Robert, cela m'est tout à fait égal. Nous avons bien des dépenses plus pressantes à faire: par exemple, il te faudra bientôt des souliers.

— Tu pourrais même dire qu'il m'en faut, repartit Robert en riant, car ceux-ci sont troués de tous les côtés.

— Pauvre enfant! reprit Mme Démare; cela te fait souffrir quand tu marches?

— Oh! pas beaucoup; d'ailleurs, tu m'as dit qu'il ne faut pas qu'un homme se plaigne, et je

suis un homme maintenant, puisque je gagne ma vie.

— De quelle manière, hélas ! dit Mme Démare en soupirant.

— Ne te chagrine donc pas de cela, bonne mère. Il est vrai que, si j'avais pu aller encore à la pension pendant deux ou trois ans, j'aurais été assez instruit pour gagner bien davantage ; mais, puisque nous n'avions plus rien, il ne faut penser qu'à remercier le bon Dieu de ce qu'il nous envoie.

— Je le remercie surtout de m'avoir donné un enfant comme toi, Robert, dit Mme Démare en le pressant sur son cœur.

— Et moi donc, crois-tu que je ne le remercie pas tous les jours de m'avoir donné une si bonne mère ? Je t'aime tant, je t'aime tant, que, quand tu n'es pas triste, je suis toujours content.

— Eh bien, je serai gaie, Robert, répondit Mme Démare, qui sourit d'un air satisfait.

— Oh ! bon cela.. . A présent il faut que je te quitte, car tout le monde est sans doute sur pied dans l'hôtel, et on m'a peut-être déjà demandé.

— Va, va, mon enfant, je ne sortirai point de la matinée, car je veux achever ce voile qui presse.»

Tous deux s'embrassèrent tendrement, et le petit garçon partit.

Mme Démare était veuve d'un avocat célèbre qui gagnait beaucoup d'argent, mais qui aimait

tellement à en dépenser, qu'il mourut sans rien laisser à sa famille. Le bonheur voulut que lui et sa femme eussent marié très-jeune leur fille unique, dont la beauté était remarquable, à l'un des plus riches armateurs du Havre, qui l'avait épousée sans dot. M. Bérard (ainsi se nommait ce négociant), homme aussi généreux que bon, ne voulut point laisser vivre sa belle-mère dans la gêne où la réduisait la mort de son mari. Il lui fit une forte pension, et la lui continua même après la mort de sa femme, qui lui fut enlevée à vingt ans, après avoir donné le jour à Robert.

Cet enfant semblait destiné à hériter d'une fortune énorme et bien acquise, lorsqu'une suite d'événements funestes amena la ruine de M. Bérard. Le digne négociant n'avait plus d'espoir que dans le retour d'un navire richement chargé qu'il avait expédié pour l'Amérique, et, lorsqu'il reçut la nouvelle que ce navire venait de périr sur les côtes d'Espagne, ce dernier coup du sort le frappa si cruellement qu'il mourut dans la nuit même d'une attaque d'apoplexie.

Toutes les dettes payées, l'honneur seul de l'honnête Bérard resta sauf; aucun des créanciers ne perdit rien, mais Robert ne conserva pas même de quoi manger du pain.

Mme Démare n'hésita pas à se charger du pauvre

orphelin, qui n'avait point de parent du côté de son père. Tout en ignorant quels moyens elle allait employer pour vivre elle-même, elle se hâta d'aller le chercher au Havre et de l'amener chez elle à Paris. Comme elle avait à peu près rompu avec le monde depuis la mort de son mari, il lui fut très-facile de s'en faire entièrement oublier en allant s'établir au quatrième dans un quartier fort éloigné de celui qu'elle habitait. Après avoir renvoyé sa cuisinière, dans l'intention de ne prendre qu'une femme de ménage, elle vendit ses meubles, beaucoup trop beaux pour sa nouvelle situation, et la somme qu'elle en tira, jointes à ses petites économies, lui sembla devoir suffire à sa dépense pendant deux ou trois années. Elle possédait de plus quelques bijoux, qu'elle voulut garder pour le cas où des accidents imprévus suspendraient son travail de chaque jour, sur lequel elle comptait beaucoup; car Mme Démare excellait dans tous les ouvrages à l'aiguille, et brodait surtout admirablement.

Bien que ce plan fût basé sur la plus stricte économie, et que Mme Démare le suivît rigoureusement, dès la première année, sa dépense excéda de beaucoup ses recettes. Elle avait ignoré jusqu'alors que ces belles broderies, qu'elle payait si cher dans le temps où elle jouissait d'une grande fortune, ne rapportaient presque rien à l'ouvrière,

et, bien qu elle travaillât avec la plus grande assiduité, ce qu'elle recevait des lingères suffisait à peine à la nourriture dans son modeste ménage. Avant que Robert eût atteint l'âge de sept ans, elle fut donc obligée d'avoir recours à la vente de quelques-uns de ses bijoux, ce qui lui permit d'envoyer l'enfant comme externe dans une fort bonne pension du voisinage.

Robert, beau comme sa mère, lui ressemblait prodigieusement, en sorte que Mme Démare l'idolâtrait, et trouvait en lui la consolation de toutes ses peines. De son côté, le petit garçon avait pour sa grand'mère, qu'il n'avait jamais quittée depuis l'âge de deux ans, une tendresse si vive, que la joie d'être près d'elle lui tenait lieu de toute autre joie. Jamais, en sortant de l'externat, il ne s'amusait longtemps à causer avec des camarades, tant il avait hâte de rentrer à la maison pour la retrouver. Mme Démare avait supprimé la femme de ménage, ce qui lui causait un surcroît de fatigue; mais Robert n'avait pas dix ans qu'il était devenu du plus grand secours à celle dont il devinait le moindre désir. De même, avec une intelligence fort au-dessus de son âge, il parvenait presque toujours à la distraire, lorsqu'elle s'entretenait avec lui du temps qui n'était plus pour le comparer au présent, et, comme il travaillait à s'instruire avec une ardeur qui faisait de lui le meilleur éco-

lier de ses classes, il éloignait d'elle les tristes pensées en lui parlant de l'avenir.

Cet avenir néanmoins était encore bien éloigné, et toutes les ressources s'épuisaient. Enfin un jour, le jour même où Robert avait treize ans, Mme Démare avait vendu le matin sa montre, le seul bijou qui lui restât, et, lorsqu'il revint de la pension, il la trouva tout en pleurs.

Ainsi surprise, la pauvre mère ne put lui cacher la cause de ses larmes, et ne lui laissa plus rien ignorer de leur affreuse situation.

Robert, tout en s'efforçant de la consoler, n'en était pas moins effrayé lui-même du sort qui les attendait tous deux. Il ne ferma pas les yeux de la nuit, et le lendemain, l'heure à laquelle il revenait toujours en quittant la classe était passée depuis longtemps sans qu'il reparût. Mortellement inquiète, Mme Démare allait courir au pensionnat pour savoir ce qu'il pouvait être devenu, lorsqu'enfin il ouvril la porte de la chambre.

« Ah! cher enfant! s'écria Mme Demare délivrée de son horrible angoisse, qu'est-il donc arrivé? Six heures vont bientôt sonner. Il faut que tu te sois bien amusé en sortant de la pension.

— Je n'ai pas été à la pension, bonne mère, répondit Robert en l'embrassant encore plus tendrement que de coutume.

— Comment! où donc as tu été?

— Je vais te conter tout cela ; mais je t'en prie, je t'en prie, ne te fâche pas contre moi de ce que j'ai agi sans ta permission. »

Mme Démare s'assit, jetant sur l'enfant des regards inquiets, et Robert poursuivit, non sans hésiter à chaque mot :

« Tu connais, dit-il, l'hôtel garni qui est en face de nous, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu connais bien aussi la portière, Mme Duclos, à qui tu as été dire un matin que le feu était dans une des cheminées de sa maison, et qui te salue toujours quand nous passons dans la rue ?

— Sans doute ; eh bien ?

— Eh bien, son mari s'est cassé la jambe la semaine dernière. Avant-hier, en revenant, je suis entré dans la loge pour demander comment il allait, et la pauvre femme m'a dit que le chirurgien prétendait qu'il resterait couché fort longtemps, et qu'elle avait bien peur que cela ne lui fît perdre leur place, parce qu'elle ne pouvait pas suffire seule à la besogne ; qu'elle allait chercher quelqu'un qui pût remplacer Duclos tant qu'il serait au lit, pour faire les commissions des locataires, qui aimaient à avoir un commissionnaire sous la main, et surtout pour garder la loge de huit à neuf heures du matin, pendant qu'elle ba-

laye la cour et les escaliers..... J'oubliais de dire que la mère Duclos avait ajouté qu'elle n'aurait pas besoin de payer cette personne, attendu que les commissions et quelques autres petits profits rapportaient trente à quarante sous par jour. Alors... »

Robert s'arrêta, en voyant pâlir sa grand'mère.

« Achève donc, cher enfant, dit Mme Démare d'une voix tremblante.

— Alors, reprit Robert courageusement, j'ai pensé cette nuit qu'il n'était pas bien difficile de faire des commissions et de tirer le cordon d'une porte cochère, et, au lieu d'aller à la pension, j'ai été offrir à Mme Duclos de remplacer son mari pendant tout le temps qu'il serait malade.

— Elle a accepté? demanda Mme Démare respirant à peine,

— Oui, oui, répondit Robert d'un air joyeux; j'ai déjà porté deux lettres aujourd'hui, et voilà trente sous que je te donne, ajouta-t-il en se jetant dans les bras de sa grand'mère, qui se mit à sangloter.

— Et tes études, et ton avenir, cher enfant! s'écria-t-elle tout en le serrant sur son cœur.

— Songe donc, bonne mère, répondit le pauvre petit, que bientôt nous n'aurions pas pu payer la pension. Attendons que nous soyons moins malheureux. Je te réponds que je n'oublierai rien de

ce qu'on m'a déjà appris. Maintenant, avec ce que je gagnerai et ce que tu gagnes nous pourrons vivre ; c'est la première chose, cela.

— Te voir devenu un commissionnaire ! dit Mme Démare sans pouvoir arrêter ses larmes.

— Bah ! ça m'est bien égal. Au contraire, si je fais beaucoup de courses dans la ville, l'exercice me fera grandir, et, quand je serai plus grand, je prendrai un autre état. »

C'est ainsi que le pauvre enfant parvint à consoler un peu celle qu'il aimait uniquement dans ce monde, celle qui de son côté ne vivait que pour lui.

L'état du portier Duclos s'améliora fort lentement, et depuis trois mois Robert le remplaçait à l'hôtel garni où nous venons de le voir se rendre quand nous avons commencé cette histoire,

Lorsqu'il eut fermé la porte de la chambre, Mme Démare écouta le bruit de ses pas jusqu'à ce qu'elle n'entendit plus rien. Puis, joignant les mains : « Que Dieu te bénisse, cher enfant, dit-elle en levant les yeux au ciel, et te récompense un jour autant que tu mérites de l'être !

Après avoir fait cette prière, partie du fond de son cœur affligé, elle se remit à son ouvrage. C'était un voile dont la broderie devait lui être payée dix-huit francs, et l'on sent qu'elle était pressée de le finir.

Elle y travaillait depuis deux heures, à peu près,

lorsqu'elle crut entendre Robert monter l'escalier rapidement. Surprise et un peu inquiète de le voir revenir sitôt, elle s'élança pour lui ouvrir, bien qu'il eût une clef, et il entra hors d'haleine.

« Grand'mère! grand'mère ! s'écria-t-il en se jetant sur une chaise, j'ai tant couru que je ne peux plus respirer.

— Qu'as-tu? que t'est-il arrivé, rien de malheureux, j'espère, dit Mme Démare toute tremblante.

— Bien au contraire; imagine-toi que je viens de trouver un portefeuille.

— Un portefeuille!

— Et qu'il y a dedans un gros paquet de papiers, qui sont d'une autre couleur, mais qui ressemblent à celui que tu as changé l'année dernière, tu te souviens bien?

— Des billets de banque?

— C'est cela. Tiens, regarde. »

Et Robert, tirant un portefeuille de sa poche, le lui donna.

Bonté divine! dit Mme Démare, ce sont des billets de mille francs! Un, quatre, huit, en voilà dix.

— Dix mille francs! s'écria Robert en sautant de joie, c'est le ciel qui nous envoie cette fortune !

— Pour la rendre à son maître, Robert, » répliqua gravement Mme Démare.

Ces mots calmèrent aussitôt le transport du pauvre enfant.

« C'est vrai, tu as raison, reprit-il tristement ; ce portefeuille ne nous appartient pas, quelqu'un l'a perdu sans doute.

— Et une perte semblable peut ruiner toute une famille, ajouta Mme Démare.

— Perdre dix mille francs d'un coup ! quel chagrin pour ces pauvres gens !

— Et surtout s'ils ont des enfants, dit la malheureuse mère en poussant un gros soupir.

— Mais nous ne savons pas à qui ils sont, repartit Robert ; comment faire pour les rendre ?

— On pourrait les faire afficher ; c'est que les affiches coûtent peut-être bien cher.

— Ah ! c'est le portefeuille qui payera, par exemple !

— Sans doute, et puis voyons d'abord s'ils ne renferme point quelques indices... justement. Une lettre et des cartes de visite... M. Saint-Aubin, boulevard Montmartre, n° 9...

— Ce n'est pas bien loin d'ici, interrompit Robert, je vais y courir de suite.

— Il est plus prudent de ne point te charger du portefeuille, dit Mme Démare ; tu demanderas simplement M. Saint-Aubin, et tu lui donneras mon adresse, en lui disant qu'il peut apprendre ici des nouvelles d'une chose dont il doit être en peine.

— Il viendra bien vite, sois-en sûre.

— Oui ; mais je veux avoir la certitude que nous

rendons une aussi forte somme à celui qui l'a perdue.

— Je le crois bien! il faut d'abord que l'on nous dise au juste tout ce qu'il y a dans le portefeuille. Quand nous trouvons en classe un canif, un couteau, ou n'importe quoi, on n'est pas assez bête pour crier : « A qui le couteau ? à qui le canif? » On crie seulement : « Qui est-ce qui a perdu quelque chose? »

— Justement. Ne perds pas une minute, cher enfant, va vite.

— Je serai revenu dans un quart d'heure,» dit Robert, qui partit comme un trait.

Tout en serrant le portefeuille dans son secrétaire, dès que le petit garçon fut sorti, Mme Démare ne put s'empêcher de songer que la personne qui l'avait perdu était peut-être fort riche, qu'il lui était assez indifférent d'avoir dix mille francs de plus ou de moins, tandis que, dans sa triste position, dix mille francs c'était le bonheur! « Hélas! se disait-elle en reprenant son ouvrage, voilà le monde; trop heureux encore de vivre dans la misère sans avoir rien à se reprocher! »

Dans ce moment elle entendit sonner à la porte, ce qui arrivait fort rarement. Sans penser que ce pût être déjà M. Saint-Aubin, elle ne s'en hâta pas moins d'aller ouvrir, et devint très-pâle à la vue de M. Morin, le propriétaire de la maison.

»Je vous demande pardon, madame Démare, dit-il, de me présenter chez vous si matin ; mais j'ai aujourd'hui beaucoup de payements à faire, et je viens vous prier de finir notre petit compte.

— Notre petit compte, monsieur Morin, répon-



dit la pauvre femme de l'air le plus embarrassé, je crois que maintenant je vous suis redevable...

— De deux termes. Vous m'avez déjà demandé du temps pour le premier, j'espère que celui-ci...

— Celui-ci, je me trouve encore hors d'état de m'acquitter.

— Et moi, madame Démare, je me trouve hors

d'état d'attendre plus longtemps. J'ai beaucoup dépensé cette année dans la maison ; outre qu'il m'a fallu faire réparer la toiture, je paye de grosses impositions; comment voulez-vous que je satisfasse à tout cela si mes locataires ne me payent point?

— J'espère, monsieur Morin, qu'une somme aussi légère ne vous mettra pas dans l'embarras, répondit Mme Démare d'un ton suppliant.

— Il n'y a pas de somme légère quand il s'agit d'en composer une lourde, répliqua brusquement le propriétaire : tous les philosophes ont dit que les petits ruisseaux font les grandes rivières, personne n'ignore cela.

— Aussi suis-je désespérée....

— Votre désespoir ne me donnera pas les soixante francs que vous me devez. Quand on n'a point de revenus, on se loge moins chèrement, madame.

— C'est ce que j'ai cherché en vain ; vous savez que je n'ai point hésiter à monter au cinquième étage lorsque j'ai vu que mes dernières ressources commençaient à s'épuiser.

— Comment épuise-t-on ses dernières ressources? voilà ce que je ne conçois pas, car vous m'avez dit que vous aviez vécu dans l'aisance.

— Il est vrai que j'ai vécu dans l'aisance, parce que le mari de ma fille était fort riche, mais son

cœur trop généreux et des malheurs inouïs l'ont complétement ruiné. Mon gendre n'a sauvé que l'honneur. A sa mort, il laissait dans la misère un enfant ; pouvais-je envoyer mon petit-fils à l'hôpital ? J'ai vendu, pour le nourrir, tout ce que je possédais ; mes meubles d'abord, à l'exception de ce secrétaire, auquel je tiens beaucoup parce que ma fille me l'a donné.

— Le secrétaire est assez joli, dit M. Morin.

— Puis, continua Mme Démare, j'ai vendu l'un après l'autre les bijoux que je possédais ; grâce à ces ressources, auxquelles je joignais mon travail, mon cher enfant n'est pas mort de faim. Il m'en a bien recompensé ! Savez-vous ce qu'il a fait, monsieur ?

— Non.

— Quand il a connu l'horreur de notre situation, un matin, avec une énergie bien au-dessus de son âge, au lieu de se rendre au pensionnat où je l'envoyais tous les jours, il a été se placer pour gagner sa vie en faisant des commissions. Le ciel a béni ses efforts, et, depuis ce moment, le pain que nous mangeons est le prix de ses sueurs.

— C'est fort bien, répliqua M. Morin, c'est fort bien au petit bonhomme ; mais il résulte de tout cela que vous ne possédez aucune fortune, que vous n'avez aucun revenu, et, comme je ne suis pas assez riche pour vous loger gratis, voici le

seul accommodement que je puisse vous offrir : dans huit jours vous me payerez mes soixante francs, ou bien je prendrai le secrétaire et vous irez vous loger ailleurs. C'est mon dernier mot. » Et il sortit.

En l'entendant s'éloigner après ces cruelles paroles, Mme Démare tomba sur une chaise dans un état de désolation difficile à peindre ; car l'arrêt de cet homme mettait le comble à sa misère. Où trouver soixante francs ? Et s'il fallait abandonner un meuble qui lui était si cher, comment aller se loger ailleurs ? Sans parler des frais d'un déménagement, offrait-elle assez de garanties pour qu'on voulût la recevoir comme locataire dans une honnête maison ? Toutes ces idées qui se succédaient dans sa tête achevaient de l'accabler, lorsqu'une lueur d'espérance vint s'y mêler. Ce secrétaire, qui renfermait maintenant une si forte somme, renfermait peut-être son salut. Si ce monsieur auquel appartenait le portefeuille était bon et généreux, il semblait impossible qu'il n'offrît pas une récompense au pauvre enfant qui lui rendait son bien, et ne fût-ce qu'une pièce d'or, en la donnant comme à-compte au propriétaire, peut-être obtiendrait-on du temps pour le reste. Cette consolante pensée ranima tellement Mme Démare qu'elle avait repris courage lorsque Robert rentra.

« Eh bien ? demanda-t-elle avec anxiété.

— M. Saint-Aubin n'était pas chez lui, répondit Robert ; mais le portefeuille lui appartient, et je suis sûr qu'il va venir. Quand je suis arrivé, j'ai trouvé un domestique dans l'antichambre.... Oh ! c'est superbe chez lui : des buffets magnifiques, des statues.

— Enfin ? interrompit Mme Démare.

— Oui, je te conterai cela après. J'ai donc dit au domestique que j'étais très-fâché que son maître fût sorti, parce que je venais lui donner une nouvelle qui devait l'intéresser beaucoup. Et là-dessus seulement le garçon s'est écrié : « Il s'agit peut-être de son portefeuille ? » C'est bien clair, n'est-ce pas ?

— Oui, après ?

— Le domestique m'a proposé de me faire parler au valet de chambre, à l'homme de confiance de M. Saint-Aubin. Alors il m'a conduit à un vieux monsieur qui peut bien avoir quarante ans, à qui j'ai donné ton adresse, et qui m'a dit que vraisemblablement son maître serait ici presque aussitôt que moi.

— Alors il ne doit pas tarder. Tant mieux, dit Mme Démare, parce qu'il est d'usage, vois tu, que celui qui rend un portefeuille reçoive une récompense.

— Une récompense ! pourquoi donc ? pour n'avoir pas gardé l'argent d'un autre.

— Pour avoir pris la peine de rechercher la personne à qui il appartient.

— Belle peine que d'aller d'ici au boulevard Montmartre ! Oh ! non, je ne veux rien recevoir pour cela ; ce n'est pas une commission, vois-tu bien.

— C'est que tu ne sais pas...

— Quoi donc ?

— Que, pendant ton absence, M. Morin est monté pour me demander les deux termes que je lui dois, et, comme je ne puis pas le payer, il nous met à la porte de la maison.

— O mon Dieu ! qu'est ce que tu dis-là?

— C'est une somme de soixante francs qui nous manque, en sorte que, si M. Saint-Aubin t'offrait deux ou trois louis, il faudrait les prendre, Robert.

— Je les prendrai, je les prendrai, mais c'est bien méchant à M. Morin.

— Nous lui devons, mon enfant ; il est obligé lui-même de payer ses ouvriers, ses impositions.

— C'est juste ; ce n'en est pas moins un furieux coup, je ne pensais jamais à ce loyer-là, moi.

— A l'avenir, dit Mme Démare nous tâcherons de mettre avant tout le loyer de côté ; espérons que pour cette fois.... N'entends-tu pas quelqu'un monter l'escalier, ajouta-t-elle avec une vive émotion.

— C'est lui, sans doute, répliqua Robert; sois tranquille, je prendrai la récompense. »

La sonnette s'étant fait entendre alors, Robert se pressa d'ouvrir la porte, et il entra dans la chambre un gros homme fort bien vêtu, qui devait approcher de la soixantaine, et qui semblait un peu essoufflé d'avoir monté les cinq étages.

« Madame Démare? demanda-t-il, s'adressant au petit garçon.

— C'est moi-même, monsieur, répondit la pauvre mère en le saluant d'un air dont la politesse et l'aisance contrastaient avec le misérable réduit qu'elle habitait.

— Je viens d'apprendre madame, reprit le gros monsieur, que, pendant mon absence, vous avez envoyé chez moi un petit commissionnaire qui a laissé votre adresse à mon valet de chambre.

— Monsieur est M. Saint-Aubin? dit Mme Démare.

— Précisément. D'après ce que viennent de me dire mes domestiqurs, j'ai l'espoir d'apprendre ici quelques nouvelles d'un portefeuille que j'ai eu le malheur de perdre hier soir. Il doit renfermer dix mille francs en billets de banque, des cartes de visite et une lettre que l'on m'écrit de New-York, dans laquelle on m'instruit....

—Je n'ai point lu la lettre, monsieur, interrompit Mme Démare, l'adresse a suffi pour nous indi

quer votre demeure, et mon petit-fils s'est hâté de courir chez vous.



— Est-ce donc cet enfant qui a trouvé le portefeuille? demanda M. Saint-Aubin avec une sorte d'attendrissement.

— Oui, dit Robert, dans un passage qui conduit à la rue Richer.

— C'est, en effet, le chemin que j'ai suivi en quittant la maison de mon notaire, chez qui je viens de retourner ce matin inutilement; mais il pourra vous fournir des preuves que le portefeuille m'appartient.

— Il suffit, monsieur, les renseignements que vous me donnez ne me laissent aucun doute. »

En parlant ainsi, Mme Démare se leva, prit le portefeuille dans son secrétaire et le lui remit en ajoutant :

« Vous devez y trouver tout ce que nous y avons trouvé nous-mêmes. »

M. Saint-Aubin ne jeta qu'un regard très-rapide sur le contenu du portefeuille, puis ses yeux se portèrent autour de lui.

« Madame, dit-il en prenant la main de Mme Démare qu'il serra dans la sienne, un pareil trait est rare.

— J'aime à croire que non, monsieur, répondit-elle.

— Permettez-moi de le reconnaître en offrant à votre petit-fils une légère partie de ce qu'il me rend. Tenez, mon jeune ami.

— Un billet de mille francs! s'écria Mme Démare; ah! c'est trop, monsieur, beaucoup trop.

— Non, je l'exige.

— O bonne mère, dit Robert avec joie, en voilà bien plus qu'il n'en faut pour payer M. Morin.

— Qu'est-ce donc que M. Morin ? demanda le nouvel ami de l'honnête famille.

— C'est mon propriétaire, monsieur, répondit Mme Démare ; je crois bien inutile de chercher à vous cacher que nous sommes pauvres.

— Mais moi, je suis riche, s'écria vivement M. Saint-Aubin ; je suis garçon, sans famille et même sans amis en France ; je serai trop heureux de m'occuper du sort de cet enfant. Voyons, madame, parlez-moi franchement ; vous n'avez pas toujours été dans la position où je vous trouve ?

Non, monsieur, le père de Robert possédait de grands biens que des événements cruels lui ont fait perdre, il est mort totalement ruiné.

— Et son fils est resté sans aucune ressource?

— Au point qu'il m'a fallu renoncer à l'envoyer en classe, quoiqu'il fît des progrès surprenants.

— Il sait déjà quelque chose ?

— Je sais depuis longtemps écrire et compter, dit Robert, et j'étais dans les dix premiers en latin et en histoire.

— Madame Démare, reprit M. Saint-Aubin, il faut absolument que cet enfant termine son éducation ; car vous devez comprendre que tout son avenir dépend de là.

— Aussi donnerais-je le plus pur de mon sang pour lui procurer un si grand avantage, répliqua la pauvre mère.

— Rien n'est si facile. Je me charge de lui faire obtenir une bourse dans un collége.

— Dans un collége ! dit Robert sautant de joie; où l'on m'apprendra le latin, la géographie, les mathématiques ?

— Oui.

— Ah ! monsieur, dit Mme Démare, quelle reconnaissance...

— Vous verrez, monsieur, interrompit Robert que sa joie transportait; vous verrez si je profiterai de vos bontés pour nous ! Quel bonheur.... mais, qu'est-ce que je dis donc? ajouta-t-il en rougissant, saisi par une pensée qui le calma tout à coup; je ne puis pas quitter grand'mère, elle a besoin du peu que je gagne.

— On y pourvoira d'une autre manière, dit M. Saint-Aubin; soyez tranquille, mon garçon. Il faut seulement, madame, que vous me remettiez son acte de naissance.

— Je vais vous le donner, monsieur, répondit Mme Démare; tous nos papiers de famille sont dans ce secrétaire. »

Elle ne tarda pas en effet à trouver ce que demandait M. Saint-Aubin; mais à peine eut-il jeté les yeux sur l'acte de naissance dont il lut les

premières lignes, qu'il s'écria comme hors de lui-même :

« Que vois-je? est-il possible, mon Dieu! cet enfant serait le fils de Charles Bérard, un armateur, un négociant du Havre?

— C'était mon gendre, monsieur, dit Mme Démare.

— Et c'était mon ami, mon camarade de classe et mon bienfaiteur. »

En parlant ainsi, le brave homme avait pris Robert dans ses bras et le pressait sur son cœur.

« Se peut-il? s'écriait la pauvre mère, dont la joie était au comble.

— Oui, madame, je lui dois tout. J'étais né sans fortune; c'est Bérard, c'est cet excellent homme, qui m'a prêté quinze mille francs que j'ai mis en marchandises pour passer aux États-Uuis, où j'ai fait ma fortune. Bérard et moi nous nous sommes écrit souvent; et quand, il y a dix ans, je suis revenu en France dans l'espoir de partager avec lui tout ce que je possédais, j'ai appris à la fois et sa ruine et sa mort. Toutes mes démarches pour savoir où retrouver le fils qu'il avait laissé ont été vaines; pendant six mois, j'ai fait mettre un avis dans les journaux.

— Je n'en lis plus depuis bien longtemps, dit Mme Démare.

— Je le retrouve enfin, cet enfant, continua

M. Saint-Aubin, dont la figure exprimait une joie indicible; je le retrouve, l'enfant de mon cher Bérard! Madame Démare, Robert est riche, très-riche; la moitié de mes biens lui appartient, d'abord, et s'il se montre le digne fils de son père, il sera l'héritier du reste.

— Ah! monsieur, que Dieu récompense tant de bonté, dit Mme Démare, qui versait des larmes de reconnaissance; je ne puis trouver de mots qui vous peignent ce que je sens.

— Je te verrai donc heureuse! bonne mère! s'écria Robert en se jetant dans ses bras; je te verrai donc heureuse!

— Ah çà, reprit M. Saint-Aubin, je ne veux pas que vous restiez dans ce taudis un quart d'heure de plus. Nous allons payer le propriétaire; et comme le déménagement ne sera pas long, mes gens viendront chercher vos meubles. Mon carrosse est en bas, vous allez venir tout de suite habiter ma maison; là, vous perdrez le souvenir des tristes années que vous venez de passer, vous vivrez tous deux près d'un bon ami et dans l'abondance.

— Quand je serai plus grand, monsienr Saint-Aubin, dit Robert timidement, je me trouverai bien heureux sans doute de vivre près de vous; mais à présent, si j'ose dire ce que je pense, j'aimerais mieux entrer dans ce collége dont vous parliez tout à l'heure.

— Parce que ?

— Parce que je voudrais être assez instruit pour me tirer d'affaire tout seul, si la fortune que vous nous donnez se perdait comme l'autre.

— Il a raison, l'enfant, il a raison, repartit M. Saint-Aubin, et nous suivrons son avis, madame Démare; car l'homme ne possède ici-bas que deux biens solides : son instruction et son travail. »

Robert effectivement fut mis au collége, et fit de si bonnes études qu'il joignit, fort jeune encore, à sa grande opulence le renom d'un magistrat distingué.



L'AVEUGLE



La pauvre enfant se relevait en pleurant.... (Page 146.)

L'AVEUGLE

Un dimanche, par une belle gelée du mois de janvier, François Gérard, ouvrier maçon, et son fils, âgé de douze ans, suivaient à pied le chemin qui conduit de Paris à Montrouge. Tous deux,

vêtus de leurs plus beaux habits, marchaient d'un pas si rapide qu'ils s'apercevaient à peine du froid qu'il faisait. Le petit garçon, de temps à autre, se mettait à courir jusque dans les champs qui bordaient la route, cassant toutes les branches d'arbres fruitiers qu'il pouvait atteindre, pour l'unique plaisir de faire le mal, jusqu'au moment où son père le rappelait près de lui. Forcé alors de se tenir sur le chemin, il ramassait des pierres qu'il jetait à tous les chiens qu'il voyait passer, bien que François Gérard lui répéta plus d'une fois: « Tu te feras mordre, Jérôme, et tu n'auras que ce que tu mérites. »

Enfin, il aperçut de loin une petite fille qui s'avançait, portant avec beaucoup de précaution une cruche pleine d'eau. Il prit aussitôt son élan, courut vers elle, et la heurta si violemment qu'il la renversa par terre. La pauvre enfant se relevait en criant, en pleurant de toutes ses forces, et Jérôme lui ricanait au nez, lorsque François Gérard arrivant commença par appliquer sur la joue de son fils un des plus vigoureux soufflets qu'on ait jamais reçus ; puis il pris le bras de la petite: « Es-tu blessée? lui demanda-t-il d'un ton de bonté.

— Non, répondit-elle en sanglotant, mais la cruche.... la cruche.... »

La cruche, en effet, était brisée en mille morceaux.

« Allons, ne pleure plus, reprit le maçon qui tira de l'argent de sa poche, voilà dix sous que tu donneras à ta mère pour qu'elle achète une cruche neuve. Tu lui raconteras comment cela s'est passé, et tu ne seras pas grondée. »

La pauvre petite essuya ses larmes, remerçia de tout son cœur François Gérard, et continua sa route.

Pendant plusieurs minutes le père et le fils marchèrent à côté l'un de l'autre sans s'adresser un mot. Enfin Gérard prenant la parole : « Tu n'es pas bon, Jérôme, dit-il d'un air triste et sévère, tu n'es pas bon. Ça te portera malheur toute ta vie ; Dieu ne te bénira pas, et les hommes te haïront.

— En quoi que je ne suis pas bon ? répondit Jérôme avec la grossièreté qui lui était habituelle ; est-ce que c'est ma faute, à moi, si la petite fille est tombée ?

— Je serais bien content si ce n'était pas ta faute, reprit François ; mais est-ce que je ne te vois pas tous les jours donner de mauvais coups à tes petits camarades ? Je ne t'ai pas mené gâcher une seule fois au quai d'Orsay sans recevoir des plaintes des autres maçons, qui disent que tu assommes tous leurs petits manœuvres.

— Tiens ! je les assomme à présent ! Si je leur donne quelques taloches, ils m'en rendent bien d'autres, allez !

— C'est possible, mais ils ne te prennent pas en traître, tandis que toi, Jérôme, tu es un traître, menteur et paresseux. Tout ça me fait bien de la peine. »

Jérôme ne répondit rien ; il se contenta de murmurer tout bas : Qu'est-ce qui lui prend donc aujourd'hui pour me sermoner comme ça? J'aimerais bien mieux qu'il fût soûl ; quand il est soûl il me laisse tranquille. »

Pour expliquer ceci, il faut dire que François Gérard, tout honnête homme et tout excellent ouvrier qu'il était, avait un défaut terrible : il buvait. Presque tous les soirs il rentrait ivre chez lui, ce qui depuis la mort de sa femme, avait privé le petit Jérôme de l'utile surveillance que doivent exercer les pères et mères. Ce malheur n'était pas le seul qu'attirait sur la tête de Gérard la funeste habitude de la boisson : quoiqu'il eût toujours de l'ouvrage, étant connu pour un des plus habiles maçons de Paris, qu'il gagnât quatre francs par jour, et souvent même cent sous, il n'avait point fait encore la plus petite économie pour le temps où l'âge ne lui permettrait plus de travailler, en sorte que, outre le déshonneur d'avoir la réputation d'un ivrogne, une misère certaine l'attendait dans sa vieillesse.

Comme cependant, le matin dont je parle, François n'avait encore bu que de l'eau, il était en

jouissance complète de sa raison, et son bon naturel se montrait tout entier. Voyant donc que son enfant gardait le silence, il continua ainsi : « Je te dis tout cela aujourd'hui, Jérôme, parce que nous allons voir mon frère Antoine, et que je désire que tu te conduises bien chez lui ; car ton oncle est bon, lui, bon et honnête, sans compter qu'il en sait bien plus que moi, et je crois qu'il aurait un grand chagrin s'il pensait qu'il peut y avoir un jour un mauvais sujet dans la famille.

— Il en sait plus long que vous ! répondit Jérôme, charmé que la conversation changeât de sujet : est-ce qu'il sait autre chose que jouer de son violon ?

— Je le crois bien ! s'écria Gérard, qui s'était toujours enorgueilli d'être le frère d'Antoine ; je le crois bien vraiment ! Antoine a lu plus de livres dans sa vie que je n'ai placé de moellons depuis que je suis au monde ; ça lui a appris tout ce qui s'est passé sur la terre et tout ce qui se passe dans le ciel. Il écrit comme une peinture ; il compte les plus fortes sommes aussi vite que je pourrais compter l'argent que j'ai dans ma poche. Tu crois peut-être que les contredanses qu'il nous joue quelquefois, il les sait pour les avoir entendues, comme toi et moi nous savons des chansons ? pas du tout : ces contredanses-là sont écrites sur du papier réglé avec des petits points noirs qu'Antoine a appris

à lire comme de la véritable écriture. Il chante des airs d'opéras sans jamais se tromper dans la musique, parce que, vois-tu bien, il ne les sait pas par routine comme nous autres. »

Gérard s'arrêta pour reprendre haleine.

« Et qui donc lui a appris tout cela? demanda Jérôme.

— Un bourgeois de chez nous, répondit François, que je n'ai pas connu, parce qu'il était mort quand je suis né; car tu sais bien que j'ai douze ans de moins que ton oncle. Ce brave homme était le parrain d'Antoine, et il l'avait pris en amitié, si bien que, s'il n'avait pas été emporté par un coup d'apoplexie, il aurait laissé quelque chose à son filleul; mon père et ma mère me l'ont dit bien souvent.

— Mais mon oncle doit être riche, dit Jérôme, depuis tant d'années qu'on le paye dans les guinguettes où l'on danse?

— Pour riche, je ne crois pas qu'il le soit, répondit Gérard; quand nos parents sont devenus trop vieux pour travailler, nous les avons nourris bien entendu de notre mieux jusqu'à leur mort, et comme Antoine gagnait plus que moi et qu'il n'avait ni femme ni enfant, il donnait davantage. Ça n'empêche pas que, quand il voudra, je changerai de magot avec lui, et que je suis bien sûr de ne pas y perdre. Il est logé à Montrouge comme un prince,

avec des rideaux à ses fenêtres, et nous allons avoir un bon dîner, je t'en réponds. »

Ces derniers mots firent doubler le pas à Jérôme, qui joignait à tous ses autres défauts une gourmandise sans pareille.

Antoine attendait sur la porte de sa maison François et son fils, qu'il embrassa de tout son cœur. Les deux frères ne s'étaient point vus depuis longtemps; car, obligés de gagner tous deux leur pain par un travail journalier, ils ne pouvaient se visiter que très-rarement, en sorte que Gérard fut frappé du changement d'Antoine, qui lui parut fort pâle et maigri de moitié.

« Qu'as-tu donc, frère? lui dit-il dès qu'ils furent assis tous les trois dans la chambre où le couvert étaient déjà mis pour le dîner; es-tu malade ou sors-tu de maladie?

— Je me porte bien, François, » répondit Antoine avec un peu d'embarras ; et il se pressa de changer de conversation en s'efforçant de paraître aussi gai qu'il l'était habituellement.

Néanmoins le maçon, qui n'était pas dupe de cette gaieté, voyait bien que son frère lui cachait quelque chose, et, tout en mangeant d'une volaille et d'un excellent pâté dont le petit Jérôme se régalait de son mieux, il ne cessait de regarder celui qui les traitait si bien. Enfin, lorsqu'on en fut au fromage, il n'y tint plus.

« Tu as beau faire, Antoine, lui dit-il, tu n'es pas aujourd'hui comme à ton ordinaire, et cela n'est pas bien de te méfier de moi.

— C'est vrai, mon frère, répondit Antoine; mais je ne me méfie pas; seulement, je ne voulais point te chagriner en te parlant de mon chagrin.

— C'est donc du chagrin que tu as? répliqua François avec intérêt.

— Oui, reprit Antoine, poussant un gros soupir, et un bien grand, auquel ni toi ni moi nous ne pouvons rien. Je deviens aveugle, François.

— Aveugle! s'écria le maçon.

— Hélas! cela est trop vrai. Tu sais bien que j'ai toujours eu un œil dont je voyais à peine; maintenant je l'ai tout à fait perdu, et depuis l'année dernière l'autre s'affaiblit tous les jours tellement, que dans six mois peut-être je n'y verrai plus du tout.

— Il faut consulter un médecin pour les yeux, dit François.

— Un oculiste, tu veux dire, répondit Antoine; j'en ai consulté plusieurs. La semaine dernière encore j'ai été à Paris pour cela; ils m'ont tous dit qu'il n'y avait point de remède. Ah! si tu savais comme je suis malheureux quand je m'aperçois que tous les jours il me devient de plus en plus

difficile de déchiffrer les notes de mes contredanses ! Quand je ne le pourrai plus du tout, je serai donc obligé de jouer toujours les mêmes. On me traîtera de musicien *rococo*, on ne voudra plus m'employer ni dans les bals de guinguettes ni dans les noces ; alors, François, il faut se résigner à mourir de faim. »

Et, en parlant ainsi, deux grosses larmes tombèrent de ses pauvres yeux malades.

« Mon frère ! s'écria François attendri, tu ne mourras pas de faim ; tu viendras chez nous. Je suis pauvre, c'est vrai, mais je gagne assez avec ma truelle pour te donner du pain tant que je pourrai travailler. Promets-moi que tu viendras chez nous, Antoine, si le malheur veut que tu ne guérisses pas. »

Antoine se jeta dans les bras de son frère et le pressa longtemps sur son cœur en pleurant. L'amitié que lui témoignait François lui faisait éprouver la plus grande consolation qui pût adoucir sa douleur ; en sorte qu'il essuya bientôt ses larmes, et, s'en remettant à Dieu de l'avenir, il engagea ses deux convives à le suivre à l'auberge du *Rameau d'Or*, où il était engagé pour jouer du violon pendant la soirée et une partie de la nuit, ce qui lu valait tous les dimanches une assez bonne somme. Le petit Jérôme, dans l'espoir de danser quelques contredanses et de manger des gâteaux

que son oncle lui promettait, ne fut pas le dernier à le suivre, et tous les trois se rendirent assez gaiement dans la salle de bal.

Six mois ne s'étaient point passés depuis ce jour cependant, qu'Antoine, complétement aveugle, était établi chez son frère, où il avait apporté son lit, son violon, et quatre ou cinq cents francs qui composaient toute sa fortune, et avec lesquels il comptait payer à François sa dépense jusqu'à ce qu'il trouva un moyen de gagner sa vie ou d'entrer dans un hospice.

Pendant près d'un an, aucune démarche ne lui réussit, aucune idée heureuse ne lui vint pour se tirer de sa position, et cette position était bien triste ; car, à l'exception des dimanches et des jours de fête, François et Jérôme partaient dès le matin pour ne rentrer que le soir, lui laissant dans le buffet sa modique nourriture. Il passait donc la journée seul, privé de la clarté du soleil et de toute occupation ; aussi enviait-il le sort de ceux que leur état condamne aux plus rudes travaux : « S'ils ont de la peine, pensait-il, au moins ne connaissent-ils pas l'ennui. Ah ! l'ennui qui accompagne toujours l'oisiveté, l'ennui est la plus grande souffrance de l'homme. »

Las de se promener à tâtons en long et en large dans la chambre, sa seule ressource contre les douloureuses pensées qui l'accablaient était de

prendre l'instrument qui l'avait nourri depuis sa jeunesse et de jouer quelques vieilles contredanses. Mais, hélas ! il arrivait souvent que ces airs joyeux qui le reportaient à l'heureux temps de sa vie, joués dans la solitude et les ténèbres, lui faisaient comparer le sort dont il avait joui à sa malheureuse situation ; alors le pauvre aveugle laissait échapper son violon, tombait sur un siége et fondait en larmes.

Combien eût-il été plus malheureux cependant, s'il avait su toutes les peines qui pouvaient encore l'attendre, s'il avait mieux connu son frère, et surtout son neveu ! Mais Jérôme, dans le désir de tirer quelques petits présents ou même quelques sous que le bon Antoine ne refusait jamais à sa demande, se contrefaisait si bien en présence de son oncle, que celui-ci le croyait humain, serviable, et l'aimait de tout son cœur. Quant à François, un sentiment de honte, qui certes n'a rien de blâmable, l'avait toujours fait cacher à son frère son malheureux penchant pour la boisson. La chose lui avait été facile tant qu'ils ne s'étaient vus que rarement, et, depuis qu'ils vivaient ensemble, le bon François, dans l'idée que bientôt peut-être Antoine aurait besoin de son secours, s'était juré de ne plus boire. Par malheur, il arrive un âge où les défauts de l'homme se corrigent bien difficilement ; François n'était plus jeune, et pour

lui l'habitude datait depuis longtemps. Il lui arrivait donc plusieurs fois par jour d'entrer dans un cabaret ; mais, grâce au serment qu'il s'était fait à lui-même, le souvenir du pauvre aveugle qu'il allait trouver dans sa chambre lui revenait assez à temps pour qu'il ne bût jamais trop; en sorte



que, depuis nn an qu'il logeait son frère, il ne lui était pas arrivé une seule fois de rentrer ivre chez lui.

Il en résulta qu'Antoine fut douloureusement surpris lorsque, un soir qu'il dormait profondément, il fut réveillé par des chants et un vacarme

d'enfer qui partaient de la chambre voisine. Croyant reconnaître la voix de son frère, il l'appela, et François, que ses jambes soutenaient à peine entra chez lui.

« Qu'est-ce donc? demanda l'aveugle effrayé ; qu'est-ce donc ?

— Ce n'est rien, Antoine, répondit François d'une voix baloutiante; c'est que, vois-tu bien.... j'ai rencontré un ancien camarade qni m'a mené faire une petite ribote.... Quand je dis une petite, je me trompe, une grande, une excellente ribote.... du vin!... du vin comme on n'en boit nulle part, aussi vrai que tu t'appelles Antoine.... et.... et voilà.

— Et bien, va te coucher, frère, dit l'aveugle, il est tard, ton enfant a besoin de repos. »

François, tout ivre qu'il était, obéit à cette voix qu'il avait respectée depuis son enfance. Il rentra dans sa chambre non sans se heurter vingt fois contre les murs, se jeta tout habillé sur le lit que Jérôme partageait avec lui, et s'endormit aussitôt d'un sommeil de plomb.

Antoine n'avait pas eu besoin de voir le visage altéré et la marche chancelante de François pour le juger ivre mort; mais il pensait qu'une fois n'était pas coutume, et se serait flatté qu'à l'avenir son frère fuirait les occasions de retomber dans un pareil état, si Jérôme, dès le lendemain,

ne lui avait point parlé méchamment du train de la nuit.

« Oui, dit l'aveugle, ton père avait un peu trop dîné. Avec des camarades, il arrive qu'on se laisse entraîner plus loin qu'on ne voudrait ; mais j'espère qu'il a bien dormi, et qu'il est parti en bonne santé pour aller à son ouvrage.

— Ah ! répondit Jérôme en ricanant, s'il était malade toutes les fois qu'il a trop bu, ça serait une belle affaire !

— Comment ? reprit Antoine avec autant de chagrin que d'étonnement.

— Parbleu ! continua Jérôme, est-ce qu'il ne se grise pas tous les jours ? Et quand vous n'étiez pas ici, vraiment, c'était encore bien pis ; on le rapportait plus souvent qu'il ne revenait sur ses jambes.

— Tu mens ! s'écria l'aveugle le cœur navré, j'espère que tu mens ; mais, si tu ne mens pas, tu agis comme un mauvais garçon, quand tu parles ainsi de ton père, et si tu n'étais pas encore un enfant, Jérôme, je ne te le pardonnerais jamais. »

Jérôme se tut aussitôt, car il ne se souciait point de perdre l'amitié de son oncle. D'ailleurs, sa méchanceté avait atteint son but, puisque depuis ce moment Antoine, qui observa François plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, acquit la triste certitude que son frère était un ivrogne.

Il se décida bientôt à lui faire avec tendresse quelques représentations sur ce sujet. François l'écoutait toujours avec résignation, se reprochait sa conduite, lui jurait de ne plus boire; mais la malheureuse passion reprenait encore trop souvent le dessus pour que l'aveugle pût espérer le succès de ses bons conseils.

Quelques mois s'étaient passés de cette manière, lorsque, un soir que le maçon jouissait de son bon sens, Antoine lui fit part d'un projet auquel il avait songé pour gagner sa vie, et qu'il désirait mettre à exécution le plus tôt possible.

« Bien loin d'avoir oublié de jouer du violon, François, lui dit-il, depuis que je suis renfermé ici, j'ai fait beaucoup de progrès, par la raison qu'il m'arrive souvent pour me distraire de travailler tant que la journée dure. Maintenant je joue toutes mes contredanses mieux que je ne l'ai jamais fait; mais je me suis exercé sur quelques grands morceaux, sur des ouvertures d'opéra, que je savais par cœur, et que je pourrai exécuter comme un musicien de premier ordre : mon idée est donc d'aller m'établir sur une des places de Paris, et d'y donner de petits concerts, que les gens qui m'écouteront me payeront selon leur bon plaisir.

— Ah! dit François, dont la figure exprima plus de mécontentement que de satisfaction.

— Il est vrai, poursuivit Antoine, qui ne pouvait juger l'effet que venaient de produire ses paroles sur le visage habituellement jovial du maçon, il est vrai, mon ami, qu'il faudrait pour cela que le petit Jérôme pût me conduire les matins et venir me reprendre les soirs sur la place, où je me tirerais bien d'affaire tout seul : crois-tu que la chose puisse se faire sans nuire à l'enfant dans l'apprentissage de son état?

– La chose peut se faire sans lui nuire, répondit François d'un air embarrassé, certainement la chose peut se faire... mais..,

— Quoi? dit l'aveugle?

— Je serais bien fâché de te chagriner, reprit François en hésitant à chaque mot; mais ce que tu viens de me dire là, je ne sais pourquoi il me semble que c'est demander l'aumône.

— Comment, frère, répliqua l'aveugle avec chaleur, tout homme n'est-il pas appelé à vivre de son savoir? Ne me payait-on pas les contredanses que je jouais à Montrouge et dans les villages environnants? Dieu me garde d'importuner le public, de demander un centime au passant; mais s'il plaît à ceux que mon talent amusera de me payer mon temps et ma peine, ne pourrai-je pas me dire que je mange du pain gagné honorablement? Certes, continua-t-il en soupirant, j'aimerais bien mieux être un bon ouvrier comme toi. Si je n'étais

pas vieux et aveugle, je te dirais : « Frère, ap-« prends-moi ce que tu sais, » et, quand je devrais rester manœuvre jusqu'à la fin de mes jours, je préférerais ce métier au pénible métier que je vais faire ; mais j'ai soixante-cinq ans, et je ne vois plus clair, François : il faut se soumettre à volonté de Dieu. »

En parlant ainsi, le pauvre homme laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta plongé dans une sorte d'accablement.

« Je me trompais, Antoine, dit François en lui serrant la main, ton idée est bonne, très-bonne, et tu peux disposer de Jérôme. Seulement tu auras soin de me le renvoyer où je travaille dès que tu seras à ta place, et je me charge d'empêcher qu'il ne passe tout son temps en route ; car le petit gaillard aime diablement à s'amuser, et, quoiqu'il ait quinze ans tout à l'heure, il n'est guère bon à rien. »

Dès le lendemain, l'aveugle, conduit par Jérôme, se rendit sur la place du Musée des tableaux : arrivé là, il s'établit dans une encoignure où se trouvait un banc, et débuta par jouer l'ouverture du *Jeune Henri* avec une exécution si remarquable, qu'il ne tarda point à rassembler autour de lui une foule nombreuse ; aussi la récolte de ce jour surpassa-t-elle toutes ses espérances. François ne pouvait en croire ses yeux, lorsque le soir le

pauvre homme lui montra près de douze francs qu'il avait recueillis depuis le matin. A la vérité, dans la suite, toutes les journées ne furent pas aussi productives; mais il était rare qu'Antoine ne rapportât point beaucoup au delà de ce qu'il lui fallait pour vivre.

Il commença donc dès le début à faire quelques économies, qui auraient été assez fortes si deux causes n'avaient contribué à diminuer son trésor : la première était son devoir de reconnaître les soins de Jérôme, en lui donnant assez fréquemment une pièce de dix sous : la seconde, c'est que Jérôme, peu content de la part que lui faisait son oncle, trouvait fort souvent le moyen de s'approprier une partie de la recette, sans éprouver aucune honte de voler un pauvre aveugle qui se confiait entièrement à lui.

Ce que Jérôme faisait de cet argent l'entraînait de plus en plus dans le chemin du vice. Tantôt il le jouait contre d'autres mauvais sujets avec lesquels il s'était lié et dont les conseils achevaient de le corrompre; tantôt il en achetait des friandises qu'il dévorait tout seul en cachette, et sa gourmandise devenait plus grande chaque jour. D'ailleurs, le travail lui était de plus en plus odieux, et, pour arriver une heure plus tard à l'endroit où l'attendait son père, les plus hardis mensonges ne lui coûtaient rien. Bientôt enfin, ce que lui

donnait Antoine et ce qu'il parvenait à dérober ne lui parut plus suffisant pour satisfaire ses goûts ; il ne pouvait cependant se procurer de plus fortes sommes, attendu que l'aveugle, dès qu'il était rentré dans sa chambre, serait tout l'argent qu'il rapportait dans un tiroir dont la clef ne le quittait jamais. Après avoir réfléchi à tous les moyens de remplir sa bourse, Jérôme s'arrêta à l'infâme pensée de voler à son oncle une montre d'or qui avait appartenu à son grand-père, et qu'Antoine n'aurait vendue que s'il avait été près de mourir de faim, tant il tenait à cette relique de famille.

Le désespoir de l'aveugle fut grand, lorsqu'un matin il ne retrouva plus la montre à sa place ; mais Jérôme soutint avec l'audace du cœur endurci dans le mal le chagrin de son père et de son oncle, de même que la recherche qu'ils firent dans tous les coins, pour s'assurer d'un vol dont il leur était impossible d'imaginer l'auteur. Tous deux finirent par se persuader que quelqu'un s'était introduit dans la chambre en leur absence, et ce fut Jérôme qui eut l'effronterie de dire qu'il fallait changer la serrure, ce qu'on fit le lendemain.

Peu de jours après, le petit misérable, quand il eut conduit son oncle sur la place du Musée, revint à la maison, mit son habit des dimanches, et

s'étant rendu dans un quartier fort éloigné de celui qu'il habitait, il entra chez un horloger auquel il proposa de vendre la montre. Il ignorait qu'aucun marchand n'achète ainsi les effets de prix que lui apporte un premier venu, surtout quand ce premier venu est encore un enfant. Il fut donc intérieurement fort troublé, quand l'horloger le regarda d'un air sérieux et lui demanda par quel hasard, à son âge, il possédait un pareil bijou.

« C'est la montre de mon père, répondit Jérôme avec assurance ; comme il est malade, et qu'il a besoin d'argent, il m'a chargé d'aller la vendre.

— Où loge votre père ! » dit le marchand en le regardant fixement.

Jérôme, qui se voyait perdu si la vérité se découvrait, indiqua sans hésiter une fausse adresse, sous un autre nom que le sien.

« On ira ce soir chez votre père, » dit l'horloger, qui inscrivit sur un papier le nom, la rue et le numéro.

En parlant ainsi il rendit la montre ; car le ton assuré d'un garçon si jeune avait dissipé son premier soupçon.

Jérôme fut à peine hors de la boutique qu'il se mit à courir de toute la vitesse de ses jambes jusqu'au logis. Il monta les escaliers quatre à quatre, se hâta de replacer la montre dans la paillasse où il l'avait toujours tenue cachée, reprit sa veste

de travail et, tout en maudissant les marchands qui n'achetaient pas d'objets volés, ne perdit pas un instant pour aller trouver son père, occupé alors à la construction d'un grand bâtiment.

De faute en faute, Jérôme arriva bientôt au dernier degré de la dépravation, au point qu'il forma des liaisons intimes avec plusieurs jeunes filous, dont la société devait avant peu l'entraîner tout à fait à sa perte. Le pauvre François n'eut pas le chagrin d'être témoin d'un pareil malheur : un jour qu'il s'était enivré dès le matin, il se laissa tomber d'un échafaud fort élevé sur lequel il travaillait, et resta mort sur la place.

Antoine pleura longtemps son frère ; car son frère avait un bon cœur, ce qui fait pardonner bien des défauts, et François, après tout, n'en avait qu'un seul, qu'il avait payé assez cher, hélas ! puisque ce défaut unique, en le ravalant à l'état de la brute, lui avait fait passer toute sa vie dans la misère, et venait enfin de causer sa mort.

Pour Jérôme, bien loin de pleurer son père, il se vit avec joie maître de ses actions, attendu qu'il ne s'inquiétait guère du soin qu'avait pris aussitôt son oncle de le recommander à un habile maçon, vieil ami de François, qui devait le faire travailler, pour qu'il achevât d'apprendre son état. Jérôme se promettait bien au contraire de ne plus se

servir d'une truelle et de passer sa vie à faire bombance.

Pendant les premiers temps, en effet, les choses se passèrent ainsi; mais, le maçon qui s'était chargé de lui ayant cru de son devoir d'avertir l'aveugle de la conduite du jeune homme, Jérôme fut instruit de cette intention et prit sur-le-champ son parti.

Le lendemain, sans plus tarder, dès qu'il eut conduit son oncle, il retourna dans la chambre, brisa le tiroir dans lequel Antoine serrait son argent, et crut tout emporter ; car il ignorait que, depuis le vol de la montre, l'aveugle avait de temps à autre fait changer par François quelques pièces d'argent contre des pièces d'or, afin de cacher plus sûrement son petit trésor dans un lieu que les deux frères seuls connaissaient. La poche bien garnie néanmoins, le petit garnement fit un gros paquet du meilleur linge, tira la montre d'or de sa cachette, la mit dans sa poche, et, chargé de tous ces vols, alla rejoindre d'autres jeunes voleurs dont il était digne d'être l'ami, quittant la maison paternelle pour n'y jamais rentrer.

On était alors à la fin du mois d'octobre, et la nuit arrivait de bonne heure, en sorte que d'habitude Jérôme venait vers les six heures chercher son oncle, qui dînait de bon appétit, n'ayant

mangé dans la journée que le morceau de pain qu'il emportait le matin. Quoique le pauvre Antoine n'y vît plus clair, tout lui indiquait qu'il faisait jour ou non, même lorsque le bruit des voitures l'empêchait d'entendre sonner l'horloge. Ce soir-là surtout, comme il faisait froid, il s'apercevait bien que personne ne passait plus près de lui, outre que son estomac vide ne l'avertissait que trop qu'il devait être fort tard. Il fut donc peu surpris d'entendre sonner huit heures, et, quoiqu'il souffrît beaucoup du retard de son neveu, il prit encore patience, se disant que l'enfant, en sortant du travail, s'était sans doute amusé à jouer quelque part. Enfin neuf heures sonnèrent, et le pauvre homme commença à s'inquiéter sérieusement, plus encore pour Jérôme que pour lui-même. Tout était calme autour de lui. L'idée lui vint que le petit polisson lui faisait peut-être une niche et n'était pas loin: alors il se leva et appela Jérôme à haute voix, mais personne ne répondit.

Rien ne saurait peindre l'anxiété du malheureux vieillard, lorsqu'il se vit seul abandonné sur cette place, sans aucun moyen de regagner sa demeure. Il s'adressa d'une voix défaillante à deux ou trois personnes qu'il entendit passer, pour implorer leur appui; mais ces gens, croyant qu'il leur demandait l'aumône, poursuivaient leur che-

min, soit en gardant le silence, soit en lui répondant : « Dieu vous assiste, bonhomme. » Mourant de froid, de faim, Antoine retomba sur son tabouret, désespérant de se faire comprendre, craignant d'ailleurs de se confier à quelque malfaiteur qu'il introduirait chez lui et contre lequel il ne pourrait défendre ni le peu qu'il possédait ni peut-être sa vie. Il resta plus d'un quart d'heure plongé dans une sorte d'accablement ; puis, comme saisi d'un accès de désespoir, il se mit à appeler de nouveau Jérôme de toutes ses forces.

« Où est-il donc, votre Jérôme, mon brave homme? dit un petit garçon qui passait et qui s'arrêta devant lui ; je suis tout seul sur la place. Ne vous égosillez donc pas comme ça.

— Mon enfant, mon enfant! s'écria Antoine, en cherchant à saisir la main de celui qui lui parlait, voulez-vous sauver la vie d'un pauvre vieillard aveugle ?

— Certainement que je le veux bien, répondit le petit garçon ; mais je n'ai pas d'argent à vous donner, moi.

— Je ne vous en demande pas, dit Antoine, mon Dieu, bien au contraire! mais voulez-vous me conduire dans une rue qui donne sur cette place, la seconde rue à gauche? c'est dans la cinquième maison à droite que je demeure ; seulement il m'est impossible de m'y rendre tout seul.

— Je le crois bien, vraiment, dit l'enfant, et c'est même bien drôle que vous sortiez comme ça tout seul sans qu'on vous accompagne, puisque vous n'y voyez pas. Si vous aviez un chien, au moins ; j'en vois, des aveugles comme vous, qui ont des chiens.

— Hélas ! dit Antoine, j'ai un neveu, un neveu que je regarde comme mon fils ; c'est lui qui vient me chercher tous les soirs ; mais ce soir il n'est pas venu. Je tremble qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur, et c'est pour cela surtout que je voudrais tant être chez moi.

— Eh bien ! venez ; je vais vous conduire, répliqua le petit garçon. Je vous connais bien, allez ! car je m'arrête ici presque tous les jours pour entendre votre belle musique. Vous dites la seconde rue à gauche et la cinquième maison à droite, n'est-ce pas ?

— C'est cela. »

Et tous les deux se mirent en marche, l'un portant le violon, l'autre le tabouret.

Il y avait dans la voix de cet enfant quelque chose de si doux et de si franc, que l'aveugle s'abandonnait à lui sans la moindre défiance, sûr que son jeune conducteur serait incapable de lui faire une malice, soit en prenant une fausse route, soit en le quittant en chemin.

« Comment vous nommez-vous, mon ami ? lui

demanda l'aveugle, tandis qu'ils traversaient la place.

— Victor Durand, répondit le petit garçon.

— Vous me semblez très-jeune?

— J'ai eu douze ans à Pâques, pourtant; car j'ai fait ma première communion à la Pentecôte.

— Quel est l'état de vos parents?

— Je n'ai plus ni père ni mère; mais un de nos cousins m'a placé chez M. Moreau, le gros pâtissier de la rue Saint-Honoré qui m'apprend son état.

— Cela m'explique comment vous vous trouviez dehors si tard.

— Oui, je venais de porter une tourte et un biscuit de Savoie chez le directeur du Musée; je rentrais chez nous quand je vous ai trouvé. C'est bien heureux, tout de même, que j'aie passé par là : vous n'auriez pas eu chaud à rester toute la nuit sur la place.

— Aussi j'en rends grâces à Dieu du fond de mon cœur, dit l'aveugle en serrant la main de Victor; car c'est de lui mon enfant que tous les bienfaits nous viennent, et, s'il a permis qu'il ne soit arrivé rien de fâcheux à mon pauvre Jérôme, j'aurai bien d'autres grâces à lui rendre. »

En parlant ainsi, ils arrivèrent devant l'allée de la maison. L'aveugle avait dans sa poche un des deux passe-partout qu'il prenait tous les jours sur

lui, en cas d'événement; il le donna au jeune garçon, en le priant d'ouvrir la porte.



« Et comment ferez-vous pour monter l'escalier tout seul, sans lumière? » dit Victor.

Malgré la vive inquiétude qui tourmentait Antoine, il ne put s'empêcher de sourire.

« Je ferai tout comme je ferais par le plus beau soleil, mon cher enfant, répondit-il. Depuis que je n'y vois plus, mes mains me tiennent lieu de mes yeux, et une fois que j'aurai saisi la rampe, je suis bien sûr d'arriver tout droit à mon lit.

« Que le ciel vous récompense pour le service que vous m'avez rendu, mon ami, et prenez ceci : c'est tout ce qu'un pauvre aveugle peut vous offrir. »

En disant ces mots, Antoine voulut mettre une pièce de vingt sous dans la main de Victor.

« Je ne veux pas de votre argent, dit le petit pâtissier en repoussant le bras du vieillard ; vous en avez trop grand besoin pour vous-même. Si j'allais monter avec vous, c'est que j'aurais voulu savoir si vous retrouverez là-haut votre neveu ; car je ne sais pas comment vous pouvez vous tirer d'affaire sans lui, et ça m'inquiète.

— Vous êtes un digne et bon enfant, dit l'aveugle touché de ce désintéressement et de ce discours. J'espère que nous nous retrouverons quelquefois ; mais ce soir j'ai peur qu'on ne vous gronde à la boutique pour être rentré si tard.

— Bah ! j'ai tant couru, parce que j'avais froid, que j'ai encore un bon quart d'heure devant moi pour retourner chez nous.

— Venez donc, mon petit ami, d'autant plus que je serais peut-être bien longtemps à retrou-

ver l'escalier quand je vous aurais mis hors de la maison; car c'est la première fois que je rentre seul.

« J'ai d'ailleurs près de ma porte une bonne voisine qui fait notre ménage, et qui me rendra le service de vous faire sortir. »

Quand ils furent arrivés au cinquième étage, l'aveugle s'arrêta en disant : « Ma chambre est tout en face de nous. »

A peine avait-il prononcé ces mots qu'une porte s'ouvrit et qu'il en sortit une vieille femme qui tenait une chandelle à la main.

« C'est vous, monsieur Antoine! dit-elle d'un air joyeux; j'étais bien inquiète, bien inquiète, je vous en réponds.

— Jérôme est-il là, madame Dubois? demanda l'aveugle d'une voix tremblante.

— Jérôme! répondit la vieille; je ne l'ai pas vu depuis midi que je l'ai rencontré dans l'escalier avec un gros paquet de linge qu'il portait chez la blanchisseuse, à ce qu'il m'a dit. »

Antoine entrevit aussitôt une partie de la triste vérité, car la blanchisseuse était venue la veille; il ne jugea que trop bien qu'il était abandonné et volé par le fils de son frère. Malgré la vive émotion que lui causait cette affreuse découverte, il parvint à se contraindre pour ne point perdre lui-même ce malheureux.

« Oui, je sais je sais, dit-il à la bonne femme; je ne pense pas qu'il revienne ce soir. Je vais me coucher, et je vous prie, madame Dubois, de conduire en bas ce bon petit garçon qui m'a ramené, afin de fermer la porte de l'allée quand il sera dehors. »

Victor alors, s'approchant de l'aveugle, lui dit tout bas à l'oreille : « Cette bonne dame aura soin de vous, n'est-ce pas ? ça me fait bien plaïsir. »

Touché de l'intérêt que lui témoignait un enfant qui lui était étranger, Antoine se sentit prêt à pleurer. « Bonsoir, bonsoir, mon ami, dit-il en embrassant Victor ; si vous passez un de ces jours sur la place, approchez-vous de moi, je vous en prie.

— J'y passe très-souvent, répondit le petit garçon, et je vous parlerai quand vous aurez fini de jouer votre musique. »

L'aveugle se hâta d'entrer dans sa chambre et de s'y enfermer. Il courut en tremblant vers le tiroir dans lequel il renfermait son argent. Le trouvant brisé et totalement vide, il ne put conserver aucun doute de son malheur, de la honte de Jérôme, et s'assit, sans pouvoir plus longtemps retenir ses larmes. Il ne pleurait ni sur l'argent qui lui était enlevé ni sur lui-même, mais sur le crime de celui qu'il avait aimé comme son fils et sur l'affreux avenir qui attendait le petit misérable.

Le chagrin du pauvre aveugle était si grand qu'il lui fit oublier tout à fait que depuis le matin il n'avait rien mangé, en sorte qu'il ne toucha pas au pain et à la viande que la mère Dubois avait mis sur sa table, ainsi qu'elle faisait tous les soirs. Plongé dans les plus tristes réflexions, il s'éndormit enfin sur son fauteuil, et sa première pensée, quand il s'éveilla le lendemain, fut une pensée douloureuse.

Trois jours se passèrent, pendant lesquels le petit Victor se rendit tous les soirs sur la place sans y trouver l'aveugle. Il craignit bientôt qu'il ne fût arrivé quelque malheur à son nouvel ami, et le quatrième jour, comme il était maître de son temps pour une heure au moins, il se décida à se rendre chez le vieillard. La nuit n'étant pas encore venue, la porte de l'allée se trouvait ouverte. Victor monta les cinq étages et frappa doucement à la porte que l'aveugle lui avait indiquée pour être celle de sa chambre,

« C'est Victor, dit-il, qui voudrait bien savoir si c'est que vous êtes malade. »

Antoine, qui venait de passer trois jours et trois nuits tout seul, livré à sa douleur, fut heureux d'entendre la voix de cet enfant, et lui ouvrit aussitôt.

« Non, mon petit ami, lui répondit-il en lui tendant la main, je ne suis pas malade ; mais mon

neveu fait un voyage, et je n'ai eu personne ces jours-ci pour me conduire sur la place.

— Mais alors, demanda Victor, comment faites-vous pour boire et pour manger quand vous restez ici tout seul ?

— Cette bonne femme que vous avez vue, Mme Dubois, depuis la mort de mon frère, nous prépare notre nourriture. Elle gagne sa vie à faire des ménages, et c'est elle qui fait le nôtre.

— Elle ne peut donc pas vous conduire ?

— Non.

— Et votre neveu sera-t-il longtemps sans revenir ?

— Je le pense, répondit Antoine en s'efforçant de retenir ses pleurs.

— Ainsi vous ne viendrez plus sur la place, reprit le petit pâtissier d'un ton chagrin.

— Si vraiment, répondit l'aveugle; autrement il me faudrait mourir de faim : je n'ai pas d'autre ressource que mon violon. Mais Mme Dubois va me chercher un petit garçon qui remplacera mon neveu, et pour six sous, à ce quelle prétend, il me conduira le matin et me ramènera le soir.

— Six sous par jour ! mais c'est beaucoup d'argent, dit Victor en se récriant.

— Je n'espère pas trouver à moins un conducteur en qui je puisse avoir confiance, dit Antoine ;

et il étouffa un gros soupir, que lui arrachait le souvenir de sa confiance en Jérôme.

— Six sous par jour! répéta Victor, six sous par jour!... Écoutez, continua-t-il, une idée qui me vient! je viendrai vous chercher, moi, et ça ne vous coûtera rien. Nous sommes deux à la boutique pour porter en ville, mais c'est moi qui porte le plus souvent, parce que je suis le dernier venu des apprentis. Je trouverai bien dix minutes le matin et dix minutes le soir pour vous conduire et vous ramener. Seulement, je ne peux pas vous répondre de l'heure où je viendrai, parce que souvent je travaille au four; suffit que je viendrai tous les jours.

— Merci, merci, mon cher enfant, dit l'aveugle, qui aurait bien préféré ce bon petit garçon à tout autre; mais je crains que cela ne plaise pas à vos maîtres.

— Bah! qu'est-ce que ça leur fait que je perde un peu de temps avec vous ou que je le perde autrement? Ils savent bien que je m'amuse quelquefois en route.

— Et à quoi vous amusez-vous? demanda Antoine, qui commençait à prendre un vif intérêt au petit pâtissier.

— Oh! dame, à toutes sortes de choses: je regarde les boutiques, j'écoute les musiques, je m'arrête devant les marchands de livres pour

voir les images et pour lire tout ce qui est écrit dessous......

— Vous savez donc lire?

— Sans doute. Tant que mon pauvre père et ma pauvre mère vivaient, j'allais à l'école et j'ap prenais aussi à écrire et à compter ; mais depuis qu'ils sont morts et que je suis chez M. Moreau, je n'ai plus rien à faire qu'à gagner de mon mieux le pain qu'il me donne; c'est bien la condition qu'il a faite quand il a consenti à me prendre. Je ne peux pas dire qu'il a tort, M. Moreau; car sans lui je serais obligé de demander l'aumône.

— Comme moi, dit Antoine en souriant tristement.

— Oh! je n'ai pas dit cela pour vous faire de la peine, reprit Victor; vous ne voyez pas clair, vous ne pouvez pas faire autre chose que votre musique; mais moi, c'est bien différent. Il faut que je travaille. »

Plus cet enfant parlait, plus Antoine le prenait en amitié, au point qu'il n'eut pas le courage de le laisser partir sans avoir accepté son offre, et sans qu'il fût convenu que Victor viendrait le chercher le lendemain.

Depuis ce jour il s'établit entre l'aveugle et le petit pâtissier les rapports les plus affectueux; car, bien loin que rien ne vînt affaiblir la bonne

opinion qu'Antoine avait de son conducteur, il reconnaissait en lui, et dans toutes les occasions, tant de franchise et de bonté de cœur, qu'il ne se lassait pas d'entendre ses petits raisonnements sur le peu de sujets qu'ils pouvaient traiter entre eux. Le vieillard, qui avait beaucoup lu, se plaisait à instruire l'enfant par mille récits qu'il savait rendre amusants, et Victor écoutait avec un si grand plaisir, qu'il passait dans la chambre d'Antoine tout le temps dont il pouvait disposer. Peu à peu son esprit et son cœur profitèrent également de ce que lui apprenait l'aveugle ; car dans l'histoire des temps anciens comme dans la société actuelle, on voit bien clairement qu'après tout, les hommes les plus heureux ici-bas sont les hommes bons et honnêtes.

Un an s'était écoulé depuis le départ de Jérôme, et l'aveugle, n'en ayant aucune nouvelle, ne doutait point que le misérable n'eût quitté Paris pour n'y jamais revenir. Il s'était donc décidé à dire à Mme Dubois et à Victor que son neveu l'avait quitté pour toujours, sans pourtant les instruire du déshonneur de l'enfant de son frère. Toutefois, ce triste secret, qu'il renfermait dans son âme, était la grande douleur de sa vie. Il lui arrivait souvent de rester des heures entières assis dans un fauteuil, livré à des réflexions déchirantes, et moins il pouvait parler de sa peine, plus elle pre-

nait sur son repos et sur sa santé, qui s'altérait sensiblement tous les jours. Sa seule distraction, sa seule joie, était la société de Victor. Dès qu'il entendait le petit pâtissier siffler ou chanter dans l'escalier, il se ranimait et courait vite ouvrir la



porte, le sourire sur les lèvres, comme si cette voix eût eu le pouvoir de chasser le chagrin de son cœur et la douleur de ses membres affaiblis.

Il ne parlait plus jamais à Victor de lui donner de l'argent ; seulement, de temps à autre, il char

geait Mme Dubois de lui acheter une livre de bon chocolat, qu'il faisait emporter à l'enfant pour qu'il en mangeât le matin avec le pain de son déjeuner, et le premier jour de l'an étant venu, il lui fit présent pour étrennes d'une Histoire de France avec des images.

A la vue de ce superbe livre, Victor devint rouge de plaisir; mais sa joie fut calmée aussitôt par la pensée qu'une aussi belle chose avait dû coûter bien cher.

« C'est magnifique! disait-il en feuilletant un des volumes avec toute la précaution imaginable, c'est magnifique? seulement je....

— Quoi! interrompit l'aveugle; aurais-tu mieux aimé autre chose?

— Non, sans doute, non, sans doute. Vous ne pouviez rien me donner de plus amusant et de plus beau; mais vous avez dépensé là beaucoup d'argent, et....

— Et je n'en ai guère, veux-tu dire? Rassure-toi, Victor, j'ai de l'argent, plus qu'il ne m'en faut maintenant pour achever ma vie, qui ne peut être bien longue. Si je vais encore sur la place, mon ami, c'est qu'autrement je m'ennuierais trop, c'est que mon seul plaisir est de jouer de mon violon, surtout quand on m'écoute.

— Et on vous écoute joliment, je vous en réponds, dit Victor; vous ne pouvez pas voir ça,

monsieur Antoine, mais c'est un monde autour de vous, un monde!

— Je m'en aperçois à ma recette journalière, répondit l'aveugle en souriant avec un certain amour-propre. Grâce au ciel, je ne les ennuie pas, et mon petit magot grossit tous les jours.

— Vous me dites là une chose qui me fait bien plaisir, répliqua Victor, parce que je pense que vous pourrez bientôt vivre un peu mieux que vous ne vivez à présent.

— Mais je vis fort bien, mon enfant. Pour un homme qui n'est pas habitué à toutes ses aises, et qui n'est point gourmand, je vis fort bien; demande plutôt à Mme Dubois si je me prive de quelque chose. Au reste, pour t'en faire juger toi-même, veux-tu que je te donne un jour à dîner?

— Ah! je ne pourrais pas, dit Victor un peu embarrassé.

— Pourquoi donc!

— Parce qu'un dîner, voyez vous, cela prend du temps, et, comme je n'ai pas encore dit à M. Moreau que je viens ici....

— Tu m'avais promis que tu le lui dirais, Victor, interrompit l'aveugle d'un air grave.

— Je sais bien, monsieur Antoine, je sais bien; mais M. Moreau a le ton si brusque, il me traite quelquefois si durement, que j'ai une peur ter-

rible de lui. Pour Mme Moreau, c'est une grande dame tout à fait, et je n'ose jamais lui parler.

— M. Moreau est ton protecteur, mon enfant, tu ne dois rien faire en cachette de lui.

— Mais s'il m'empêche de continuer à vous conduire ? »

Antoine ne répondit pas tout de suite ; car l'idée de se voir pour toujours séparé de Victor le frappait au cœur. Le pauvre homme sentait bien que sa mort était prochaine ; fallait-il enlever à ses derniers jours la seule jouissance qu'il eût encore ici-bas? Il ne s'en sentait point le courage, et l'intérêt de l'enfant se trouvant d'accord avec sa faiblesse, il crut pouvoir retarder de quelque temps un si grand malheur.

« Puisque tu n'as pas encore parlé, mon ami, dit-il, laissons les choses comme elles sont. Dans un mois, deux mois peut-être, tout s'arrangera plus simplement. »

Les tristes pressentiments d'Antoine ne tardèrent pas à se réaliser ; six semaines ne s'étaient point passées que sa faiblesse devint si grande qu'il ne pouvait plus sortir de sa chambre, et même le plus souvent de son lit. Alors les visites de Victor devenaient son unique consolation, et Victor, désespéré de voir son vieil ami si malade, lui donnait tous ses moments de liberté, au point qu'il lui arrivait plusieurs fois dans la même

journée de monter les cinq étages pour passer quelques minutes près de l'aveugle, auquel il rendait mille petits services.

Quoique bien chagrin de retrouver chaque jour le vieillard plus faible et plus souffrant, Victor n'abordait pas l'idée de s'en séparer pour toujours; Antoine n'avait rien perdu du calme de son esprit, et même de la gaieté de son caractère, tant l'homme qui meurt avec une conscience pure meurt en paix, en sorte que le pauvre enfant se flattait de le voir bientôt revenir à la santé. Un soir, il le supplia de consulter un médecin qui avait guéri Mme Moreau d'une grosse fièvre et qui logeait dans leur maison. Antoine y consentit, non qu'il espérât rien des soins de ce docteur, mais parce qu'il désirait savoir au juste combien il lui restait de temps à vivre.

Le lendemain du jour où l'aveugle avait reçu le médecin, il renvoya son jeune ami en lui disant de revenir le soir un moment.

Victor revint en effet, et, comme il montait l'escalier, il rencontrait un prêtre qui le descendait, et qu'il reconnut aussitôt pour le prêtre de la paroisse qui lui avait fait faire sa première communion. Cette vue lui fit naître une idée funeste qui le saisit subitement de crainte et de douleur. Il salua avec respect l'homme de Dieu, et lui demanda en tremblant s'il sortait de chez M. An-

toine. « Oui, mon ami, répondit le prêtre; il est bien malade, priez pour lui »

En entendant ceci, Victor s'élança rapidement vers la chambre du vieillard qui, depuis qu'il ne pouvait plus se lever, laissait toujours la clef à sa



porte. Il entra, et, dès qu'il eut jeté les yeux sur la figure mourante de l'aveugle, il ne put que tomber à genoux près du lit et s'écrier en sanglotant :

« Monsieur Antoine ! mon bon monsieur Antoine !

— Oui, mon enfant, répondit le vieillard d'une

voix faible, il faut nous quitter; mais Dieu me fait la grâce de mourir sans grande souffrance; j'espère en sa miséricorde dans une autre vie. Que tout cela te console, Victor.

— Non, non, dit Victor, en arrosant de ses larmes la main de son vieil ami, vous ne mourrez pas; je ne serai pas si malheureux que cela!

— Calme-toi, mon cher enfant, reprit Antoine; songe que j'ai vécu longtemps, bien longtemps, et que la mort ne m'effraye point; car je n'ai jamais fait de mal ou de tort à personne, grâce au ciel; qu'il en soit ainsi de toi, Victor, et si par malheur un jour tu devais t'éloigner du chemin que doit suivre l'honnête homme, arrête-toi, mon fils, en pensant au pauvre aveugle, qui va là-haut prier Dieu pour toi.

— Je n'oublierai jamais les bons conseils que vous m'avez donnés; je vous aime trop pour les oublier, répondit Victor, que ses sanglots suffoquaient.

— Viens m'embrasser, mon ami, reprit Antoine en faisant un effort pour se soulever et pour serrer l'enfant dans ses bras. Maintenant, Victor, écoute bien ce que je vais te dire: prends cette clef et va me chercher un sac que tu trouveras dans le bas de ma petite armoire, sous la musique. »

Le petit garçon obéit, et l'aveugle ayant pris le sac dans ses deux mains:

« Il y a là dedans, dit-il, quinze cents francs en or que je te donne, Victor, pour qu'ils t'aident à faire un bon établissement. Le jour, le jour même de ma mort, entends-tu, tu les remettras à tes maîtres en les priant de les placer pour toi à la caisse d'épargne. Alors tu leur diras tout, et comme je ne serai pas encore enterré, ils pourront venir aux informations près de Mme Dubois, qui sait que je te donne ce que j'ai d'argent, et qui leur montrera mon testament que j'ai écrit hier devant elle....

— Gardez votre argent, gardez votre argent, interrompit Victor dont les pleurs redoublèrent; mon Dieu; est-ce que vous allez mourir tout de suite ?

— Si je vis, tu me le rendras, mon enfant; mais je veux que tu l'emportes aujourd'hui; je te l'ordonne, Victor, ajouta-t-il d'un ton sévère en mettant le sac dans les mains du petit garçon.

— Je ne veux pas vous contrarier, dit Victor, mais j'espère bien vous le rendre.

— Je veux aussi que tu prennes mon violon; donne-le-moi, mon violon. »

Victor le lui apporta; Antoine le prit avec une vive émotion, le posa devant lui et posa ses faibles doigts sur les cordes, qui résonnèrent doucement.

« Adieu, toi qui m'as nourri pendant soixante

ans, dit-il; je ne te quitte pas en ingrat, je te remercie. »

En parlant ainsi l'aveugle imprima ses lèvres sur l'instrument et deux larmes coulèrent de ses yeux, puis donnant le violon à Victor: « Garde-le toujours, je t'en prie, » dit-il avec un léger soupir.

Cet entretien avait épuisé le peu de forces qui restaient au vieillard. Il ne put qu'adresser, d'une voix qu'on entendait à peine, quelques mots de consolation à son jeune ami. Après quoi, disant qu'il était tard, il le congédia en l'engageant à revenir le lendemain matin.

Victor, un peu rassuré par l'espoir que cela lui donnait de le revoir dans quelques heures, consentit à retourner à la boutique; mais il ne partit point sans embrasser Antoine à plusieurs reprises. Antoine retrouva la force de répondre à ses caresses et de le presser contre son cœur. Enfin, il posa ses deux mains sur la tête de l'enfant: « Va dormir, Victor, dit-il; va dormir avec la bénédiction que te donne le pauvre aveugle. »

Le lendemain, jusqu'à midi, il fut impossible à Victor de s'échapper de la boutique. Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit; il comptait les minutes, tant il lui tardait de savoir en quel état il retrouverait son vieil ami. Enfin, on le chargea d'une commission. Il vola plutôt qu'il ne courut, porter des biscuits rue de Richelieu, et quand il arriva

devant la maison d'Antoine, la sueur lui ruisselait, et il fut obligé de s'arrêter quelques instants dans l'allée pour reprendre sa respiration. Parvenu au cinquième, il ne trouva pas la clef à la porte de la chambre; il restait sur le seuil pâle et tremblant, lorsque Mme Dubois qui l'avait entendu monter les marches de l'escalier quatre à quatre, vint le prendre par le bras et le fit entrer chez elle. Antoine était mort à six heures du matin.

Victor, après avoir appris cette fatale nouvelle, resta longtemps hors d'état de retourner chez ses maîtres, d'autant plus qu'il ne se lassait point de questionner la bonne femme sur les derniers moments de celui qu'ils avaient aimé tous deux. Il la supplia de lui laisser revoir encore une fois le pauvre aveugle, et Mme Dubois ne voulut jamais y consentir; mais elle lui dit qu'il pourrait venir le surlendemain matin pour suivre la bière, que l'on devait emporter à dix heures.

Victor reprit en pleurant bien fort le chemin de la boutique, où sans doute on allait le gronder et le punir d'une aussi longue absence; mais il avait trop de chagrin pour que cette crainte pût l'occuper. Elle ne se réalisa point d'ailleurs; car il apprit en arrivant que M. et Mme Moreau étaient sortis ensemble un quart d'heure après son départ, et n'étaient pas encore rentrés.

Ce fut le premier garçon qui l'appela pour tra-

vailler au four, et le pauvre enfant se mit à l'ouvrage, le cœur tout gros et les yeux tout pleins de larmes; car il ne pouvait s'empêcher de penser à l'aveugle. Comme il se rappelait surtout leur dernier entretien, il se souvint qu'Antoine lui avait ordonné de parler à son patron le jour même. Quoiqu'il lui en coûtât beaucoup, il était bien décidé à obéir, en sorte que, vers six heures du soir, ne voyant pas M. Moreau dans la boutique, et son petit camarade lui disant que Mme Moreau venait de monter chez elle, il prit avec courage, et pour la première fois de sa vie, le chemin qui conduisait à l'appartement de ses maîtres.

La porte de la première chambre était ouverte, Victor entra doucement, puis il s'arrêta tout à coup, parce qu'il entendit une personne qui lui semblait pleurer très-fort dans la chambre suivante.

« Mon Dieu! s'écriait une voix que Victor reconnut pour être celle de Mme Moreau, n'y a-t-il plus d'espoir? Mon Dieu, ne viendrez-vous pas à mon secours? »

Ces mots firent penser à Victor que sa jeune maîtresse était souffrante, et, quelle que fût l'espèce de respect qu'elle lui avait toujours inspiré par la grande élégance de sa toilette, il s'enhardit jusqu'à frapper deux ou trois coups à la porte.

« Qui est là? » dit Mme Moreau d'une voix altérée.

Victor tourna la clef, et s'avançant timidement: « C'est moi, madame, qui crains que vous ne soyez malade et que vous n'ayez besoin de quelqu'un.

—Non, mon petit ami, répondit la jeune femme avec douceur et en essuyant ses yeux, je ne suis pas malade, je n'ai besoin de personne.

— Excusez-moi, madame, dit Victor, je ne suis pas monté ici par.... par hasard : je venais pour vous parler d'une chose....

— Demain, demain, Victor, interrompit Mme Moreau d'un air de bonté; aujourd'hui, mon enfant, je ne puis m'occuper de rien. »

Le petit garçon se retirait, tout en s'étonnant d'avoir toujours eu peur d'une femme qui paraissait aussi bonne.

« Victor! cria-t-elle en l'appelant, Victor! Monsieur est-il à la boutique?

— Non, madame, il n'y a pas paru de la journée. »

A cette réponse, la jeune femme se leva vivement et se mit à marcher dans la chambre, comme hors d'elle-même.

« Il n'est pas rentré! se disait-elle, il n'est pas rentré! Ah! sans doute il ne réussit nulle part! » Puis comme frappé d'une idée funeste, elle poursuivit: « Et si le désespoir s'est emparé de lui!... O mon Dieu! où peut-il être? où peut-il être à présent?

— Voulez-vous que j'aille partout chercher M. Moreau, madame? » dit Victor avec une vive émotion.

La jeune femme s'arrêta, regarda l'enfant.

« Oui, mon ami, oui, dit-elle. Cours chez M. Dupré, cet épicier de la rue Sainte-Anne où tu portes des tourtes tous les dimanches, tu sais bien, à gauche ?

— Oui, madame, je vois la maison d'ici.

— C'était sa dernière ressource, » ajouta-t-elle en se parlant à elle-même; puis, prenant le bras de Victor: « Tu demanderas si M. Moreau est venu chez M. Dupré pendant la journée, et surtout à quelle heure il est venu, entends-tu bien? Va, cours, mon bon petit ami, et reviens tout de suite me donner la réponse. »

Victor partit de toute la vitesse de ses jambes, et dix minutes étaient à peine écoulées qu'il rentrait dans la chambre de sa maîtresse.

« M. Moreau est venu chez M. Dupré à trois heures, dit-il tout haletant.

— Trois heures! et il en est sept! s'écria la jeune femme. Il est mort! il est mort!

— Mort! dit Victor en pâlissant.

— Oui! oui! continua-t-elle en se tordant les bras de désespoir, et c'est moi qui l'ai tué, qui l'ai ruiné en le portant à la dépense! C'est parce qu'il m'aimait trop qu'il a dérangé ses affaires! C'est

parce qu'il m'aimait trop qu'il est mort! N'a-t-il pas dit continua la malheureuse femme en parcourant la chambre d'un air égaré, que, s'il ne trouvait pas les deux mille francs qui lui manquent pour payer demain son billet, s'il fallait faire banqueroute, il irait se jeter à l'eau?

— Deux mille francs! s'écria Victor vivement: combien cela fait-il de pièces de vingt francs? »

Mme Moreau ne répondit point; mais Victor s'était déjà élancé comme un trait vers sa mansarde, et revenant aussitôt, il répandit toutes les pièces d'or que contenait le sac de l'aveugle devant sa maîtresse, en disant : « Voyez, madame, voyez si cela fait la somme. »

Mme Moreau stupéfaite, regarda le petit garçon, regarda les quinze cents francs, et ne pouvait en croire ses yeux.

« On me les a donnés au moins! reprit Victor. Je vous conterai tout; mais, je vous en prie, madame, voyez d'abord si cela fait la somme. »

La pauvre jeune femme compta les pièces d'or, tout en essuyant ses larmes.

« Il ne s'en faut que de cinq cents francs, dit-elle, et nous pourrions les faire, si j'avais le bonheur que mon mari....

— Le voilà qui monte! s'écria Victor transporté de joie; je reconnais son pas. »

Mme Moreau courut se jeter dans les bras de

son mari, qui se laissa tomber sur un siége, pâle et comme expirant de fatigue. Victor, qu'il ne



voyait pas, s'était retiré dans un coin de la chambre.

« Tout est perdu, ma femme, dit-il d'une voix faible, je n'ai pu ramasser que six cents francs.

— C'est tout ce qu'il nous faut! Vois, vois, mon

ami! s'écria-t-elle en lui montrant les pièces d'or répandues sur la table.

— D'où te vient cela? demanda Moreau, les yeux rayonnants de bonheur.

— De ce bon petit garçon, de Victor. »

Alors Victor s'approcha, et fit en peu de mots le récit de ce qui s'était passé entre l'aveugle et lui. Il finit en indiquant à ses maîtres les moyens qu'ils avaient de s'assurer que tout ce qu'il venait de dire était vrai.

Le mari et la femme l'embrassèrent de bon cœur, et l'on imagine si M. Moreau lui permit d'aller le lendemain matin à l'enterrement du bon Antoine.

A partir de ce jour, l'ordre le plus parfait remplaça le désordre dans le ménage du pâtissier. Non-seulement Mme Moreau supprima toute dépense superflue, mais son premier soin fut d'élever sa petite fille, le seul enfant qu'elle eût, dans les principes d'une sage économie.

De ce jour aussi, Victor fut traité chez ses maîtres comme le fils de la maison. M. Moreau lui rendit bientôt ses quinze cents francs, qui furent placés sur sa tête, et de plus, peu d'années suffirent pour qu'il devînt un des plus habiles pâtissiers de Paris, et le premier garçon de la boutique.

Quand il eut vingt ans, M. et Mme Moreau, qui

s'étaient attachés à lui chaque jour davantage, se décidèrent à lui donner leur fille, bonne et jolie personne, que Victor aimait de toute son âme. Victor, alors au comble du bonheur, fit le vœu, si le ciel lui accordait un garçon, de le nommer Antoine.

Le jour même de son mariage, la chaîne des forçats partait pour Brest, emmenant Jérôme Bérard, qui, depuis qu'il avait volé le pauvre aveugle son oncle, avait marché de crime en crime, et venait enfin d'être condamné par la Cour d'assises aux galères à perpétuité.



LE PETIT FAISEUR DE TOURS



Vous allez voir des choses que vous n'avez jamais vues ! (Page 203.

LE PETIT FAISEUR DE TOURS.

On était au mois de septembre ; les routes qui conduisaient à Saint-Cloud, dont la fête avait lieu le lendemain, étaient couvertes de marchands

ambulants, de gens qui transportaient des marionnettes, des polichinelles, etc., et qui allaient s'établir dans la grande allée de Saint-Cloud pour y gagner quelques sous, les uns en vendant leur marchandise, les autres en montrant leurs curiosités.

Comme une partie de cette foule traversait la grande rue d'Auteuil, Albert de Courtis, plusieurs fois dans la journée, avait obtenu de son père la permission de se tenir quelques instants à la grille de la maison pour voir passer tout ce monde. Albert n'avait encore que huit ans ; aussi M. de Courtis avait-il recommandé à Vincent, le vieux concierge, de rester près de l'enfant et de ne point le quitter.

« Ah ! disait Albert à Vincent, que je voudrais habiter Saint-Cloud ! demain je pourrais voir tout ce que ces gens-là portent dans ces paniers, dans ces grandes boîtes, tandis qu'ici nous ne voyons rien.

— Monsieur vous mènera peut-être à la fête, répondit le concierge.

— Je l'en prierai tant, je l'en prierai tant, qu'il faudra bien qu'il m'y mène. »

Comme Albert prononçait ces mots, un grand homme roux, chargé d'une table, d'une chaise et d'un cerceau, s'arrêta en face de la maison. Cet homme était suivi d'un petit garçon qui portait

sur son dos une énorme valise. L'enfant était si pâle, il avait l'air si fatigué, qu'Albert ne put le regarder sans le prendre en pitié; et cette pitié s'accrut encore quand il remarqua que ce petit garçon, qui pouvait avoir son âge à peu près, essuyait en secret quelques larmes.

L'homme roux causait avec la plus riche aubergiste de la grande rue.

« Mes enfants vous guettaient depuis longtemps,



monsieur Jean le Roux, dit cette femme. Ne voulez-vous pas nous régaler de quelques tours avant de pousser jusqu'à Saint-Cloud? Vous savez que l'année dernière vous ne vous en êtes pas trop mal trouvé, et, quand vous aurez fini, vous viendrez vous rafraîchir chez nous.

— Mais c'est qu'il faut faire toute une toilette, répondit le faiseur de tours.

— Venez à la maison, venez à la maison, reprit la femme; il ne faut pas grand temps pour cela. »

L'homme roux suivit l'aubergiste; et l'enfant qui paraissait écrasé sous le poids qu'il portait marcha lentement derrière lui.

« Marcheras-tu, maudit paresseux? dit le faiseur de tours en s'arrêtant; faut-il que je te fasse avancer? »

Et en disant cela, il donna un grand coup de pied au petit garçon, qui pressa le pas en pleurant.

« Que cet homme a l'air méchant! dit Albert, prêt à pleurer aussi. Il voit bien que ce pauvre enfant ne peut pas porter ce gros paquet. Pourquoi ne prend-il pas quelqu'un avec lui?

— Vous croyez donc que ces gens-là ont des domestiques? répondit Vincent en riant; eux qui vont nous faire des tours pour gagner trois ou quatre sous, afin d'avoir du pain!

Albert fouilla dans sa poche, et il s'assura qu'il possédait encore quelque grosse monnaie, outre une pièce de dix sous que son père lui avait donnée la veille; puis il attendit, avec la plus vive impatience, que le spectacle commençât.

Au bout de quelques minutes, Jean le Roux reparut, richement habillé d'un costume de danseur de corde. Le petit garçon avait aussi quitté sa

redingote en lambeaux: il portait un pantalon blanc, une veste rouge bordée de paillettes dorées, et ses beaux cheveux blonds, tout bouclés, étaient cachés sous un petit bonnet orné d'une broderie et d'une aigrette.

Le monde ne tarda pas de se rassembler au bruit du tambour de l'enfant, auquel se joignait la voix rauque de Jean le Roux, qui criait: « Allons, messieurs, allons! prenez vos places! venez admirer le grand et le petit Hercule du Nord! vous allez voir des choses que vous n'avez jamais vues! »

Mais Albert fut bien loin de jouir du plaisir que lui promettait cette annonce, quand il vit le pauvre petit garçon qui l'intéressait tant, non-seulement ne marcher que la tête en bas et les pieds en l'air, mais secoué, retourné dans tous les sens par la vigoureuse main de Jean le Roux, puis se tenir perché sur la pointe du pied, au dernier bâton d'une chaise qu'on avait placée sur la table, au risque de se briser tout le corps s'il perdait l'équilibre un seul instant.

« Oh! mon Dieu! criait Albert en détournant la tête, il va tomber! il va tomber! ôtez-le donc de là! »

Heureusement le petit garçon ne tomba pas, et, à sa grande satisfaction, Albert vit finir ce spectacle, qui n'avait été pour lui qu'une véritable torture.

« Priez ces messieurs et ces dames de ne point

oublier le petit Hercule, » dit Jean Leroux en s'adressant à l'enfant.

Alors le petit garçon prit son bonnet brodé à la main et fit le tour de l'assemblée, en le présentant à tout le monde, pour qu'on mît quelque chose dedans. Jean le Roux, tout en causant avec les gens qui l'entouraient, ne le perdait pas de vue, et d'un air menaçant il lui faisait signe d'insister auprès des personnes qui ne donnaient pas. Enfin il arriva devant Albert, et lui sourit tristement, sans dire une parole. Albert jeta cinq sous dans le bonnet; puis lui mettant la pièce de dix sous dans la main : « Voilà pour acheter des pêches, lui dit-il (Albert aimait beaucoup les pêches), ceci est pour vous tout seul. » Mais le petit garçon s'empressa de jeter la pièce dans le bonnet. « Si j'en gardais un liard, dit-il en soupirant, je serais joliment battu.

— Par qui ? »

L'enfant jeta un regard craintif sur Jean le Roux et ne répondit rien.

« Quel âge avez-vous? demanda Albert.

— Je ne sais pas.

— Comment! mais je sais bien, moi, que j'ai huit ans et trois mois.

— Je ne sais pas.

— Si vous aviez été seul, reprit Albert en baissant la voix, je vous aurais invité à venir prendre

quelque chose à la maison, car je crois que vous êtes bien fatigué.

— Est-ce que cette belle maison est à vous ? répondit l'enfant, dont les regards s'attachèrent longtemps sur la grille et sur la façade.

— C'est à papa.

— Victor ! Victor ! cria Jean le Roux, veux-tu bien finir ta tournée ! »

Le petit garçon jeta sur Albert un regard plein de tristesse et de reconnaissance, et, quand il eut recueilli ce qui lui restait à recevoir, il porta bien vite le bonnet à Jean le Roux, qu'il suivit chez l'aubergiste.

Albert, tant que dura la soirée, ne cessa de penser au petit faiseur de tours, au point que M. de Courtis, qui ne le voyait pas s'amuser comme à l'ordinaire, lui demanda s'il était malade. Alors Albert lui raconta tout ce qui s'était passé devant la grille et s'attendrit sur le sort du petit garçon.

« La plupart de ces gens-là, dit M. de Courtis, quand son fils eut terminé ce récit, la plupart de ces gens-là sont de fort mauvais sujets, des hommes paresseux dès l'enfance, qui, pour n'avoir voulu apprendre ni à lire, ni à écrire, ni aucun métier utile, sont forcés de se faire saltimbanques afin de gagner du pain.

— L'enfant dont je vous parle, répondit Albert,

apprendrait tout ce qu'on voudrait lui montrer, j'en suis sûr; il a bien appris à faire ces vilains tours. Mais sans doute son méchant père ne veut pas lui donner des maîtres.

— Pour donner des maîtres, il faut avoir de l'argent, Albert. En travaillant quand j'étais jeune, j'ai gagné de quoi payer les tiens, et, dans quelques années, tu travailleras toi-même pour payer ceux de tes enfants. »

Albert se jeta dans les bras de M. de Courtis, tout en frissonnant de l'idée que, sans ce bon père, il serait un ignorant et pourrait devenir un faiseur de tours.

Le lendemain, après le déjeûner, Albert descendit au jardin selon sa coutume; mais au lieu d'employer au jeu ce temps de récréation, il s'assit sur un banc, et se mit à penser à Jean le Roux et au petit garçon, dont la figure si douce et si triste lui était encore présente. Il était là depuis quelques minutes, lorsqu'il vit remuer les branches d'un épais massif de lilas qui lui faisait face. « Ici, César! ici! dit-il, croyant que le chien de la maison n'avait point été rattaché et se promenait dans le jardin.

— Ce n'est pas César, c'est moi, répondit une voix plaintive; et le petit faiseur de tours se montra, couvert de sa vieille redingote, et encore plus pâle qu'il ne l'était la veille.

— Par où donc êtes-vous entré? demanda Albert, que cette apparition surprenait au dernier point.

— Je suis entré hier soir, répondit l'enfant; je me suis glissé derrière le concierge, à la fin du jour, et j'ai passé la nuit dans ce bosquet.

— Vous avez quitté votre père?

— Jean le Roux n'est pas mon père.

— Ah! tant mieux, reprit Albert; mais sans doute il vous fait chercher, il vous cherche.

— Cela se peut. Aussi vous pouvez me sauver en ne disant à personne que je suis ici, et en m'apportant, si vous le pouvez, un morceau de pain, car je n'ai rien mangé depuis hier matin. Je me suis échappé hier soir, pendant que ce méchant Jean le Roux buvait et se régalait chez l'aubergiste.

— Il m'est impossible de ne le dire à personne, répliqua Albert, car je dis tout à mon père.

— Et votre père est-il aussi bon que vous?

— Bien meilleur encore ; et puis il est bien plus sage et bien plus instruit que nous.

— Alors, dites-lui qu'il ait pitié d'un pauvre petit malheureux. Tâchez qu'il me permette de me cacher dans la cave, dans la niche du chien, où il voudra. Pourvu qu'on ne me remette pas dans les mains de Jean le Roux, je serai content. »

Et le pauvre enfant versait un torrent de larmes et tremblait de tout son corps.

« Attendez-moi là, dit Albert, qui n'avait jamais



été plus ému. Je vais d'abord vous chercher à manger. »

Il ne fit qu'un saut jusqu'à la maison. Le déjeuner était encore servi, en sorte qu'il revint ap-

portant un gros morceau de pain et deux pêches, que le petit garçon se mit à dévorer, tandis qu'Albert allait chercher M. de Courtis.

Ce dernier était un excellent homme. Il consentit à ce que son fils lui amenât le petit faiseur de tours, bien sûr de savoir aussitôt si cet enfant méritait réellement quelque intérêt. En entrant dans le salon, le protégé d'Albert s'avança vers M. de Courtis les mains jointes, et, se mettant à genoux devant lui, il le regarda d'un air suppliant, mais sans dire un mot. M. de Courtis le fit relever et lui demanda son nom.

« Je m'appelle Victor, monsieur.

— L'homme avec lequel vous êtes venu hier n'est donc pas votre père ?

— Non, monsieur.

— Et qui sont vos parents ?

— Je n'en sais rien, monsieur; Jean le Roux m'a toujours dit qu'il ne les connaissait pas et qu'il me nourrissait par charité.

— Et depuis combien de temps vous nourrit-il ainsi ?

— Depuis cinq ans, je crois.

— Vous paraissez en avoir huit ou neuf. N'avez-vous donc aucun souvenir de votre père, de votre mère ?

— Oh ! si, monsieur, je me souviens que ma mère était bien bonne. Nous logions dans une

maison beaucoup plus petite que celle-ci et qui était bien moins belle. Je ne sais pas si j'ai rêvé, mais j'ai toujours cru que cette maison avait brûlé.

— Pensez-vous que ce soit alors que Jean le Roux vous ait pris chez lui ?

— Je le pense ; cependant je n'en suis pas bien sûr.

— Mais Jean le Roux lui-même a dû vous le dire ?

— Bien au contraire, monsieur ; il m'a toujours défendu de lui parler de cela, et, quand je voulais en dire un mot, il me battait. »

Malgré son air de souffrance, la figure du pauvre petit avait un caractère de douceur et d'honnêteté qui touchait le cœur; en sorte qu'après beaucoup d'autres questions, auxquelles l'enfant répondit toujours avec le même accent de franchise et de vérité, M. de Courtis consentit à le garder chez lui pendant quelques jours, afin de le soustraire au triste sort qui l'attendait sous la dépendance du faiseur de tours.

M. de Courtis qui voulait observer le protégé de son fils, décida que Victor mangerait à sa table. Il lui fit mettre une veste et un pantalon d'Albert, qui se trouvaient aller à merveille. Vincent était le seul dans la maison qui connût le petit faiseur de tours ; M. de Courtis lui recommanda le secret, attendu que le vieux concierge était bavard, et tous les autres domestiques ne

virent dans Victor qu'un jeune camarade d'Albert qui venait passer une semaine à Auteuil.

Le pauvre enfant, dans sa joie et dans sa reconnaissance, se montrait si aimable, si bon, que trois jours ne se passèrent pas sans que M. de Courtis le prît lui-même en affection. Pour Albert, jamais il n'avait été aussi content : ses heures de récréation étaient devenues délicieuses, maintenant qu'il jouait, qu'il causait avec Victor. Un matin, ce dernier lui témoignant le regret qu'il avait de ne pouvoir partager ses études comme il partageait ses jeux, car le pauvre enfant ne savait pas même lire, Albert lui offrit de lui montrer ses lettres, ce que Victor accepta avec un transport de satisfaction.

Près d'un mois s'était écoulé ainsi, que M. de Courtis ne parlait pas de renvoyer Victor. Seulement, deux ou trois fois, il avait annoncé l'intention de placer l'enfant, quand il serait à Paris, dès qu'il se présenterait une occasion avantageuse. Albert vivait dans l'espérance que cette occasion ne se présenterait pas, quand un jour il eut avec son père l'entretien suivant :

ALBERT. Je vous réponds, papa, que Victor m'étonne. Imaginez-vous qu'il assemble déjà ses lettres, tant il a envie d'apprendre ; il lira bientôt couramment, et quand il saura cela, je lui montrerai quelque autre chose.

M. DE COURTIS. Tu penses donc qu'il restera toujours dans la maison ?

ALBERT. Mais, papa, je l'espère ; vous ne voudriez pas mettre ce pauvre petit dans la rue l'hiver, sans feu, sans pain.

M. DE COURTIS. Non, sans doute ; je le placerai pour lui faire apprendre un métier, car je ne suis pas assez riche pour entretenir et pour élever un enfant de plus ; il faudrait pour cela me priver de jouissances auxquelles je suis accoutumé et qui sont devenues pour moi des besoins.

ALBERT. Oh ! j'en serais bien fâché, papa ; mais moi, ne puis-je pas me priver ? Par exemple, vous me donnerez des habits plus simples, moins chers, et puis je pourrai partager avec Victor bien des choses....

M. DE COURTIS. Bast! tous ces projets sont bons en paroles; mais, quand viendra l'instant de la privation, tu la supporterais avec peine.

ALBERT. Non, mon papa; essayez d'abord, je ne mangerai plus aucune friandise, et vous savez que je les aime beaucoup.

M. DE COURTIS. Écoute, Albert. C'est dans quinze jours ta fête ; je dois te donner une montre que tu me demandes depuis longtemps : je ne pourrai plus te la donner.

ALBERT. Eh bien ! papa, soit; je me passerai de montre.

M. DE COURTIS. Dans un an je devais te donner un petit cheval, que tu désires tant, pour aller promener dans le bois de Boulogne : je ne pourrai plus te donner le cheval.

ALBERT, *après avoir hésité un moment*. Je me passerai de cheval.

M. DE COURTIS. Tu en auras du regret, du chagrin !

ALBERT. Jamais, jamais ! Si je pense à la montre, au cheval, je me dirai : « C'est le pain de Victor. »

Depuis cinq semaines, M. de Courtis avait examiné Victor avec soin. Il avait reconnu dans cet enfant une bonté, une sensibilité extraordinaires, jointes à une intelligence fort au-dessus de son âge ; il l'aurait choisi entre tous pour camarade de son fils. Il serra Albert dans ses bras, lui promit que Victor ne quitterait pas la maison, mais lui dit aussi de ne pas oublier à quel prix il y restait.

Il est difficile de peindre les transports de joie du pauvre enfant, quand on lui apprit cette bonne nouvelle : il riait, il sautait, il baisait les mains de M. de Courtis ; il baisait les joues, les cheveux d'Albert, et promettait d'être si sage, si honnête garçon, qu'il mériterait tant de bontés.

Sa conduite, en effet, devint chaque jour plus exemplaire. M. de Courtis lui fit aussitôt donner des leçons par les maîtres d'Albert, et il travaillait avec tant d'ardeur que six mois lui suffirent pour rejoindre Albert dans ses études. L'émula-

tion qui s'établit alors entre eux leur était utile, sans leur causer aucun chagrin : Victor aimait tant Albert ! Albert aimait tant Victor !

L'hiver venait de se passer à Paris, lorsqu'un matin Victor se chargea de porter une lettre à M. de Courtis dans son cabinet. C'était la première fois que Victor entrait dans cette chambre, et, tandis que M. de Courtis lisait sa lettre, il s'amusa à regarder plusieurs gravures dont les murs étaient couverts.

La sœur de M. de Courtis habitait Compiègne, et elle avait donné à son frère un plan de cette ville, vue du côté de la rivière. Victor s'était à peine arrêté devant les autres tableaux ; mais, devant celui-là, il resta longtemps immobile, puis se mit à se parler à lui-même avec beaucoup d'agitation.

« Qu'as-tu donc, Victor ? dit M. de Courtis.

— Ah ! monsieur, c'est que je connais tout cela : voilà la rivière, le pont, la grande tour [1]. J'ai souvent été sur ce pont-là.

— Dans ton enfance ?

— Oui, monsieur, il y a bien longtemps, quand j'étais avec maman.

— Ta mère vivait donc à Compiègne ? demanda M. de Courtis, qui concevait l'espoir de connaître la famille du pauvre enfant.

La tour de Jeanne d'Arc, sur la rivière d'Oise

— Ah ! je ne sais pas comment cet endroit s'appelle ; mais je le reconnais, je reconnais tout. »

Une pareille indication suffisait pour que M. de Courtis s'empressât d'obtenir quelques renseignements positifs. Il écrivit donc à sa sœur, la mit au fait du peu qu'il savait et la pria de prendre sur les lieux toutes les informations qui pourraient conduire à la découverte du mystère de la naissance de Victor.

Très-peu de jours après, sa sœur lui répondit qu'elle avait fait ce qu'il désirait : elle avait vu le maire de Compiègne; le bonheur voulait que ce maire n'eût point été changé depuis sept ans, et il paraissait certain de connaître l'enfant dont il s'agissait. Toute la ville se souvenait comme lui d'avoir vu Mme Brocard : elle était veuve d'un gros marchand de bois qui avait été fort riche, mais que des faillites avaient ruiné. La pauvre femme, à la mort de son mari, s'était retirée dans une espèce de chaumière située sur les bords de l'Oise. Il y avait près de six ans que cette chaumière avait brûlé et que Mme Brocard avait péri dans les flammes. Son enfant, petit garçon de trois ou quatre ans, qui s'appelait Victor et qu'on savait avoir été sauvé, n'en avait pas moins disparu alors sans qu'on eût jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Ce petit garçon était mince et d'une charmante figure. Un renseignement donné par le maire

et quelques autres personnes pouvait aider à le reconnaître : c'est qu'il avait des cheveux bouclés, très-blonds, avec de grands yeux très-noirs.

Ce signalement, joint aux autres circonstances, désignait tellement Victor que M. de Courtis n'eut



Le maire de Compiègne.

plus le moindre doute. Il écrivit aussitôt au maire de Compiègne que, si l'enfant n'était réclamé par aucun parent, il offrait de se charger du soin de son éducation ; et bientôt il reçut les autorisations nécessaires à cet effet, auxquelles était joint l'acte de naissance de Victor Brocard.

Dès ce moment, Victor fut traité par M. de Courtis comme un second fils, et toute sa conduite le rendait digne de ce bienfait. Il était doux, obéissant; il se distinguait dans ses études d'une manière étonnante, et il aimait Albert au point qu'il ne pouvait vivre une heure content séparé de lui.

La famille était établie de nouveau à Auteuil depuis un mois. M. de Courtis s'applaudissait de plus en plus d'avoir cédé aux prières de son fils en gardant Victor chez lui, quand il crut s'apercevoir qu'un défaut unique, mais bien méprisable, ternissait toutes les bonnes qualités de son enfant d'adoption : Victor paraissait aimer l'argent par-dessus tout. M. de Courtis lui donnait, ainsi qu'à Albert, dix sous par semaine pour ses menus plaisirs; rien au monde ne pouvait décider Victor à en dépenser un seul. Non content de garder tout ce qu'il recevait de son bienfaiteur, il tirait de l'argent de tout, au point qu'on lui vit vendre à d'autres petits garçons de forts jolis joujoux qu'il avait reçus en étrennes à Paris des amis de la maison. Un jour que M. de Courtis se promenait dans le bois de Boulogne avec les deux enfants, il demanda quelques sous à Victor pour les donner aux pauvres; le petit répondit d'un air d'embarras qu'il n'avait rien sur lui.

« Comment! dit M. de Courtis, n'as-tu pas reçu ta semaine hier? L'as-tu donc déjà dépensée ?

— Non, répondit Victor en rougissant beaucoup, mais je serre mon argent.

— Ah! mon Dieu oui, papa, dit Albert, croyant servir son ami; il doit en avoir bien plus que moi, car il est très-économe, Victor.

— Ce n'est plus là de l'économie, » dit à demi-voix M. de Courtis d'un air de dédain.

Soit que Victor n'entendît point, soit qu'il ne voulût pas entendre, il ne répondit rien.

M. de Courtis se creusait la tête pour deviner quel plaisir pouvait prendre un enfant à thésauriser ainsi. Sa tendresse pour son protégé diminua bientôt de moitié. En vain Victor se montrait empressé, attentif, affectueux; M. de Courtis, en le voyant ainsi, revenait parfois, puis il se disait aussitôt: « Il ne m'aime pas; un avare ne peut aimer personne. »

L'été se passa de la sorte. L'époque de la fête d'Albert approchait. M. de Courtis se dit: « Nous verrons s'il donnera quelque chose à son ami; Albert lui fait sans cesse de petits présents. »

Le jour venu, Albert avait reçu des livres de son père, des bouquets de tous les domestiques, et jusqu'aux félicitations de l'horloger qui venait d'arriver de Paris pour régler les pendules. Victor ne se montrait point; il n'avait paru qu'au déjeuner, et n'avait pas même embrassé Albert. « Oh! c'est trop fort! se disait M. de Courtis, s'il ne vou-

lait pas dépenser son argent, il pouvait au moins trouver une fleur dans le jardin ! »

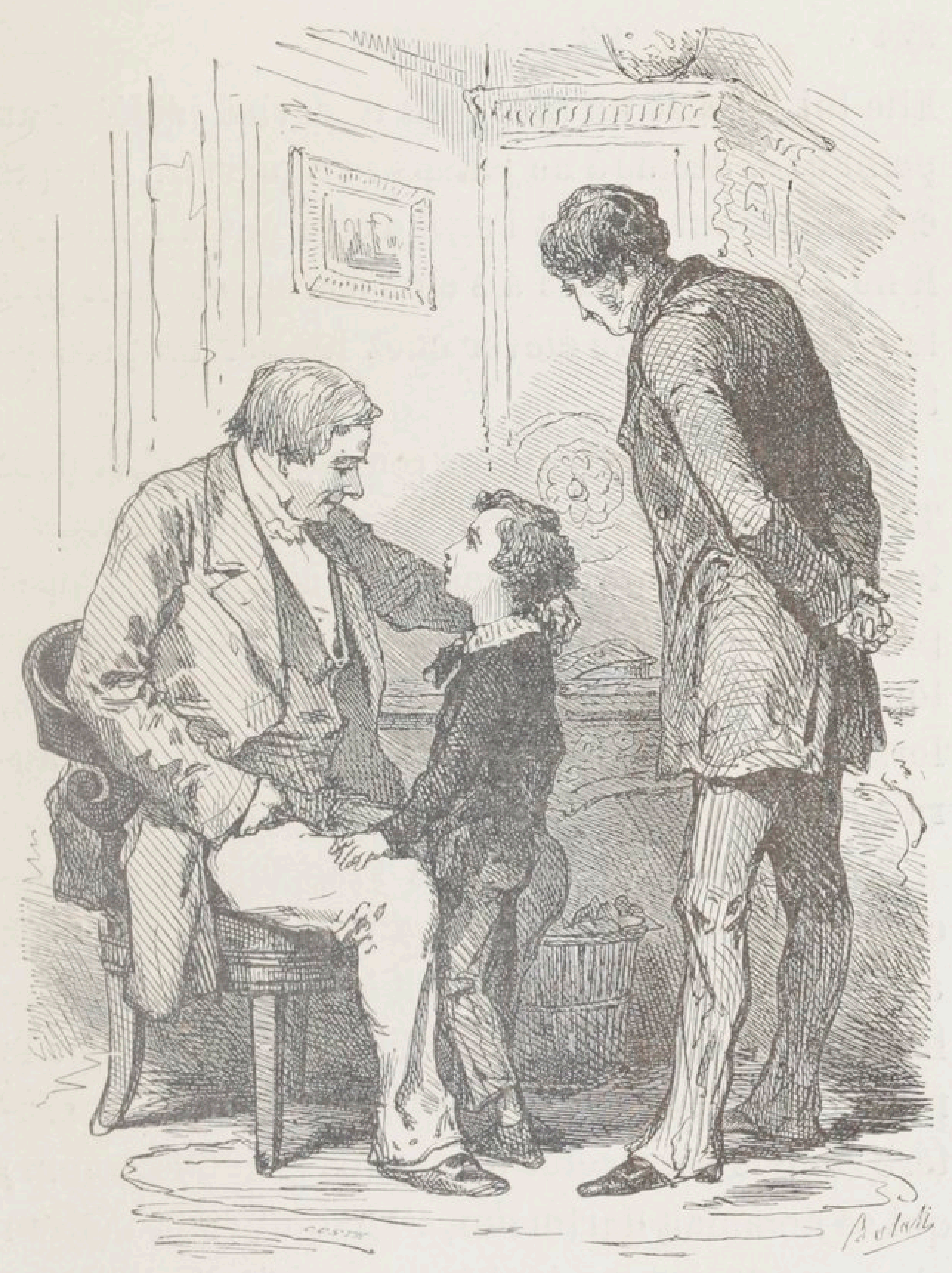
Dans ce moment la porte s'ouvrit avec violence ; Victor, le visage en feu, les yeux mouillés de larmes, s'élance dans le salon : « Albert ! s'écrie-t-il en serrant son ami dans ses bras, voilà la montre ! voilà la montre ! Vincent m'a tout dit ; et je mourrai, mon bon Albert, ou je te donnerai le cheval. »

Avec quel plaisir M. de Courtis pressa-t-il le pauvre enfant sur son cœur, et combien se reprocha-t-il ses soupçons, c'est ce qu'on peut imaginer.

Albert et Victor ont grandi ensemble. Albert s'est fait banquier ; Victor est devenu un avocat célèbre, et leur amitié fait une grande partie de leur bonheur.



LE PRÉCEPTEUR



M. Hartmann vit entrer un petit garçon (Page 225.)

LE PRÉCEPTEUR

M. Denneville, un des plus riches banquiers de Paris était veuf d'une jeune femme charmante, qu'il avait perdue deux ans après son mariage.

Elle lui laissait un fils, dont il devint idolâtre au point que, décidé à ne jamais se remarier, lorsque cet enfant eut atteint l'âge d'être mis au collége, il ne put se résoudre à s'en séparer, et qu'il prit le parti de le faire élever chez lui par un précepteur.

A la veille cependant de remettre son cher petit Théodore sous le pouvoir d'un inconnu, il sentait toute l'importance du choix qu'il allait faire ; aussi prenait-il les informations les plus minutieuses sur toutes les personnes que lui proposaient ses amis, lorsqu'un heureux hasard le servit mieux qu'il n'aurait jamais osé l'espérer.

Dans un voyage qu'il fit à Francfort, il eut occasion de connaître un jeune homme de vingt-six ans à peu près, qui avait fait à l'université de Tubingue les plus brillantes études, et dont tout le monde parlait avec éloges, sous le rapport du caractère comme sous celui du savoir. Ce jeune homme qui se nommait Hartmann, allait quitter la maison d'un grand seigneur dont le fils, qui était son élève, venait de mourir. M. Denneville lui fit des propositions si avantageuses qu'il consentit à le suivre en France et à se charger de l'éducation de Théodore.

Grâce aux longues conversations qui eurent lieu dans la route de Francfort à Paris, M. Denneville reconnut, avec une grande satisfaction, que son jeune compagnon de voyage joignait à beaucoup

d'esprit et d'instruction un naturel bon et honnête. Il se promit donc bien de lui accorder toute sa confiance et de lui donner toute autorité sur son fils, qu'il ne se lassait point de lui représenter comme le plus charmant enfant qu'on pût voir.

A peine descendu dans une ravissante maison qu'il habitait rue de Provence, il conduisit le jeune Allemand dans son cabinet, en donnant l'ordre d'y faire venir Théodore, et deux minutes après, M. Hartmann vit entrer un petit garçon de la plus jolie figure, qui faillit le renverser pour se jeter plus vite au cou de son père.

Après avoir couvert de baisers ce petit visage d'espiègle où brillaient la joie et la santé, M. Denneville fit asseoir près de lui M. Hartmann et prit l'enfant sur ses genoux, non sans l'inviter à tâcher de se tenir un moment tranquille et à l'écouter.

« Je vais t'apprendre une heureuse nouvelle, Théodore, dit-il avec une certaine solennité : je viens d'amener avec moi M. Hartmann que voici, qui va demeurer chez nous et qui veut bien se charger du soin de t'élever et de t'instruire, puisque mes nombreuses occupations ne me permettent pas de surveiller tes études. J'espère que tu verras en lui un second père ; car il va partager mon autorité sur toi, et tu lui obéiras comme à moi-même.

Il faut avouer ici que M. Denneville, en parta-

geant son autorité, faisait un très-léger sacrifice, attendu qu'il n'avait jamais eu la force de donner un ordre à son fils.

Tandis qu'il parlait, Théodore attachait ses regards sur le jeune Allemand d'un air de curiosité et de satisfaction ; à l'âge qu'il avait, tout changement amuse, outre qu'il aimait infiniment mieux sortir avec un précepteur qu'avec sa bonne, qui l'ennuyait beaucoup ; quoique la pauvre fille fût loin de le gêner en rien, et qu'elle eût depuis longtemps contracté l'habitude de lui laisser faire tout ce qu'il voulait.

Dès le jour même, M. Denneville, qui avait envoyé des ordres avant de quitter Francfort, put établir l'élève et le maître dans un très-joli appartement où M. Hartmann allait trouver toutes ses aises. Il les y laissa ensemble, après qu'il fut convenu que, les repas se prenant chez M. Denneville, on se retrouverait à l'heure du dîner.

Jusqu'à ce moment, M. Hartmann avait adressé peu de paroles à Théodore : il s'était contenté de lui dire avec un sourire plein d'intérêt et de bonté, qu'il espérait que bientôt ils seraient bons amis, et le petit garçon avait répondu en lui serrant la main ; mais alors, pensant à l'embarras que devait éprouver son élève dans ce premier tête-à-tête, il se disposait à redevenir enfant lui-même pour dissiper la timidité de l'enfant. Il avait donc déjà

prononcé quelques mots d'un ton simple et jovial, lorsqu'il s'aperçut que Théodore ne l'écoutait pas le moins du monde : occupé d'ouvrir les portes et les tiroirs, en un mot de toucher à tout ce qu'on avait placé dans la chambre pour l'usage de



M. Hartmann, il semblait avoir oublié qu'il n'était point seul, et surtout qu'il n'était pas chez lui.

« Voilà sans doute votre malle, monsieur? dit-il quand il eut terminé son examen.

— C'est la mienne, en effet.

— Si vous voulez l'ouvrir, je vous aiderai à serrer toutes vos affaires.

— Je vous remercie bien, répondit le précepteur, je ne voudrais pas vous donner cette peine.

— Ce ne serait pas une peine, au contraire, cela m'amuserait de voir ce qu'il y a dedans.

— Ne faites-vous donc rien habituellement en attendant le dîner?

— Habituellement j'allais me promener avec ma bonne ou le valet de chambre: mais aujourd'hui il est trop tard; papa dîne à six heures et demie, d'ici là je vais m'ennuyer, donnez-moi votre clef, donnez-moi votre clef; je saurai bien ouvrir, allez. »

M. Hartmann sourit, en pensant qu'il avait craint la timidité du petit garçon qui lui semblait si loin d'être timide, et voulant l'observer tout à son aise, il consentit à satisfaire sa curiosité.

« Eh bien, dit-il en tirant le tiroir d'une commode, nous allons serrer le linge ensemble ; » puis il ouvrit la malle que Théodore ne tarda pas à mettre pour ainsi dire au pillage.

Il débuta par jeter à la volée les habits sur une causeuse placée au coin de la cheminée et trop loin de lui pour qu'il pût l'atteindre. Arrivé au linge, il s'y prit de telle façon pour le remettre à M. Hartmann, qui le rangeait dans la commode,

que la plupart des chemises et des mouchoirs étaient dépliés.

Ne voulant pas se laisser aider ainsi plus longtemps : « Je vous remercie d'avoir voulu me rendre service, mon cher enfant, dit M. Hartmann, mais ne touchez pas à ce qui reste dans le fond; ce sont mes livres, et je veux les serrer moi-même sans que rien y soit dérangé maintenant; plusieurs vous serviront quand je vous apprendrai l'allemand et le latin. »

Comme, tandis qu'il parlait ainsi, Théodore prenait les livres l'un après l'autre, les feuilletait, puis les rejetait pêle-mêle dans la boîte, M. Hartmann, après avoir relevé un paletot qui était tombé dans les cendres, revint fermer la malle et en mit la clef dans sa poche.

« Vous parlez donc aussi l'allemand et le latin? demanda Théodore.

— Quant à l'allemand, répondit le jeune précepteur, comme je suis né en Allemagne, je le parle depuis mon enfance, de même que vous parlez le francais.

— Ah! c'est vrai; que je suis bête? c'est seulement à écrire qu'il faut apprendre.

— On apprend l'un et l'autre, répliqua M. Hartmann: car, si vous et moi n'avions jamais entendu parler, nous ne parlerions point.

— Eh bien! s'écria Théodore avec surprise, voilà

une idée qui ne m'était pas encore venue: c'est que j'ai appris à parler sans m'en apercevoir, sans étudier. Je voudrais bien qu'on pût tout apprendre de cette manière-là.

— Malheureusement, cela n'est pas possible, dit M. Hartmann; le plus mince savoir ne s'obtient que par le travail. Mais dites-moi, mon cher enfant, votre désir me prouve que les leçons vous ennuyent beaucoup.

— Oh! beaucoup, beaucoup.

— Vous avez, je crois, dix ans?

— Dix ans et trois mois.

— Savez-vous un peu écrire?

— J'ai un maître.

— Il faudra qu'il commence bientôt à vous enseigner un peu d'arithmétique; il serait plaisant que le fils d'un banquier ne sût pas compter de bonne heure, ajouta gaiement M. Hartmann.

— Ah! nous avons le temps; mais papa m'a dit bien des fois qu'il faudrait l'apprendre, parce qu'il désire me mettre à la tête de sa maison de banque quand il voudra se reposer. Si c'est trop difficile cependant je laisserai là la maison de banque; car je n'aurai pas besoin de gagner de l'argent: papa en gagne assez tous les jours, et il m'en donne tant que j'en veux, Il est si riche, papa! Il a des bois, des terres, des maisons de tous les côtés.

— Y a-t-il longtemps que vous savez cela? dit

M. Hartmann, qui attacha un regard triste sur le joli visage de l'enfant.

– Oh! j'étais tout petit, répondit Théodore, quand j'entendais dire au domestique qu'il y avait des princes plus pauvres papa.

— Il est bien certain, repartit M. Hartmann, que monsieur votre père n'était pas un ignorant, puisqu'il a su faire une pareille fortune, et je pense avec joie que, s'il la perdait tout à coup, ce qui arrive souvent dans la finance, il saurait s'en refaire une autre. »

La supposition d'une chose aussi impossible que la ruine de M. Denneville parut si étrange à Théodore, qu'il partit d'un éclat de rire moqueur. M. Hartmann n'en fut pas moins satisfait d'avoir éveillé en lui une idée qui pouvait devenir salutaire, et regardant la pendule, il dit qu'il était temps d'aller dîner.

En descendant l'escalier, le jeune précepteur regardait son élève, auquel il prenait déjà un certain intérêt, tout peu discipliné qu'il lui semblait être. « J'aurai beaucoup de peine, pensait-il, à défaire le mal qu'il s'est déjà fait. Il est vrai que viens de lui découvrir un défaut qui va me donner beaucoup de prise sur son esprit ; car il me paraît fort curieux. »

Il y avait à dîner huit ou dix personnes qui toutes, à l'entrée du petit Denneville dans le salon, l'accueillirent comme sachant fort bien qu'il était

l'idole du maître de la maison ; les hommes le trouvaient grandi, les femmes le trouvaient embelli. Elles le laissaient prendre leurs éventails, marcher sur leurs jupes, et lui donnaient leurs bagues et leurs bracelets quand il voulait les voir plus à son



aise. Enfin M. Hartmann trouvait l'excuse de tous les torts du pauvre enfant dans la vie qu'il avait menée jusqu'alors.

Théodore, au milieu de ce cercle, était aussi peu gêné qu'il l'aurait été dans sa chambre. Il allait, venait, agissait en tout sans aucune retenue et sans aucune convenance, se mêlant à l'entre-

tien des gens âgés avec l'assurance la plus ridicule à son âge, mais surtout ne manquant jamais lorsque deux personnes se parlaient bas, d'aller les écouter en cachette.

M. Hartmann avait trop de sagacité pour attacher une sérieuse attention aux défauts qui devaient disparaître avec l'âge : tout naturellement, dans quelques années, Théodore n'aurait plus cette rudesse de manières, ce ton grossier qui tient à ce qu'un enfant n'a pas assez longtemps vu la société pour en avoir pris les habitudes. Il n'en était pas de même de la curiosité : M. Hartmann voyait son élève la porter à un excès tel, que, si l'on ne parvenait point à l'en faire rougir, elle le rendrait toute sa vie indiscret, importun et ridicule.

A table, ce fut encore bien pis, et le jeune précepteur, placé à côté de son élève, put faire de nouvelles découvertes très-peu satisfaisantes.

Tout en songeant au terrible fardeau qu'il avait attiré sur lui en se chargeant du soin de faire un homme aimable d'un petit garçon gâté par tous ceux qui l'entouraient, il remarqua que Théodore ne cessait point de placer son mot dans la conversation, qui était générale, et qu'il coupait la la parole à tout le monde pour parler lui-même à tort et à travers. Enfin le hasard ayant fait porter l'entretien sur le *Cirque*, il se mit à instruire

ses voisins de mille détails sur ce théâtre, à leur raconter le sujet d'une pièce qu'il avait été y voir la semaine précédente; tout cela avec une si grande volubilité et si longuement, qu'il ne ferma plus la bouche avant l'arrivée du dessert.

« Et de deux, se dit M. Hartmann : il est bavard. »

A la vue d'une multitude de friandises qui couvraient la table, Théodore, qui avait laissé passer presque tous les plats sans rien prendre, cessa de discourir pour se gorger de petits gâteaux et de sucreries; on venait de lui servir deux fois des glaces avec profusion, lorsqu'il dit à un domestique de lui en rapporter.

« Ah ! je t'en prie en grâce, mon cher enfant, dit M. Denneville, ne mange plus de glaces; tu sais combien tu as été malade dernièrement pour en avoir trop mangé.

— Je les aime tant, papa ! je les aime tant! dit Théodore d'une voix caressante, au point qu'elle toucha son père, qui sourit sans répondre.

— Ne reprenez-vous point de glaces, monsieur Hartmann? dit le petit quand il en eut couvert son assiette.

— Non; je vous remercie. Elles m'ont aussi incommodé une fois, et depuis j'en mange fort peu; je trouve absurde de risquer ma santé pour une jouissance qui ne dure pas une minute. »

Théodore ne répondit rien et continua de manger ses glaces. Quand il eut fini :

« Eh bien? reprit en riant M. Hartmann, vous voilà maintenant tout à fait au même point que moi, avec la différence que je n'ai pas à craindre la colique pour demain. »

Le jeune précepteur ayant parlé d'un ton qui n'avait rien de sévère, Théodore le regarda et se mit à rire aussi.

Cette journée suffit pour apprendre à M. Hartmann qu'il ne devait compter en rien sur l'appui de M. Denneville, dont la faiblesse aveugle pour son fils n'était malheureusement que trop visible. Il lui fallait donc agir seul et employer toute son habileté à prendre assez d'empire sur l'esprit de l'enfant pour détruire de son côté le mal qui se ferait de l'autre. Il y réfléchit toute la nuit et se résolut enfin à vivre avec son élève comme avec un frère, à supprimer toutes réprimandes, certain qu'elles ne seraient ni écoutées par le fils ni appuyées par le père, à essayer encore bien moins des punitions, puisque M. Denneville serait toujours là pour faire grâce, ce qui ferait perdre à l'enfant tout respect pour son précepteur, et à quitter la maison dans quelques mois, si ses efforts n'avaient point obtenu de succès.

M. Hartmann avait à peine arrêté ce plan qu'un incident, qui eut lieu deux jours après,

vint encore l'affermir dans la pensée de le suivre.

Une parente de M. Denneville, qui habitait Versailles, vint dîner, et elle amena son fils et le précepteur de ce dernier. Le soir, Théodore dit à M. Hartmann :

« Avez-vous remarqué ce monsieur qui est venu avec ma cousine ?

— Oui. J'ai causé quelques moments avec lui ; il m'a semblé assez aimable.

— Oh bien oui, aimable ! répliqua Théodore aussitôt ; c'est un bien méchant homme, je vous en réponds.

— Vraiment ?

— C'est le précepteur d'Eugène, qu'il tourmente du matin au soir. Il le fait gronder par sa mère, il le met en pénitence, il l'ennuie toute la journée avec des sermons qui ne finissent pas, et puis il ne lui laisse jamais faire ce qu'il veut.

— Mais si votre cousin veut mal faire ?

— Quel mal voulez-vous qu'il fasse? bien au contraire, il est tout à fait gentil, Eugène.

— On peut être gentil, très-gentil, et n'en avoir pas moins beaucoup de défauts ; on est trop heureux alors d'avoir près de soi une personne qui en sait plus que nous, qui nous aime...

— Ah ! il l'aime joliment, allez ! voyez si papa me traite comme il le traite ! Si j'étais à la

place d'Eugène, son précepteur ne resterait pas longtemps dans la maison. D'abord je n'écouterais jamais rien de ce qu'il me dirait...

— Prenez garde de casser votre montre interrompit M. Hartmann; le petit garçon, tenant la chaîne d'une main, s'amusait à faire faire la roue à sa montre.

— Ensuite, continua Théodore sans s'arrêter je lui jouerais tant de mauvais tours, je le rendrais si malheureux, si malheureux dans la maison, qu'il faudrait bien qu'il la quittât.... »

Dans ce moment la montre s'échappa et alla tomber à terre, où elle se brisa, et M. Hartmann, sans faire la moindre observation, aida son élève à en rassembler les morceaux.

Le parti du jeune précepteur étant bien pris alors de s'en tenir désormais à l'avertissement; à partir de ce jour, lorsque Théodore se livrait à sa turbulence habituelle, il se contentait de lui dire une seule fois: « Vous allez brisé quelque chose; » et, si l'événement arrivait, il le regardait tranquillement, disant sans aucune humeur : « Je vous l'avais dit; vous ne m'avez pas écouté! » Quand le bruit fait dans la chambre arrivait au point de déranger sa lecture, il passait dans la sienne, dont il fermait la porte en riant, non sans avoir dit le premier jour qu'il avait agi de cette manière : « Je ne gêne jamais personne, mon cher

enfant, mais je ne me laisse pas gêner. » Il en résulta, sans qu'il fît semblant de le remarquer, que bientôt Théodore, qui ne pouvait pas souffrir d'être seul, choisit les jeux les plus modérés.

Du reste il était impossible de se montrer plus aimable que M. Hartmann ne l'était pour son élève, lui laissant toujours le choix du lieu de leurs promenades, contribuant avec complaisance à tout ce qui pouvait l'amuser, et surtout causant de bonne amitié des heures entières avec lui sans jamais paraître ennuyé. Ces longs entretiens, en effet, étaient la seule ressource qu'il eût pour exercer ses fonctions de précepteur; ils lui permettaient d'agir d'une manière détournée sur cet esprit indocile, de le porter au bien, et de glisser souvent les avis les plus utiles sous la forme d'une plaisanterie que l'entretien amenait naturellement.

Une manière d'agir aussi peu gênante, jointe à la jeunesse et à l'aimable et douce figure de M. Hartmann, lui gagnèrent bientôt le cœur de son élève, qui le prit en grande affection, et se plaisait avec lui plus qu'avec tout autre personne. Ce qui charmait surtout Théodore, c'est que celui qui devait l'instruire ne lui parlait jamais de leçon, et que, depuis six semaines qu'ils étaient ensemble, on en restait au maître d'écriture. Seulement, lorsqu'il demandait comment telle ou

telle chose se disait en allemand, le jeune précepteur s'empressait de le lui apprendre et de lui faire bien prononcer les mots, remarquant avec grand plaisir que le petit paresseux n'en oubliait jamais un seul.

Un jour que M. Denneville se trouvait tête à tête avec M. Hartmann, à la grande satisfaction de ce dernier : « Eh bien, dit-il, parlons un peu de notre enfant. Êtes-vous tout à fait content de lui?

— Pas précisément, répondit M. Hartmann ; il est bien volontaire.

— Je vous avoue que je l'ai peut-être un peu gâté ; mais que voulez-vous? D'abord, il était d'une santé faible ; ensuite, je vous dirai que, depuis huit ans que j'ai perdu sa mère, mon plus grand bonheur est en lui.

— Je le conçois, c'est un charmant enfant ; mais il n'en a pas moins quelques défauts que je désirerais pouvoir corriger.

— Personne ne peut y réussir mieux que vous, car il vous aime beaucoup : il me le dit tous les jours.

— Moi-même, répondit M. Hartmann, je me suis déjà tendrement attaché à lui ; je sens néamoins que je dois songer à son avenir d'homme, et ne point céder à une faiblesse qui lui serait nuisible plus tard. »

Ces mots firent craindre aussitôt à M. Denneville

que le système d'éducation du précepteur ne fût extrêmement sévère, et il se hâta de répondre :

« Il est encore bien jeune.

— Sans doute ; mais, comme je crois qu'il nous serait impossible de le faire obéir maintenant, comment parviendrons-nous à le faire travailler un jour ?

— Je vais vous parler avec franchise, répliqua M. Denneville. Je n'ai point l'ambition que mon fils devienne jamais un savant. Il aura une grande fortune; qu'il soit honnête homme, qu'il m'aime, je ne lui demande pas grand'chose avec cela.

— Vous seriez pourtant heureux qu'on parlât de lui dans le monde comme d'un homme aimable et instruit ?

—Bien certainement ; mais je ne voudrais point acheter cette joie au prix de son bonheur ou de sa santé.

— Soyez bien tranquille, monsieur, répondit le jeune précepteur, dont le visage exprima le plus vif contentement ; je ne compromettrai ni l'un ni l'autre. J'ai voulu, au contraire, que vous ne fussiez pas surpris de voir les études marcher très-lentement, attendu que mon projet est d'arriver pas à pas à mon but pour ce qui concerne l'instruction aussi bien que le caractère. J'ai reconnu dès le premier jour que tout moyen de rigueur échouerait.

— Je m'en remets complètement à vous, dit M. Denneville en serrant les mains du bon jeune homme avec affection. Je ne suis pas étonné qu'il vous aime.

— Je vous prie seulement, monsieur, reprit M. Hartmann, de le combler de caresses et d'éloges dès qu'il aura appris quelque chose.

— Ils sait déjà quelques mots allemands, repartit M. Denneville, et... »

Dans ce moment, Théodore poussa violemment la porte, ce qui termina l'entretien.

M. Hartmann comptait beaucoup, pour le servir dans ses desseins, sur les leçons que devait nécessairement recevoir du dehors un petit garçon aussi mal élevé, aussi insupportable que l'était Théodore ; car la société est bien loin d'avoir pour nous l'indulgence de nos parents, et nous fait sentir rudement nos torts, surtout dès que nous l'en faisons souffrir. Un exemple ne tarda point à se présenter.

Depuis plusieurs mois Théodore recevait dans sa chambre deux petits camarades, les fils d'un ami de M. Denneville, qui sortaient les dimanches de leur pension et venaient passer la soirée avec lui, après avoir dîné chez leur père.

Ces soirées, qui se terminaient par une petite collation, amusaient prodigieusement Théodore ; mais elles n'étaient pas toujours paisibles, attendu

qu'il voulait y agir en maître absolu, et, bien que les deux frères fussent d'un naturel très-doux, il arrivait parfois qu'ils se révoltaient, ce qui amenait une querelle.

Un soir que Théodore n'avait point cessé de faire jouer les jeux qu'il lui plaisait de choisir, et que Jules et Alfred, tout en se plaignant d'une pareille tyrannie, avaient toujours fini par céder, l'heure du départ arriva. Jules était dans un coin de la chambre, s'amusant avec un bilboquet, lorsque Théodore vint le lui arracher des mains pour s'en amuser lui-même.

« Ce n'est pas honnête ce que tu fais là, Théodore, dit Alfred qui avait douze ans et par conséquent se trouvait être l'aîné des deux autres.

— Il fallait t'en demander la permission peut-être? répondit Théodore d'un air moqueur. Est-ce que le bilboquet n'est pas à moi?

— C'est précisément pour cela, repartit Alfred, tu peux jouer avec tous les jours. »

M. Hartmann était assis devant la cheminée, lisant un journal.

« Allons, allons, dit-il ; au moment de se séparer, va-t-on se disputer encore, monsieur Alfred?

— Ce n'est pas moi qui ai commencé, monsieur, répondit le petit garçon en s'approchant du précepteur d'un air respectueux ; il arrache le bilbo-

quet à mon frère, sans même le lui demander. Il n'est pas du tout poli avec nous, et pourtant nous sommes bien complaisants pour lui.

— Cela est vrai, » dit M. Hartmann.

A ce mot prononcé gracieusement, Théodore devint rouge comme du feu, et fut saisi d'un violent mouvement de colère contre Alfred.

« Encore aujourd'hui, dit Jules, papa nous proposait de nous mener dans une maison où il y a des petites demoiselles qui dansent la polka avec nous, et nous n'avons pas voulu y aller pour ne pas te laisser seul.

—Ah ! cela m'aurait fait bien du chagrin, répliqua Théodore en partant d'un éclat de rire.

— Alors nous ne nous gênerons plus un autre jour, dit Alfred piqué au vif.

— Vous ferez comme vous voudrez; quand on a autant de joujoux que j'en ai, on n'est pas embarrassé pour trouver des camarades.

— Tu n'en as pourtant pas d'autres que nous, reprit Alfred ; et, puisque tu crois que nous ne venons chez toi que pour tes joujoux, je t'avertis que nous n'y viendrons plus.

— Cela m'est bien égal.

— Eh bien, c'est dit, vois-tu? Viens Jules. »

En parlant ainsi, Alfred prit son chapeau et partit avec son frère.

A peine étaient-ils sortis, que Théodore se mit

à chanter de suite deux ou trois airs de danse, et à marcher en long et en large dans sa chambre, sans regarder une seule fois M. Hartmann. Puis il sonna le domestique qui le servait, tout en commençant à se déshabiller dans l'intention de se mettre au lit.

« Bonne nuit, Théodore, dit le jeune précepteur, prenant un flambeau pour passer chez lui.

— Bonne nuit, monsieur, » répondit Théodore.

Le lendemain matin, le jour était venu depuis près de trois heures, et M. Hartmann attendait encore que le petit garçon vînt lui dire bonjour dans sa chambre comme de coutume. Voulant lui laisser tout le temps qu'il faudrait pour dissiper son humeur, il n'entra chez lui quelorsqu'on eût sonné la cloche du déjeuner.

Théodore, qui avait eu beaucoup de peine à s'endormir la veille, venait seulement de se lever, et il était pâle et défait.

« Êtes-vous donc malade, mon cher enfant? dit le jeune précepteur d'un air plein d'intérêt.

— Non, répondit le petit, qui le regarda d'un air triste et boudeur; mais cela doit vous être bien égal, puisque vous aimez Alfred plus que moi.

— Vous vous trompez bien, Théodore; il n'existe pas dans ce monde un enfant que j'aime autant que vous... »

Et en lui répondant ces mots M. Hartmann serra sa petite main dans la sienne.

« Bien vrai ? dit Théodore, dont le joli visage brilla de joie.

— Bien vrai. Vous en serez sûr un jour ; mais votre père nous attend ; ne lui parlons pas de tout ceci, il pourrait en avoir du chagrin, étant aussi lié qu'il l'est avec M. Mauger. »

Le déjeuner se passa gaiement, et Théodore pensait à peine à ce qui s'était passé la veille ; mais, revenu dans sa chambre, ayant voulu serrer ceux de ses joujoux qui étaient restés sur la table, il ne put revoir le fatal bilboquet sans éprouver au fond du cœur je ne sais quoi de pénible qui le rendait triste et soucieux. Quelque chose qu'il fît, tant que dura la journée, pour ne plus penser aux petits Mauger, il y pensait toujours, et l'idée que peut-être il ne les reverrait plus lui serrait le cœur. Il aurait bien voulu que M. Hartmann parlât d'eux le premier ; mais celui-ci parlant de toute autre chose jusqu'au soir, il n'y tint plus.

« Est-ce que vous croyez qu'ils ne viendront pas dimanche, demanda-t-il tout à coup.

— Je le crains, répondit M. Hartmann, charmé de voir l'abandon de ses camarades lui faire une aussi vive impression.

— Demandez-moi pourquoi, reprit Théodore ; qu'est-ce que je leur ai dit ?

— Beaucoup de choses tout à fait grossières; enfin vous les avez humiliés, et cela se pardonne très-difficilement.

— Quand on est rancunier; et il faut qu'ils le soient joliment, s'ils se décident pour cela à ne plus revoir un camarade.

— Si vous désirez beaucoup qu'il en soit autrement, dit M. Hartmann, nous pouvons aller à la pension demain ou après.

— Oh! non, non, s'écria Théodore, que l'idée de céder révolta à un point qu'on imagine facilement; ils croiraient que je viens leur demander pardon, et cela serait trop honteux.

— Honteux! répliqua M. Hartmann; mais je ne connais rien, au contraire, de plus honorable que de réparer ses torts.

— Oui, reprit Théodore, qui dans son dépit se parlait à lui-même; quand je serais sûr de ne pas les voir arriver dimanche, je n'irais pas leur demander pardon.

— Comme il vous plaira, repartit M. Hartmann d'un air d'indifférence; n'en parlons plus.

— N'en parlons plus, répéta Théodore.

— Je donnerais beaucoup, se dit tout bas le jeune précepteur, pour qu'ils ne vinssent pas. »

La semaine, en effet, se passa tout entière sans que l'on prononçât le nom des petits Mauger; mais Théodore était loin de montrer sa gaieté habi-

tuelle, et disait plusieurs fois tous les jours : « Je voudrais bien être à dimanche ! »

Enfin ce dimanche arriva. Une collation, plus soignée que de coutume, fut commandée, et tous les joujoux furent étalés sur la table, à l'exception du bilboquet, que Théodore, dans un redoublement de chagrin, avait jeté par la fenêtre.

Hélas ! les convives seuls manquèrent à cette petite fête ; car neuf heures avaient sonné sans qu'on vît arriver les deux frères. Il serait difficile de donner une idée de l'agitation et de la souffrance de Théodore pendant toute cette soirée ; elles étaient telles, que, dans sa compassion pour le pauvre enfant, M. Hartmann se serait reproché de lui avoir souhaité cette leçon, s'il n'en avait point espéré pour lui l'effet le plus salutaire.

Il voyait d'ailleurs que Théodore, soutenu par son orgueil que rien ne pouvait dompter, s'efforçait de cacher sa peine sous un air d'indifférence, soit en faisant semblant de s'amuser beaucoup à jouer tout seul, soit en disant de temps à autre : « Leur père aura voulu sans doute les garder avec lui ; » ou : « Il est possible aussi qu'un des deux soit malade. » Toutes choses qu'il disait peut-être pour essayer de s'abuser lui-même et pouvoir douter encore d'un abandon qui l'humiliait cruellement. Le fait est qu'il n'en poussait pas moins de gros

soupirs, et paraissait si malheureux que M. Hartmann, touché de pitié, ne contredisait aucune de ses suppositions.

Le lendemain matin, M. Denneville couduisit son fils à une messe de noce, et, quand ils revinrent, M. Hartmann, sorti de son côté, venait de rentrer à l'instant. Théodore, qui était aussi triste que la veille, parvint cependant à se distraire en racontant d'un bout à l'autre à son précepteur ce qui s'était passé à la cérémonie du mariage, et en le questionnant ensuite sur les courses que lui-même venait de faire dans Paris.

J'ai été chez un de mes amis, répondit M. Hartmann, chez ce jeune peintre dont je vous ai mené voir l'atelier dernièrement. Ensuite comme je me trouvais à deux pas de la pension des petits Mauger, je suis allé demander de leurs nouvelles au concierge.

— Eh bien ! dit Théodore avec beaucoup d'émotion.

— Ils se portent tous deux à merveille, reprit M. Hartmann ; ils sont sortis hier comme ils le font d'habitude. »

Théodore garda quelques instants le silence, puis il dit d'une voix altérée : « Alors tout est fini; les voilà brouillés pour toujours avec moi. Je les aimais pourtant bien; et, cessant de se contraindre, il laissa tomber ses larmes.

— Puisque vous les aimiez, mon cher Théodore, comment n'étiez-vous pas aimable et poli avec eux?

— Je ne savais pas ce qu'il fallait faire pour



cela répondit Théodore, dont les pleurs redoublaient.

— Il fallait faire comme eux, car ce sont des enfants très-bien élevés, et je me réjouissais de les voir vos amis.

— Eh bien, c'est fini à présent! puisqu'ils ne sont pas venus hier, je suis bien sûr qu'ils ne

viendront pas dimanche prochain, et je ne les reverrai plus jamais.

— Oh ! cela n'est pas dit, répliqua M. Hartmann, et la première fois que vous les rencontrerez, si...

— Je ne les rencontrerai nulle part, interrompit Théodore ; M. Mauger ne les amène jamais dîner chez papa. »

M. Hartmann se tut. La douleur de cet enfant qui jusqu'alors n'avait connu que la joie, lui touchait le cœur, et il était surtout heureux de voir que Théodore semblait regretter l'amitié de ses camarades beaucoup plus que le plaisir de jouer avec eux.

« Il y aurait bien un moyen, dit-il au bout de quelques minutes, de vous faire retrouver ensemble.

— Et lequel ?

— Nous sommes dans le carnaval ; il faudrait prier votre père de donner un bal d'enfants. Il est bien certain que M. Mauger y amènera ses deux fils, et vous pourrez tout naturellement...

— Oh ! la bonne idée ! la bonne idée ! s'écria Théodore, dont les yeux se séchèrent aussitôt ; je vais en parler à papa aujourd'hui.

— Mais, reprit le précepteur, songez que c'est à vous maintenant de faire les avances de politesse et d'amitié.

— Eh bien ! oui, j'en ferai, pourvu que nous

nous embrassions, répondit Théodore, dont l'amour-propre et l'opiniâtreté habituelle cédaient enfin à l'espoir d'un raccommodement.

— Ah! que je serais heureux de voir cela ! » dit M. Hartmann en lui serrant la main, comme pour l'encourager dans sa bonne intention.

Le jour de bal venu, M. Mauger arriva un peu tard avec ses enfants. Mais ceux-ci n'eurent pas plutôt aperçu le petit Denneville dans le premier salon qu'ils passèrent dans un autre, où ils se mirent à danser sans quitter la place.

Cette conduite déconcertait beaucoup les plans de Théodore; mais une chose vraiment surprenante, c'est qu'elle ne l'irrita pas au point de le faire changer de résolution.

Le grand embarras pourtant était de les saisir réunis, afin d'éviter de faire un double effort sur lui-même en leur parlant le premier, bien qu'il ne sût pas encore ce qu'il allait leur dire. Enfin le bonheur voulut qu'il les vît se rendre ensemble au buffet pour se rafraîchir et qu'une idée lui vînt aussitôt. Il marche sur leurs pas, et, tandis qu'ils boivent chacun un verre de sirop, il prend une assiette d'oranges, la leur porte :

« Veux-tu des oranges glacées, Alfred? en veux-tu, Jules? » dit-il d'un air gracieux.

Les deux frères échangèrent un regard de surprise mêlée d'attendrissement.

« Merci, Théodore, répondirent-ils amicalement et en prenant tous deux un quartier.

— Tu t'es toujours bien porté, n'est-ce pas ? reprit Alfred.

— Oui, mais j'ai eu du chagrin.... Est-ce que vous ne voulez plus venir chez nous le dimanche?

— Si, vraiment, dit le petit Jules aussitôt.

— Nous irons dimanche, si tu veux, » ajouta Alfred.

De ce moment tout fut oublié. On entra bras dessus bras dessous dans le bal pour danser à la même contredanse, et les soirées de dimanche reprirent leur cours sans jamais se suspendre ; car peu à peu Théodore cessa d'être cet enfant avec lequel personne ne pouvait vivre.

Ce petit événement avait donné à M. Hartmann beaucoup d'espérance pour l'avenir, en lui prouvant que son élève était loin d'avoir un mauvais cœur; il lui connaissait d'ailleurs, à travers ses nombreux défauts, une qualité rare : c'était une franchise remarquable ; soit que cette franchise fût dans la nature de Théodore, soit qu'elle tînt à ce qu'il ne craignait personne, il n'avait jamais menti.

M. Hartmann abandonna donc entièrement l'idée de quitter la maison, se flattant d'arriver à son but sans autre secours que le temps et l'affection que l'enfant avait pour lui. Une épreuve qu'il fit

peu de jours après vint l'encourager encore davantage.

En racontant à Théodore une petite aventure de sa jeunesse, comme il était entré dans quelques détails sur l'université de Tubingue, il parla d'un élève de sa classe qu'on ne pouvait pas souffrir dans la maison, parce qu'il était curieux au point qu'il écoutait aux portes, et qu'il lisait les lettres adressées à ses camarades, quand il pouvait s'en emparer.

« Oh ! mais moi, dit aussitôt Théodore, j'ai bien souvent écouté aux portes, et lu les lettres de papa dans son secrétaire.

— Comment ! répliqua M. Hartmann, personne ne vous avait donc jamais appris que vous commettiez une action honteuse?

— Mais je ne le disais à personne.

— Parce que vous sentiez que vous faisiez mal; il y a bien longtemps que je suis persuadé qu'un certain instinct nous instruit, même dès notre enfance, de ce qui doit nous faire estimer ou mépriser de nos semblables.

— Oh ! mépriser, parce qu'on est curieux ! s'écria Théodore ; à la bonne heure si l'on volait.

— Quant à cela, c'est autre chose, reprit M. Hartmann. Celui qui vole est mis en prison ; mais il est des torts que la loi ne punit pas, et dont le mépris public fait seul justice. Par exemple, n'avez-vous

pas entendu hier, à dîner, votre père dire, en parlant d'un monsieur, que c'était un homme tout à fait méprisable? Eh bien! certainement ce monsieur ne vole point, puisque M. Denneville avait dîné la veille avec lui.

— Il faudra que je demande aujourd'hui à papa comment il s'appelle, ce monsieur-là, » dit Théodore.

M. Hartmann sourit.

« Ah! s'écria l'enfant d'un air malin, gageons que vous pensez que je suis curieux.

— Oui, répondit en riant le jeune précepteur, je le pense, depuis longtemps; mais je pense aussi, ajouta-t-il d'un ton sérieux, que vous venez d'apprendre qu'un curieux déplaît à tout le monde, et que vous allez tâcher de l'être moins.

— Je tâcherai, dit Théodore, d'un ton si docile, que M. Hartmann croyait d'abord n'avoir pas bien entendu.

— Vous tâcherez, mon cher enfant? Oh! voilà qui est bien, voilà qui est très-bien! Au reste, je remarque avec une grande joie, Théodore, que depuis quelque temps vous devenez beaucoup plus aimable que vous ne l'étiez. »

Comme c'était le premier éloge que le petit garçon recevait de son précepteur, et l'on sait bien pourquoi, il en fut tellement flatté qu'il rougit de plaisir.

Peu de jours après, le domestique apporta une lettre à M. Hartmann, en lui disant qu'on attendait la réponse.

« Qui est-ce donc qui vous écrit? dit aussitôt Théodore; ce n'est pas une lettre d'Allemagne, puisqu'on attend.

— Non, » répondit M. Hartmann, qui, tout en lisant, pensa que l'occasion était favorable et qu'il fallait pousser l'épreuve jusqu'au bout.

Feignant d'être fort préoccupé de ce qu'il venait de lire, il replia la lettre d'une certaine manière, la posa négligemment près de lui sur la table, puis alla prendre dans sa chambre une petite boîte qu'il porta lui-même à la personne qui attendait.

On peut imaginer si Théodore brûlait de savoir ce que contenait la lettre, ce que contenait la boîte; aussi son premier mouvement fut-il de courir vers la table; mais tout à coup il se rappela la promesse qu'il avait faite et l'approbation qu'elle lui avait value. « Tâchons, tâchons, » se dit-il, tout en se réfugiant dans la chambre de M. Hartmann pour ne point succomber à la tentation. Il y marchait en long et en large d'un pas rapide, et se répétait à lui-même : *Voilà qui est bien, voilà qui est très-bien*, lorsque son précepteur revint : « Je n'ai pas touché à la lettre, » lui dit-il en relevant fièrement la tête, et dans sa joie M. Hartmann l'embrassa, ce qu'il n'avait jamais fait encore.

De temps à autre un heureux hasard mettant en jeu l'amour-propre du petit garçon, venait en aide au précepteur, et lui facilitait la terrible besogne qu'il avait entreprise. Un soir, par exemple, après un dîner pendant lequel Théodore venait de parler encore plus que de coutume, on rentrait dans le salon, lorsqu'il entendit une dame, qui ne le croyait pas si près d'elle, dire à une autre : « Voilà un petit bonhomme bien bavard et bien ennuyeux. »

Humilié autant qu'on peut l'être, Théodore ne tarda pas à prier M. Hartmann de quitter la société le plus tôt possible, ce qu'ils firent aussitôt. A peine furent-ils seuls ensemble, que, dans le besoin qu'il avait de soulager son cœur, Théodore raconta ce qui s'était passé, non sans se répandre en injures contre cette dame, qui venait pour la première fois chez son père et qui bien certainement, disait-il, n'y remettrait jamais les pieds.

M. Hartmann le laissa longtemps se livrer à sa colère sans prononcer une parole ; puis, comme il répétait, pour la vingtième fois peut-être, les mots qui l'avaient tant offensé :

« Il est bien certain, dit le précepteur avec calme, qu'il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un bavard.

— Je suis donc bavard? répliqua Théodore stupéfait.

— Prodigieusement.

— Pourquoi donc ne me l'avez-vous jamais dit?

— Parce que vous ne m'auriez pas écouté, répondit M. Hartmann. Rappelez-vous, Théodore, les conseils que vous donniez à votre cousin; convenez qu'alors vous étiez bien loin de sentir combien on est heureux, à votre âge, de vivre avec un homme beaucoup plus raisonnable que nous et qui nous aime tendrement; convenez qu'alors, si j'avais essayé franchement de corriger vos défauts, il y a déjà longtemps que nous ne serions plus ensemble, puisque de mon côté j'ai pensé bien souvent à retourner à Francfort, tant je désespérais de vous voir jamais devenir un aimable enfant.

— Est-ce que vous y pensez toujours? est-ce que vous voulez me quitter? s'écria Théodore avec une émotion qui toucha le jeune précepteur.

Non, reprit M. Hartmann; car, depuis quelque temps, vous êtes devenu bien meilleur que vous n'étiez.

— Je m'en suis bien douté il y a huit jours, quand vous m'avez embrassé parce que je n'avais pas touché à la lettre, dit le petit garçon, qui n'était pas fâché de rappeler son triomphe.

— Sans doute; je reconnaissais avec une extrême plaisir que vous aviez fait pour cela un grand effort sur vous-même. On prend très-vite les mauvaises habitudes, voyez-vous; mais on les perd assez promptement, quand on est bien résolu à s'en corriger.

— Et puis à présent vous me direz tout ce qu'il faut faire, n'est-ce pas ?

— Oh ! de tout mon cœur. Ce soir, par exemple, vous avez souffert, vous avez été humilié.

— C'est vrai !

— Eh bien, plus tard vous le seriez bien davantage ; car rien n'est plus insupportable dans le monde qu'un homme bavard. Ainsi, dès demain, nous commencerons à corriger ce défaut-là.

— Et comment ?

— Rien n'est plus facile. Nous sommes à table à côté l'un de l'autre ; quand vous parlerez trop, je vous pousserai le coude tout doucement, sans que personne puisse le voir ; mais vous vous tairez aussitôt.

— Peut-être pas demain, dit Théodore avec sa franchise habituelle.

— Ah ! je n'y compte point, répondit M. Hartmann en riant, mais avec le temps.

— Oui, avec le temps, » dit Théodore, qui tint parole.

Ce fut en effet avec le temps, et avec une patience que soutenait chaque jour un léger progrès fait vers le bien, que le précepteur parvenait peu à peu à faire disparaître les défauts de son élève. Il en était un cependant que, malgré tous ses efforts, il désespérait de vaincre : c'était la paresse. Le changement qui s'opérait dans le caractère de Théo-

dore tenait en grande partie à son amour-propre, que M. Hartmann s'était bien gardé de combattre, puisqu'il le portait à bien faire. Théodore, en devenant aimable, s'apercevait bien qu'il en était récompensé aussitôt par l'affection, ou pour le moins par l'approbation de tous ceux qui le connaissaient; il n'en était pas de même du travail, dont il avait horreur, et dont il ne devait recueillir le fruit que dans quelques années. L'avenir n'est rien pour les enfants. *C'est dans bien longtemps, bien longtemps*, disent-ils quand on leur remet un plaisir au lendemain. C'était donc en vain que M. Hartmann cherchait à lui faire comprendre que la plus grande fortune n'empêche pas celui qui n'a rien appris d'être un sot, et qu'un sot est toujours l'objet de la risée du monde. C'était tout aussi vainement que, dans l'espoir d'éveiller sa curiosité, sur des objets instructifs, il lui racontait souvent quelques traits tirés de l'histoire, des voyages, etc. Le petit garçon l'écoutait avec un plaisir extrême et se souvenait parfaitement de tout ce qu'il avait entendu; mais il ne voulait jamais lire.

Le maître d'écriture, qui enseignait aussi la grammaire, venait tous les deux jours; mais comme entre ses leçons, qui duraient une heure, les devoirs n'étaient jamais faits, on sent combien les progrès de l'élève étaient lents. Dans les premiers mois, M. Hartmann ne se lassait point de répéter

tous les soirs, d'un air tranquille et froid : « Vous n'avez pas encore fait votre devoir d'aujourd'hui ; » mais depuis quelque temps il lui conseillait d'un ton amical de se mettre à l'ouvrage. Il en résultait seulement que, si le petit garçon n'avait pas une bonne excuse à donner, il était fort rare qu'il ne répondît pas : « Demain, je vous en prie, demain ; puisque je travaille toujours avec le maître, je finirai bien par savoir écrire. »

Théodore cependant allait entrer dans sa onzième année. Mais que faire? fallait-il changer un système d'éducation dont jusqu'ici les éloges et les récompenses avaient été la base, pour se montrer tout à coup sévère, pour punir enfin? Outre que le jeune Allemand commençait à aimer son élève de tout son cœur, une conduite rigoureuse lui serait-elle possible, au moment où M. Denneville était dans le ravissement de voir son fils devenir docile, aimable et poli?

Tout cela décida M. Hartmann à ne rien changer dans sa manière d'agir avec Théodore. Il compta sur le temps, sur l'ennui qu'éprouvait si souvent le petit garçon et sur la honte de ne rien savoir qu'il parviendrait à faire naître en lui. « Avec l'amour-propre que je lui connais, se disait-il, si je réussis jamais à le faire étudier huit jours de suite, le dégoût de l'étude n'existera plus. »

Un jour que Théodore et son précepteur avaient

devancé l'heure du déjeuner et se trouvaient dans le cabinet de M. Denneville seuls avec lui, M. Hartmann remarqua sur une petite armoire une charmante statuette qui représentait Jeanne d'Arc armée pour le combat. S'étant levé afin d'aller la considérer de plus près :

« Voilà, dit-il, une figure qu'un Français ne doit pouvoir regarder qu'avec un sentiment de reconnaissance.

— Il est certain, répliqua M. Denneville, que sans cette brave fille notre pays subirait peut-être encore aujourd'hui le joug de l'étranger.

— Moi-même, qui ne suis pas né en France, reprit le jeune Allemand, j'étais bien enfant quand j'ai lu l'histoire de Jeanne d'Arc pour la première fois dans l'Histoire de France, et je me souviens fort bien qu'elle m'a prodigieusement intéressé. Cette simplicité de la pauvre bergère jointe à ce grand courage....

— Est-ce qu'elle se battait? demanda Théodore.

— Sans doute, répondit M. Denneville ; elle a même été blessée plusieurs fois. C'est elle qui commandait notre armée et qui remportait toujours la victoire ; tu liras tout cela en lisant l'Histoire de France. »

Dans ce moment on vint annoncer que le déjeuner était servi, et, comme on passa aussitôt dans la salle à manger, M. Hartmann se dispensa de répondre à Théodore, qui lui disait tout bas : « Vous

me raconterez l'histoire de Jeanne d'Arc aujourd'hui n'est-il pas vrai? »

Il pleuvait à verse ce jour-là, ce qui ne permettait pas de songer à faire la promenade habituelle du matin. A peine l'élève et le précepteur étaient-ils remontés chez eux, que ce dernier dit qu'il allait profiter de ce mauvais temps pour écrire en Allemagne à ses parents. Il se mit aussitôt à son bureau, et Théodore apporta près de lui ses joujoux.

Une heure à peu près se passa, pendant laquelle le petit garçon prenait tour à tour son petit théâtre, ses soldats de plomb, son carrosse à ressort, etc.; puis tout à coup il les repoussa brusquement de côté et d'autre et se jeta sur un canapé.

« Quel malheur qu'on ne puisse pas sortir! dit-il en poussant un long bâillement; tous ces joujoux-là m'ennuient.

— Vous en avez pourtant une bonne provision, répondit M. Hartmann, qui posa sa plume et se retourna vers lui.

— J'ai trop souvent joué avec.

— Mais on vous en achète tous les jours! Ne pensez-vous pas plutôt que la véritable raison, c'est qu'il est impossible de s'amuser à jouer du matin au soir? Que ne lisez-vous un peu?

— Papa n'a que des livres ennuyeux dans sa bibliothèque, répondit Théodore, et tous les contes de fées, à présent, je les sais par cœur.... » Puis,

prenant un petit air câlin: « Ce serait bien le moment de me raconter cette histoire de Jeanne d'Arc, n'est-ce pas?

— Mais je n'ai point fini d'écrire mes lettres.

— Ne pourriez-vous pas les finir un peu plus tard? reprit le petit garçon du ton le plus caressant; vous me feriez un si grand plaisir!

— Écoutez, Théodore, vous savez que nous nous sommes promis vous et moi de rester toujours bons amis; aussi devez-vous remarquer que, pour qu'il en soit ainsi, je vis avec vous, non comme avec un enfant, mais comme avec un homme.

— C'est pour cela que je vous aime tant, répliqua Théodore en l'embrassant.

— Eh bien, entre hommes, mon cher petit, une complaisance doit répondre à une complaisance, et, si je renonce à la satisfaction d'écrire à mes parents pour vous raconter l'histoire de Jeanne d'Arc, il faut que de votre côté vous fassiez quelque chose pour moi.

— Oh! je ne demande pas mieux, répondit aussitôt Théodore; je vais, si vous voulez, vous raconter l'histoire de Gracieuse et Percinet: elle est très-jolie, très-jolie.

— Avouez, répliqua M. Hartmann en riant, que le marché ne serait pas égal entre nous, car vous aimez beaucoup à raconter, tandis qu'il m'en coûterait pour vous satisfaire.

— Que voulez-vous donc que je fasse! répliqua Théodore avec un peu d'impatience.

— Quelque chose qui vous coûte aussi, répondit M. Hartmann; par exemple, le devoir que vous avez à faire pour demain.

— Tout le devoir! s'écria Théodore en reculant d'effroi.

— Eh bien! la moitié seulement. Vous allez m'écrire une page de votre plus belle écriture, ou me réciter tout le verbe *aimer*, ce terrible verbe que M. Duchaume ne peut parvenir à vous apprendre depuis six semaines.

— J'aime bien mieux écrire une page, dit aussitôt Théodore; si je vous récitais le verbe, je suis sûr que je me tromperais encore, et vous vous moqueriez de moi.

— Je ne suis pas moqueur de ma nature, répondit M. Hartmann; de plus, comme je sais que vous ne voulez jamais étudier, je sais que vous n'apprendrez jamais rien. Alors je me dis: « Théo- « dore sera toujours un ignorant; » ce qui me fait trop de peine pour me donner envie de rire. Mais revenons à notre marché, continua-t-il plus gaiement en voyant Théodore baisser les yeux. Lequel de nous va commencer?... Vous, sans doute? c'est mon avis. Non que je craigne, quand j'aurai raconté l'histoire, que vous ne m'écriviez pas la page, je vous connais trop honnête garçon pour

cela, mais je crains qu'après avoir entendu l'histoire il ne vous en coûte beaucoup plus pour écrire la page.

— Ah ! vous avez bien raison, s'écria Théodore ; je vais commencer tout de suite. »

Et courant chercher dans sa chambre un exemple et du grand papier, il revint s'asseoir près du précepteur et se mit à l'ouvrage, non sans un grand désir d'avoir fini sa tâche.

Dès qu'il eut tracé deux lignes avec le plus grand soin, selon la convention :

« Ce n'est vraiment pas mal, dit M. Hartmann qui le regardait faire. Il est aisé de voir que vous y mettez toute votre attention ; car vous n'avez jamais écrit aussi correctement que cela. »

Comme c'était pour la première fois que Théodore donnait occasion de lui adresser un compliment sur sa manière d'écrire, celui-ci le flatta au point qu'il acheva la page avec le même succès.

« Fort bien, fort bien, dit M. Hartmann, qui la prit et la serra dans un tiroir. Je veux la garder pour moi, quand je l'aurai montrée demain à M. Duchaume ; il sera bien surpris, je vous en répond. Maintenant c'est à mon tour. » Puis il commença l'histoire.

On imagine bien que M. Hartmann, dans son récit, prit soin d'appuyer sur tous les points qui étaient les plus propres à intéresser un enfant ;

aussi lorsque, arrivé à la mort de la jeune et vaillante fille, il se tut, Théodore s'écria qu'il n'avait



jamais lu ou entendu raconter une histoire qui lui fît autant de plaisir.

En effet, lui qui d'ordinaire ne pouvait rester en repos pendant cinq minutes, il n'avait point bougé,

pas prononcé un mot, tant que M. Hartmann avait parlé. Il est vrai que ce qu'il écoutait lui faisait entrevoir des choses si nouvelles pour lui, qu'il ne se lassait pas d'y prêter la plus grande attention.

« Dans quel temps tout cela s'est-il passé? demanda-t-il à M. Hartmann.

— Au quinzième siècle, il y aujourd'hui plus de trois cents ans.

— Mais pourquoi les soldats anglais et français se battaient-ils avec des lances? pourquoi n'avaient-ils pas des fusils?

— On ne s'en servait pas alors dans les armées; il y avait trop peu de temps que la poudre était inventée. A cette époque, cependant, les Anglais avaient déjà quelques canons.

— Et comment se nommait ce jeune roi de France que Jeanne d'Arc est venue secourir?

— Charles VII. Il a été le père de Louis XI, dont l'histoire est aussi fort intéressante.

— Vous êtes bien heureux de savoir tout cela, dit Théodore, qui se leva pour aller ramasser tous les soldats de plomb qu'il avait jetés à terre.

— Vous qui savez par cœur *Gracieuse et Percinet*, répondit en riant M. Hartmann, vous pourriez en savoir autant que moi si vous le vouliez. »

Et voyant Théodore fort occupé de poser sur une table des tours, des fortifications et des soldats en bataille, il ne jugea point le moment favorable

pour insister. Il se remit donc à son bureau, où il acheva ses lettres, laissant le petit garçon faire lever le siége d'Orléans par un général autrichien qu'il avait placé en tête de lanciers français, en disant tout haut : » Supposons que celui-ci est Jeanne d'Arc. »

Le lendemain matin, le maître d'écriture fut comme stupéfait lorsque son élève lui présenta une page écrite d'un bout à l'autre sans un mot illisible et sans un pâté.

« C'est à merveille, à merveille, dit-il d'un air qui annonçait non-seulement la surprise, mais un extrême contentement; si vous en écriviez souvent comme cela, vous auriez avant peu une main superbe; car je vous ai toujours reconnu les plus belles dispositions du monde; mais voilà qui me fait plaisir, grand plaisir. »

A tout âge, c'est une douce chose pour un homme que de recevoir un éloge qu'il a mérité. Jusqu'alors Théodore n'avait point connu cette jouissance, les compliments que lui prodiguaient chaque jour les amis de son père ayant toujours porté sur sa jolie figure ou sur d'autres avantages qu'il ne tenait pas de lui-même, en sorte que la joie du bon M. Duchaume le ravit, et qu'il prit ce ce jour-là sa leçon comme il ne l'avait jamais prise.

Nous nous plaisons très-vite à bien faire, et le

jour suivant, comme on ne devait sortir qu'à trois heures, à peine était-on revenu de chez M. Denneville que Théodore, regardant la pendule, dit avec un petit air capable: « J'ai bien plus de temps qu'il ne m'en faut pour faire mon devoir. »

En parlant ainsi, il s'assit à sa table, et il écrivit une page tout aussi correcte que la précédente, non sans regarder de temps en temps, du coin de l'œil, M. Hartmann qui lui souriait d'un air approbateur et satisfait.

La dernière ligne écrite, il prit sa grammaire, et la portant au jeune précepteur:

Si vous voulez, dit-il, me faire réciter mon verbe, je crois que je le sais bien aujourd'hui. »

Il le savait effectivement, et depuis cinq semaines il aurait pu le savoir, tant sa mémoire était prodigieuse; mais M. Hartmann se garda bien d'en faire la remarque; loin de là, il l'embrassa de tout son cœur, et redoubla pour lui, pendant la promenade, de complaisance et d'amitié.

A partir de ce jour, Théodore fit tous les matins son devoir entier. Plus d'un mois s'étant écoulé de la sorte, et l'habitude d'un travail régulier étant prise, M. Hartmann pensa qu'il était temps de faire apparaître enfin le précepteur, et de débuter dans ses fonctions en donnant à son élève des leçons de géographie et d'histoire; puis il lui fit commencer l'étude du latin, et comme ils ne se quittaient ja-

mais que pour peu d'instants, il lui fut très-facile de lui apprendre la langue allemande, qu'ils parlaient toujours ensemble.

Il résulta de tout ce qu'on vient de lire que Théodore, à quinze ans, ne ressemblait en rien à ce petit garçon qui semblait ne devoir être toute sa vie qu'un sot, insupportable à tout ce qui l'entourait. A quinze ans, Théodore était gracieux et poli pour tous; non-seulement il était instruit autant qu'on peut l'être à cet âge, mais il avait pris le goût de l'instruction, et, grâce à celui que son bonheur avait envoyé à temps pour le sauver, à celui qui lui avait tout appris, jusqu'au moyen de se faire aimer des autres, ses défauts avaient disparu.

L'éducation finie, M. Denneville, dont la reconnaissance égalait la joie, doubla la pension qu'il avait promis de faire au précepteur de son fils, ce qui permettait à M. Hartmann de retourner en Allemagne pour y vivre dans l'aisance; mais Théodore obtint de lui qu'il viendrait passer tous les ans trois mois à Paris, dans l'appartement qu'ils avaient habité ensemble.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

